

VAN DAMME



se met au vert dans

CAVALE SANS ISSUE





FEMMES FATALES

Traci Lords, Anne Parillaud, Madonna et les super canons de Andy Sidaris

Belgique : 146 FB - Espagne : 550 Pts
Suisse : 6,50 F - Canada : $ 5,75 - RCI : 1520 CFA

SOMMAIRE



CAVALE SANS ISSUE : P. 10.

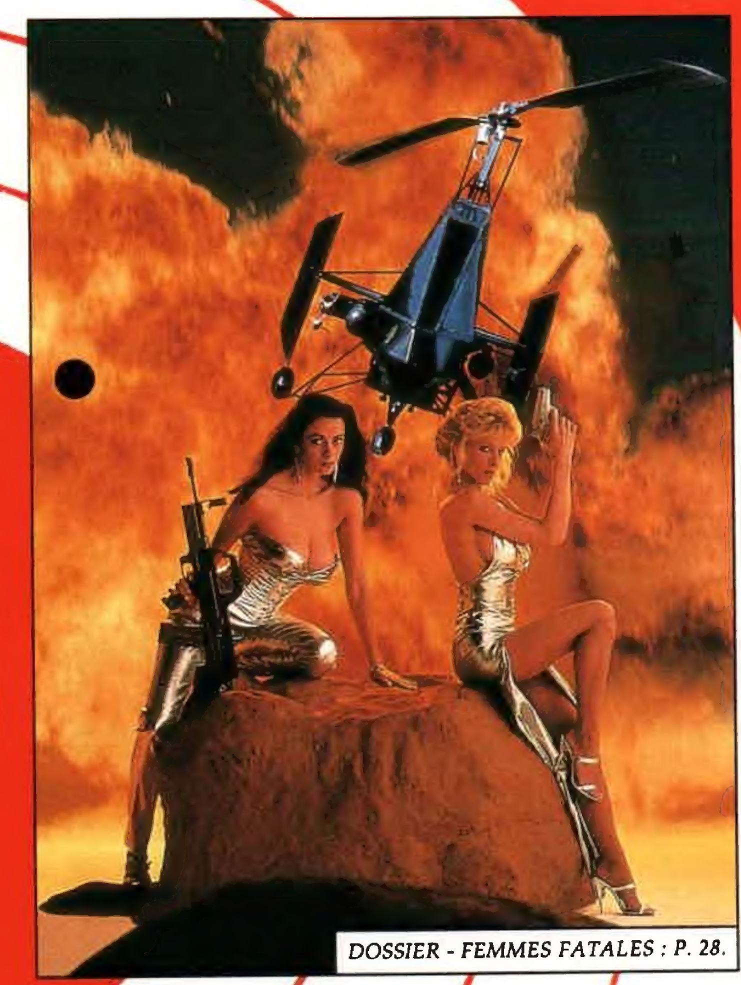
IMPACT 43, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/ MAD MOVIES** **4 rue Mansart, 75009 Paris**

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Guy Giraud - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury **correspondants** Emmanuel *Los Angeles* Itier **concepteur graphique** Sarry Long
maquette Vincent Guignebert

composition Mansart Art Graphic **photogravure** Axes **impression** Jean Didier **distribution** NMPP **dépôt légal** février 1993 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°43** tiré à 70 000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Cat's - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - Florence Farel - Sylvie Forestier - Terry Grochowski - François Guerrar - Jérôme Jouneau - Christophe Jouvet - Anne Lara - Marie-Christine Malbert - Elizabeth Meunier - Sandrine Meunissier - Multimédia Promotions - Gilles Polinien - Jean Veidly - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO



DOSSIER - FEMMES FATALES : P. 28.

LES PILLEURS : P. 20.

Elle s'est éteinte doucement, paisiblement, progressivement au fil des années. Personne, sinon une poignée de fidèles, ne s'en est ému, personne n'a versé une larme sur son linceul, sur sa dépouille mortelle. Elle a rendu l'âme sans crier son agonie, sobrement. La série B italienne est morte après trois décennies de bons et mauvais services. Le souvenir ne retient que le meilleur, les grands moments. Les mercenaires dansant "Chantons sous la pluie" au milieu des morts-vivants anthropophages de **Virus Cannibale**, les silhouettes en carton des rongeurs vindicatifs montés sur un rouleau à manivelle dans **Les Rats de Manhattan**, la tête coupée bondissant du frigo de **Zombi 3**, les sauvages amazoniens épinglant les seins des imprudentes exploratrices blondes dans **Cannibal Ferox**... C'était le bon vieux temps, pas si éloigné, où toutes les semaines tombait sur les écrans une petite friandise de ce genre. Où, dans des terrains vagues de la banlieue de Rome et avec la participation de quelques punks hystériques, le grand Joe d'Amato emballait des **Mad Max** spaghetti pour trois francs six sous. Quand il ne flirtait pas avec les barbares hirsutes d'une humanité en loques, le même Jo, derrière un quelconque pseudonyme ronflant, plantait ses caméras dans une forêt milanaise pour assister aux exploits d'un simili Conan un peu maigrichon. Plus ingénieux encore, il piquait des scènes entières à de vieux péplums, histoire d'étoffer un peu les prouesses amoureuses de Néron et Messaline. Héroïque tout ça. Et cela commence à nous manquer cruellement. En salles, s'en est finit depuis des lustres. *La Cinq* ayant battu de l'aile, la télévision préfère les téléfilms hamburgers aux nanars spaghettis. Et, comble du désespoir, les vidéo-clubs rechignent à les stocker ; ils en ont pourtant connu des expéditions au Vietnam menées par l'intrépide Reb Brown, les babines molles secouées par le tressaillement de ses grosses pétoires. Gouleyant. Mais personne ne semble regretter cette absence. Absence de délire, de n'importe-quoi, de violence gratuite, de sales gueules mal rasées balançant des dialogues aussi spirituels que *"Salaud, je vais te faire la peau"*, absence de minettes aux yeux de chatte se dépoilant à la demande et violées avec la régularité d'un horloger suisse... Et à vous, ça ne vous pas manque tout ça ? Vous préférez peut-être les téléfilms aseptisés de *NBC* à l'ambiance franchement glauque des cannibaleries de Ruggero Deodato ? Et avez-vous pensé aux artisans mis sur la paille par l'ingratitude de tous ? Lucio Fulci, Umberto Lenzi, Joe d'Amato, Andrea Bianchi, Michele Massimo Tarentini... Lucio Fulci en est réduit à proposer des interviews contre espèces sonnantes et trébuchantes. Heureusement, survivant à cette hécatombe, Lamberto Bava mitonne deux navetons l'an, profâne la sépulture de Papa par un remake invraisemblablement nul du **Masque du Démon**. Dans le genre calamiteux, Bava fils assure un max. Mais lui ne possède pas la fibre ultra bis, ultra Z, d'un Bruno Mattei, l'homme par qui le mauvais film, authentiquement crétin et hargneux, gagne ses lettres de noblesse. Tu nous manques Bruno, tu nous manques. Prépare-nous, s'il-te-plaît, une **Arme Fatale** napolitaine avec un Adonis chevelu du cru, un **Terminator** avec un musclé à qui on aura collé quelques trombones sur un torse passé à la peinture dorée... La nostalgie camarade, la Nostalgie !

Marc TOULLEC

Expresso

■ par Jack TEWKSBURY
& Emmanuel ITIER ■

Oh, my Hero !

Les traits bien définis, les pommettes saillantes, la coiffure impeccable (pas un cheveux ne dépasse)... Voici le nouvel Arnold, taillé aux mesures de **The Last Action Hero**, le film que vient de terminer John Mc Tiernan. Drôle de look, mais c'est le rôle qui le veut car l'ex-Terminator incarne un personnage idéalisé par un gamin, un héros mythique et imaginaire, capable de tous les exploits, invulnérable et conduisant une grosse voiture. Son nom : Jack Slater. Le gosse lui voue une admiration sans borne et le rejoint à l'intérieur du poste de télévision pour vivre en sa compagnie des aventures délirantes. De l'action, de la comédie... Le cocktail d'usage. Faute d'avoir pu obtenir Robert Zemeckis (**La Mort vous Va si Bien**), la production s'est rabattue sur John McTiernan qui avait bien besoin de se refaire après l'accueil très mitigé réservé à **Medicine Man**. Côté casting, on relève la présence de la pétillante Mercedes Ruehl (la petite amie de Jeff Bridges dans **Fisher King**), de F. Murray Abraham (le Salieri de **Amadeus**) dans le rôle du vilain. En bonus : Anthony Quinn, Charles Dance (**Alien 3**) et Tom Noonan (le psychopathe du **Sixième Sens**). Petit détail : **The Last Action Hero** aurait coûté 75 millions de dollars à *Columbia*, mais cette addition est devenue monnaie courante à Hollywood ! ■

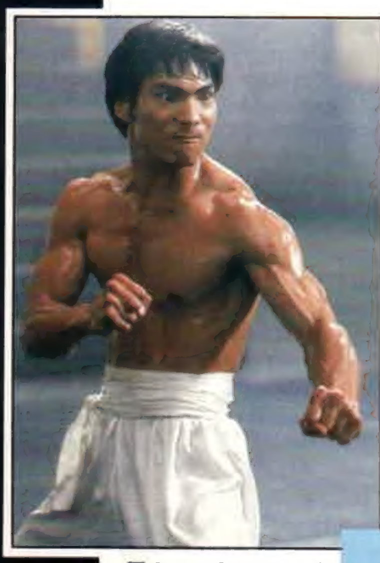
■ *Arnold dans THE LAST ACTION HERO* ■

Un Catcheur à la Maternelle



■ *Hulk Hogan dans Mr. NANNY* ■

En tournant **Un Flic à la Maternelle**, Arnold a vraiment complexé les musclés qui, sous une épaisse cuirasse, ont tous un cœur de midinette. Connu pour mettre des raclées homériques sur le ring depuis des lustres, le catcheur Hulk Hogan, une star milliardaire aux States, joue les nounous dans **Mr. Nanny**, une comédie poids lourd au carrefour d'**Un Flic à la Maternelle** et de **Maman, J'Ai Raté l'Avion**. Là, le géant débonnaire dont les films ne sortent qu'en vidéo dans notre beau pays (**Cadence de Combat & Space Commando**) incarne Sean Armstrong, un catcheur qui accepte, par amitié pour son manager, d'assurer la sécurité de deux sales gosses. En effet, Alex et Kate Mason ont, depuis la mort de leur mère, usé une bonne douzaine de nounous. Invincible sur le ring, Sean ne fait pas un pli face aux instincts destructeurs des gamins... Mais le colosse aux pieds d'argile, adepte d'une philosophie chère à W.C. Fields, craque pour les gamins. Moralité : il se découvre des dispositions domestiques et un cœur gros comme ça ! C'est Michael Gottielb (**Mannequin**) qui réalise ce **Mr. Nanny**, spécialement conçu pour démontrer à quel point Hulk Hogan est un gentil sous des dehors d'ours mal léché. A base de tutu rose pour gros baraqué, la démonstration est limpide !



■ *Jason Scott Lee dans DRAGON : A LIFE OF BRUCE LEE* ■

● Il se nomme Jason Scott Lee. Il ne ressemble pas vraiment à Bruce Lee mais tient pourtant son rôle dans une biographie (très romancée), **Dragon : A Life of Bruce Lee** de Rob Cohen. Le film suit toutes les étapes de la vie du Petit Dragon, de ses déboires aux Etats-Unis à son entrée dans la légende. Jason Scott Lee, combattant confirmé et comédien valable (on l'a vu à Cannes dans **Map of the Human Heart** de Vincent Ward), devrait sous peu ranimer la polémique autour de la mort prématurée de son personnage.

EXPRESSIMO

● Malgré le bide retentissant de son **Christophe Colomb** (excepté en France et en Espagne), Ridley Scott s'attèle à une nouvelle fresque. Ce sera **Pancho's War**, une production *Paramount*, qui se définit comme la rencontre de Sergio Leone et de **L'Arme Fatale** (!!!). L'histoire suit les tribulations d'un conseiller militaire expédié à la frontière mexicaine afin de fournir des armes au Général Pershing. Nous sommes en 1916 et Pancho Villa met les troupes gouvernementales à rude épreuve.

● L'association incroyable : Madonna/Abel Ferrara, le cinéaste le plus sulfureux des Etats-Unis (**The Bad Lieutenant** devrait secouer plus d'un spectateur). La chanteuse "sexe" sera ainsi la vedette de **Snake Eyes**, un film dans le film dans la mesure où le scénario prend pour toile de fond le tournage d'un drame psychologique digne de **Qui a peur de Virginia Woolf ?**. Les affres du tournage se répercutent sur la vie quotidienne des acteurs à tel point qu'il devient difficile de les dissocier. Pour les besoins de **Snake Eyes**, Abel Ferrara s'est assuré la participation de son scénariste de toujours, Nicholas St-John. Distribution maison : Harvey Keitel (**The Bad Lieutenant**) et James Russo (**China Girl**). Petite parenthèse : en ce moment même, Abel Ferrara se bat contre les pontes de *Warner* qui tiennent à remonter **Invasion of the Body Snatchers** à son insu. L'affaire traîne devant les tribunaux, d'où la sortie américaine du film sans cesse en suspension... Vas-y, Abel !

● A peine bouclé le montage du dernier Van Damme, **Hard Target**, le réalisateur John Woo (imploré par les plus grands producteurs de Hong Kong) s'attaque à **Pin Cushion**, un projet abandonné par John Carpenter qui devait le mettre en image avec, soit Cher, soit Jamie Lee Curtis. C'est en fait Sharon Stone qui décroche le rôle principal de ce thriller post-apocalyptique où, sur une planète ravagée, un mercenaire transporte un vaccin capable de sauver l'humanité de la maladie mortelle qui la décime. Evidemment, sur son parcours, il ne croise pas que des enfants de chœur.

● Retour au western pour Lawrence Kasdan et Kevin Costner qui ont déjà en commun **Silverado**. Ce sera **Wyatt Earp**, une évocation de la vie du célèbre shérif qui entra dans la légende après un fameux "règlement de compte à OK Corral".

● Fâché par le bide de son cocardier mais plutôt réussi **Flight of the Intruder**, John Milius revient à la réalisation après trois ans de pénitence. Il fera donc son come-back avec un western moderne, **The Texas Rangers**. Des bottes, de la poussière et des flingues seront évidemment à l'affiche de ce film à la gloire des nouveaux shérifs. Mais John Milius bouclera-t-il son **Texas Rangers** avant que Chuck Norris n'ait fini son **Sam Bolt, Texas Ranger**, un projet concurrent en gestation depuis des lustres chez *Cannon* ?

● **Sergeant Rock** refait surface. C'est désormais Paul Verhoeven qui travaille aux aventures du fameux sergent durant la Deuxième Guerre Mondiale. L'interprète principal ? Arnold Schwarzenegger bien sûr, déjà pressenti depuis de longues années. Le projet est d'autant plus attrayant que le script porte la double signature de David Peoples (**Impitoyable**, **Blade Runner**, **Héros malgré Lui**) et de John Milius, indispensable lorsqu'on veut, à Hollywood, donner dans le militaire destroy.

● Après l'abandon du projet **The Killer**, Walter Hill s'adonne à un autre remake, celui du **Guet-Apens** de Sam Peckinpah. Uniquement scénariste et producteur, il confie les rênes de la mise en scène à Roger Donaldson, ce qui n'augure rien de particulièrement bon, voir son récent ratage dans le domaine du polar (**Sables Mortels**). Steve McQueen et Ali McGraw cèdent la vedette au couple Alec Baldwin/Kim Basinger en tourtereaux braqueurs de banques. Pour mémoire, Walter Hill était déjà le scénariste du **Guet-Apens** d'origine en 1972...

● Bo Derek, toujours aussi nunuche, dans ce qui sera sans doute un onctueux nanar : **Woman of Desire**, dont le générique est déjà un poème à lui tout seul. Robert Ginty (l'exterminateur du **Droit de Tuer**) assure la mise en scène et Robert Mitchum donne la réplique à la belle mais insipide Bo. Tout ceci, version cochonne du **Lagon Bleu**, se situe sur une île tropicale où une femme subit les assauts de deux hommes. Vraiment, tous les prétextes sont bons pour montrer à quel point le bronzage prend bien sur l'épiderme fessier de celle qui fut la créature de rêve du **Elle** de Blake Edwards.

● Le western marchant fort au box-office, le vétéran du genre Burt Kennedy (**Le Retour des 7 Mercenaires**, **La Caravane de Feu**) repointe du colt avec **The Savage Land** qui se tournera à Monument Valley en Arizo, l'endroit même où John Ford tourna tant de classiques. *"Je n'avais jamais réalisé de films dans les décors chers à John Ford. Avant le 'Grand Voyage", je tenais à le faire. Ce sera une petite histoire dans un cadre grandiose"* insiste avec humour et modestie le cinéaste.

● Silencieux depuis **Terminator 2**, Robert Patrick reprend du service pour les besoins de deux séries B. Sous la direction de Dimitri Logothetis, il tourne actuellement **Body Shot** dans lequel il incarne un photographe paparazzi enquêtant sur une affaire de meurtre en compagnie d'une rock-star. Merci **Bodyguard** ! Là-dessus, le très stoïque T-1000 se lance sur **Cool Surface**, thriller cochon d'Erik Angou tout à fait dans la mouvance de **Basic Instinct**. Robert Patrick y interprète un romancier revenant à Los Angeles pour y recueillir des souvenirs nécessaires à son nouveau livre. Il tombe aussitôt dans les griffes d'une beauté ravageuse qui lui fournit une source d'inspiration pour le moins torride et vénéneuse. Robert Patrick partagera prochainement la tête d'affiche de **Fire in the Sky** de Robert Lieberman avec ce vieux croûton de James Garner. Production *Paramount*, **Fire in the Sky** transforme le coriace adversaire d'Arnold en bûcheron accusé d'un meurtre commis à coups de hache.

● Surprenante dans **Arizona Dream**, Faye Dunaway assure un max dans **Double Edge**, un film israélien de Mira J. Spektor. Là, elle incarne une mère vengeresse prise dans les conflits permanents entre Israël et le monde Arabe. Cette modeste production échapperait, selon les premiers à l'avoir vue, au manichéisme. Dans le genre, cela serait un exploit.

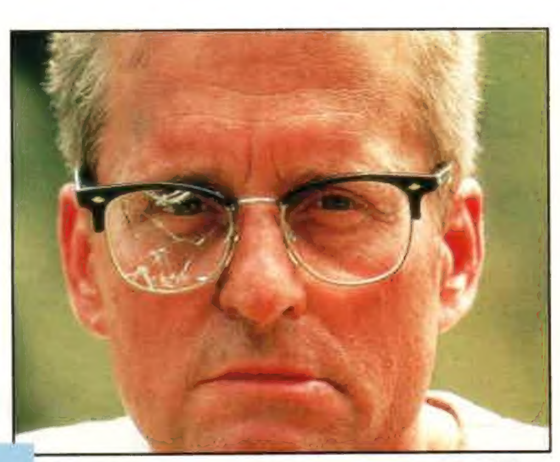
L'Arme à Gauche



■ *Samuel Jackson & Emilio Estevez dans* NATIONAL LAMPOON'S LOADED WEAPON 1 ■

● Pas content le père Joel Silver, producteur de **L'Arme Fatale** et de ses séquelles ! Pas content de voir des petits malins lancer **National Lampoon's Loaded Weapon 1**, mise en boîte des aventures tonitruantes de Mel Gibson et Danny Glover. Mais, ici, ce sont les inspecteurs Wes Luger (Samuel Jackson) et Jack Colt (Emilio Estevez), traumatisé par la mort de son chien, qui mènent l'enquête en accumulant, en bons élèves de Leslie Nielsen (**Y-a-t-il un Flic...**), un maximum de gaffes. Guidé télépathiquement par Hannibal Leater (F. Murray Abraham), Jack Colt met à mal l'organisation du vil Général Curtis Mortars (William Shatner), lequel utilise d'innocentes victimes pour convoyer de grosses quantités de drogue... **Basic Instinct**, **L'Arme Fatale**, **Piège de Cristal**, **Le Silence des Agneaux**, **Wayne's World**... **Loaded Weapon** (traduisez **L'Arme Chargée** !) passe à la casserole les récents succès du thriller et du polar. Whoopi Goldberg, Charlie Sheen, Tim Curry et Erik Estrada (qui reprend son rôle de motard de la série ***Chips***) participent à cette gaudriole menée par l'Italien Gene Quitano, un transfuge du western spaghetti, scénariste de **Police Academy 3 & 4** et réalisateur de **Why Me ?** avec Christophe Lambert. Ce n'est pas vraiment une garantie de gags spirituels, mais voir William Shatner déchaîné mordre à pleines dents un poisson dans son aquarium est tout de même un spectacle gouleyant qui devrait traumatiser les disciples du très rigide Captain Kirk !

● Cheveux en brosse, lunettes sur le nez, cravate et chemise à manches courtes... Voici le look de Michael Douglas dans **Falling Down**. Après avoir montré ses petites fesses fripées dans **Basic Instinct**, le fils de Kirk se prend d'amour pour les rôles de tordu, de type sur le fil du rasoir. Dans **Falling Down**, il interprète un honnête citoyen américain, c'est-à-dire raciste et adhérant potentiel au Ku Klux Klan, qui pète les plombs (le stress, les impôts, tout ça...) et descend dans la rue une mitrailleuse à la main. Un policier expérimenté (Robert Duvall) traque le dément estampillé Monsieur-tout-le-monde. Curieusement, le poste de metteur en scène est

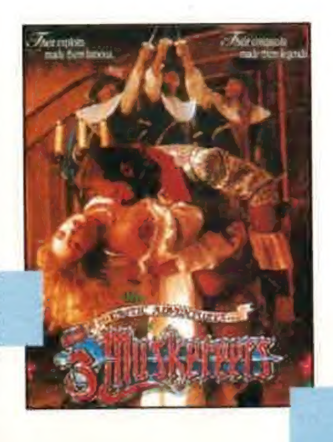


■ *Michael Douglas dans* FALLING DOWN ■

occupé par Joel Schumacher, un cinéaste plutôt conformiste (**L'Expérience Interdite**, **Le Choix d'Aimer**). **Falling Down** ne sera sans doute pas le grand film méchant attendu, mais plutôt une entreprise très morale, "politiquement correcte", à l'image de son metteur en scène...

Un pour tous... Tous contre un !

● Il y a eu la guerre des **Robin des Bois**, la guerre des **Christophe Colomb**. Il y aura, sous peu, la guerre des **Trois Mousquetaires**. Tous les grands studios annoncent officiellement leur désir d'adapter pour la énième fois le roman d'Alexandre Dumas. Chez *Walt Disney/ Buena Vista*, on mitonne dans le plus grand secret **The Three Musketeers**. Réalisateur : Stephen Herek (**Critters**). Après les refus respectifs de Tom Cruise, Gary Oldman et Brad Pitt, c'est un certain Chris O'Donnell qui brandira l'épée de d'Artagnan. Avec également Donald Sutherland (Athos), Charlie Sheen (Aramis) et Gabriel Byrne (Porthos). Le concurrent de chez *Tri-Star* n'est pas de moindre envergure dans la mesure où la mise en scène échoue à Sam Raimi. Charlie Sheen et Ethan Hawke étant bloqués sur d'autres projets, les producteurs sollicitent actuellement Jason Patric, Bill Paxton, Cary Elwes et Johnny Depp. Johnny Depp encore dans **The Musketeers** de *Columbia* mis en scène par Jeremiah Checkick, mais il a refusé le rôle de D'Artagnan repris illico par Ethan Hawke ! Van Damme lui aussi voudrait bien interpréter D'Artagnan ; il a un scénario fin prêt et qu'il aurait même proposé à Claude Lelouch. Chez les indépendants, le producteur Larry Thompson bûche à la réalisation de **The Return of the Three Musketeers** dans lequel le petit-fils de D'Artagnan découvre que les frères d'armes de son aïeul sont toujours vivants. Pour patienter, il y a toujours sur le marché un **Erotic Adventures of the Three Musketeers**, une réalisation Norman Apstein dans lequel les mousquetaires d'Alexandre Dumas connaissent une vie sexuelle très active ! ■



EXPRESSIMO

● Annoncé un temps avec la participation incongrue d'Arnold Schwarzenegger, **Les Pierrafeu** commence à prendre forme. Produite par Steven Spielberg, cette aventure préhistorique farfelue portera la griffe de Brian Levant (**Beethoven**) pour la mise en scène. Choix judicieux concernant les comédiens : le gros John Goodman (Fred) et Rick Moranis (Barney Rubble). Les lecteurs de la bande dessinée apprécieront le rapprochement.

● Kinky Friedman, chanteur et auteur de romans policiers connus aux Etats-Unis, en avait assez d'attendre qu'une major company hollywoodienne daigne porter à l'écran l'une de ses oeuvres. Lassé, et craignant qu'un Michael J. Fox incarne son héros, il décide de produire lui-même **A Case of Lone Star** dans lequel un serial-killer est persuadé d'être la réincarnation du chanteur country Hank Williams Sr. ! Les copains de Kinky ont tous répondu présent à la mobilisation. Dennis Hopper, Dean Stockwell, Willie Nelson, James Garner, Kris Kristofferson, Steve Allen, Dom DeLuise et Bob Dylan seront ainsi de l'aventure.

● Retour du couple terrible Sam Firstenberg (réalisateur)/David Bradley (interprète) pour les besoins de **Blood Warriors**, une production indonésienne. Après **American Ninja 4**, **American Samouraï** et **Cyborg Cop**, les deux hommes renouent donc pour la beauté du cinéma bis. Ici, il est question de *"deux guerriers unis par le sang et devenus des ennemis mortels"*. Frank Zagarino, une autre armoire à glace coutumier du genre, incarne le vilain à qui David Bradley finira par régler son compte. Les producteurs italiens se détournant du film d'action de consommation courante, l'Indonésie semble reprendre ses parts de marché.

● Trop gourmand Steven Seagal. "Seulement" payé 3 millions de dollars pour **Piège en Haute Mer**, il en demande 6 de plus pour **The Specialist**. Refus catégorique des pontes de *Warner* qui ont aussitôt proposé le rôle à Wesley Snipes (**New Jack City**). Celui-ci sera donc un expert en explosif ne pouvant être contacté que par téléphone. Le spécialiste en question tombera un jour sous le charme de la voix d'une cliente, et cette dernière l'entraînera dans des emmerdements pas possibles...

● **Blue Ice, The Real McCoy, Highlander 3, 99 Days**... Et désormais **The Shadow** d'après la fameuse bande dessinée américaine ! Russell Mulcahy signe les contrats à tour de bras. C'est Alec Baldwin qui incarnera le justicier masqué du titre, compromis entre Batman et Fantomas.

Bodyguard



■ *Clint Eastwood dans IN THE LINE OF FIRE* ■

Clint Eastwood l'avoue humblement ; faire simplement l'acteur sur un film réalisé par un autre, ce sont en quelque sorte des vacances. Dans **In the Line of Fire**, sous la direction de Wolfgang Petersen (**L'Histoire sans Fin, Le Bateau**), le grand Clint se repose ainsi de la performance de **Impitoyable**. Pourtant, à priori, ce nouveau personnage est du genre physique. A 60 ans, le cinéaste redevenu comédien doit beaucoup courir, se dépenser dans le rôle de Frank, un ancien de la sécurité rapprochée du Président Kennedy. Juste avant l'attentat de Dallas, il préconise une plus grande vigilance. Mais ses supérieurs ne l'entendent pas ainsi. Le mal fait, Frank sombre dans l'alcoolisme. Trente ans plus tard, il est persuadé qu'un autre complot menace le Président en place. Une fois de plus, il alerte les instances supérieures qui lui rient au nez. Comme pour exorciser le passé, le garde du corps mène alors son enquête personnelle...

Initialement prévu pour Dustin Hoffman et Michael Apted en 1985, **In the Line of Fire** bénéficie de la présence de Rene Russo qui, après **L'Arme Fatale 3**, semble s'orienter vers des personnages de femme à la poigne d'acier. Ici, elle incarne Illy. Profession : garde du corps à la Maison Blanche.

Dès le mois de mars, Clint Eastwood passe de nouveau derrière la caméra, et seulement derrière, avec **A Perfect World**. Vedette : Kevin Costner dans la peau d'un détenu qui, à peine libéré, enlève un gosse. Sujet brûlant.

● L'Australien Stephen Hopkins aime la chasse. Après **Dangerous Game**, (des ados coursés dans un centre commercial par un flic fou), **Freddy 5** (des doux rêveurs poursuivis par le croquemitaine d'Elm Street) et **Predator 2** (l'alien rasta cherche son gibier en plein New York), Hopkins remet ça dans son petit dernier, **Judgement Night**, une sorte de variation sur le thème des **Guerriers de la Nuit**. Schéma simple et efficace : quatre potes (Emilio Estevez, Cuba Gooding Jr., Stephen Dorff et Erik Schrody) se rendent à un combat de boxe dans un quartier déshérité. Témoins involontaires d'un assassinat, ils sont aussitôt la proie de tueurs. Gibiers dans une jungle urbaine, ils devront se serrer les coudes et recourir à de nombreuses ruses pour semer leurs poursuivants. Une histoire simple comme on dit, mais de celles dont on fait les plus haletants thrillers.



■ *JUDGEMENT NIGHT* ■

Arts Martiaux :

On misait sur une extinction rapide de la race des kickboxers, des ninjas, des prophètes du ring pour cause de saturation, de répétition à volonté de la sempiternelle histoire vengeresse... Mais les kimonos tiennent le coup. Mille fois essorés, ils servent encore...

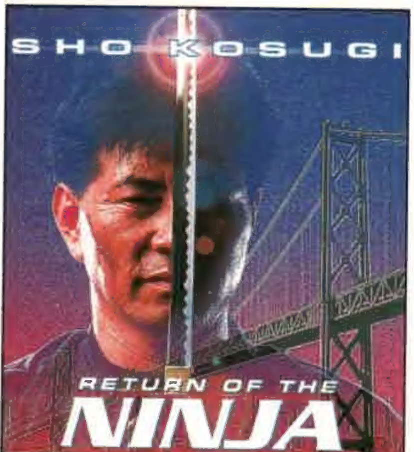
Les kickboxers ne baissent pas les bras, les ninjas ne raccrochent pas leur arsenal, les karatékas persistent à envoyer des taloches... En bref, la vague arts-martiaux lancée par le **Bloodsport** de Van Damme voici maintenant cinq ans perdure. Les producteurs, pas encore lassés de raconter toujours la même histoire à quelques fielleuses variantes près, continuent donc d'alimenter un marché demandeur. Malgré quelques signes d'épuisement, les plats réchauffés, surtout à destination des vidéo-clubs, nourrissent les amateurs de castagnes et de scripts anémiques. Chez *Imperial Entertainment*, fortune faite après **L'Arme Absolue** et **Full Contact** avec Van Damme et **Angel Town** avec Olivier Gruner, on persiste à exploiter le filon. Derniers produits en date, **Double Dragon**, une adaptation du jeu *Nintendo* bondé d'artistes martiaux de tout poil, et **Full Contact** de Rob Radler (**Best of the Best 1 & 2**). **Full Contact** étant le titre français de **Lionheart**, pas de problème de copyright ! *Imperial* ne pipe mot sur le script, mais parions qu'il mettra en scène un karatéka quelconque désireux de venger, soit un pote, soit son frère, soit son vieux maître décanillé par un champion félon, et que l'histoire se déroulera durant un tournoi rempli d'athlètes patibulaires. Jamais à la bourre, le producteur Menahem Golan, initiateur de la vague ninja (**L' Implacable Ninja**) et des premiers kickboxers (**Bloodsport**) ne lâche pas le morceau. Il mise beaucoup sur un regain de popularité des ninjas. Deux nouveautés dans son catalogue : **Return of the Ninja & Ninja Vengeance** de Karl R. Armstrong. Dans le premier, qui marque le retour au genre de Sho Kosugi, deux frères ninjas, l'un bon, l'autre mauvais, luttent pour la reprise du titre tenu par leur père. Le second oppose deux ninjas bovins aux hommes du Ku Klux Klan. Cagoule blanche contre cagoule noire : une grande première !

Des ninjas, le réalisateur Jon Turtelbaub préfère en rire dans **3 Ninjas II**, la séquelle d'un succès inattendu au box-office US. Un trio de gamins managés par leur grand-père foutent la raclée à des méchants caricaturaux. Cette fois, à l'image des **Tortues Ninja**, ils se mettent au service de la cause écologique contre un pollueur vindicatif. Du ninja vert. Les héros de **A Fight for Honor** de Sam Um sont, par contre, des teen-agers d'horizons différents. Adeptes du Tae Kwan Do, ils s'affrontent sur les tapis du championnat des Etats-Unis. Usée jusqu'à la corde cette intrigue, d'autant plus que le scénariste semble avoir lorgné la copie de son confrère de **Best of the Best**. Quant un cancre pompe un autre cancre... Pas follement original non plus le script de **Black Belt Undercover** de Peter Maris. Un flic (Douglas Ivan, le plus laid des pseudo-artistes martiaux sur le marché) met à profit ses talents de karatéka pour décimer un gang de motards spécialisés dans

Les Derniers Cris de la Savate



Cynthia Rothrock dans ANGEL OF FURY.





HER CRY FOR JUSTICE BECOMES...

A FIGHT FOR HONOR

le trafic de drogue. A croire que les scribouillards en charge des scénarios se mettent en quatre pour éviter de débusquer la moindre idée originale. Dans **The Last Hero** de Derrick Louw, par exemple, un combattant émérite (le sud-africain James Ryan) se retire dans un coin isolé après que la Mafia a dégommé sa famille. Il s'entraîne dur, revient et flanque une robuste pâtée aux vilains. Direct comme un uppercut. Très zen aussi, **Final Conflict** de Georges Chamchoum : deux frères se livrent une guerre sans merci sur fond de terrorisme international. L'un est tueur professionnel (Matthias Hues), l'autre (Evan Lurie) un kickboxer pacifique. Quand ce ne sont pas des terroristes sanguinaires qui jouent les punching-balls, ce sont bien sûr les trafiquants de drogue, excellents entraîneurs pour karatékas rouillés. Ainsi, dans **Fearless Tiger** de Ron Hulme, fréquenté par deux habitués du genre (Bolo Yeung, Jalal Merhi), des malfrats essaient d'introduire aux Etats-Unis une drogue particulièrement nocive. Pas moins original, **American Streetfighter** de Steve Austin, avec le blond Gary Daniels, présente Jake Tanner, agent de la CIA, dérouillant une quantité industrielle de combattants dont s'est entouré l'affreux Ogawa, lequel planque sa dope dans des cadavres. Fidèle à elle-même, la karatigresse Cynthia Rothrock veille elle aussi à ne pas chambouler les règles. Championne d'arts martiaux en tournée dans **Angel of Fury** de David Worth, elle trouve dans ses bagages des diamants camouflés là par des malfrats. Ceux-ci tiennent à récupérer la marchandise, mais la dame se montre réticente à l'idée de leur rendre ce service...

Le meilleur pour la fin. Le roublard Joseph Lai et sa firme *IFD* offrent en pâture aux moins regardants ses effarants navets. Ce sont, dans l'ordre, pour ce début d'année : **Rings Untouchable** de Vincent Leung (un manager douteux inocule à ses champions une drogue en vue de les rendre invincibles), **Mad at Fight-Boxer** de Joseph Lai himself (gentils Chinois contre Japonais pervers et sadiques), **Bravado of a Lady Fight** de Mark King (lutte contre des tigresses des arts martiaux pour venger l'assassinat de papa). A la hauteur de sa funeste réputation, Joseph Lai fournit là un authentique package de nanars à dégoûter à jamais des arts martiaux cinématographiques. Point final de cette cuvée premier trimestre 1993, la montée en puissance d'une vedette virtuelle de la savate, Dale "Apollo" Cook en activité du côté de Hong Kong. Mais après un **Perfect Duo** bridé signé Jeno Hodi (où un beau-père mal intentionné massacre sa famille à coups de latte), il immigre chez l'Oncle Sam pour **Double Blast** de Tim Spring, honoré de la présence de ses deux sommités de la série B que sont Linda Blair et Robert Z'Dar. Décolle Apollo, décolle...

Jean-Marc VAN TOULLE

Les Dames de la Cote









1 - Delia Sheppard dans THE NAKED AND THE NUDE
2 - Suzanne Ager dans FATAL JUSTICE
3 - Suzanne Slater dans MIND TWISTER
4 - Rachel Deane dans SNAKE SKIN

Très productives les starlettes californiennes en ce moment. Jamais avares de leurs charmes, elles continuent vaillamment de peupler les nanars les plus croulants de la création. Mignonne à croquer, Delia Sheppard, par exemple, joue franchement le jeu de **The Naked and the Nude**, anciennement titré **Rock'n Roll Detective**, et réalisé par Jeff Broadstreet. Baptisée "reine du thriller érotique", la belle Delia offre ainsi sa croupe et le reste en offrande dans "*un hommage à Raymond Chandler*". Z'ont peur de rien les auteurs de ce polar estampillé "meurtres à Los Angeles". **Fatal Justice** est du même tonneau. Egérie occasionnelle du King Fred Olen Ray, Suzanne Ager, qui a quelques heures de vol au compteur, y entreprend une croisade à la Charles Bronson contre le crime, le vice et la corruption. D'avocate impuissante, elle se transforme en impitoyable justicière écumant les rues de Los Angeles. Une vraie femme caméléon celle-là...
Rachel Deane, quant à elle, se livre clef en main à **Snake Skin**, un thriller érotique de science-fiction entre **Blade Runner** et **Lifeforce**. L'histoire ne vaut pas tripette, mais devrait donner lieu à nombre de scènes fesseuses comme on les apprécie ici. C'est ainsi que Miss Deane interprète une entité extra-terrestre ayant pris une voluptueuse forme humaine pour contrarier les mâles de l'espèce imitée. A en s'en pourlécher les babines !
Plus classieuse, Suzanne Slater fréquente **Mind Twister**, le dernier Fred Olen Ray en date. Son rôle : une beauté perturbée par des cauchemars répétés à tendance sexuelle et sadique. Parallèlement à ces nuits agitées, elle connaît une brève mais torride liaison avec une dame bisexuelle adepte de pratiques sado-masochistes. Charmant. Evidemment, ces rêveries cochonnes ressurgissent sur la réalité et une sombre affaire de meurtre où trempent aussi Telly Savalas et Richard Shaft Roundtree. **Mind Twister**, c'est en fait la rencontre des **Griffes de la Nuit** et de **Basic Instinct** !

TV

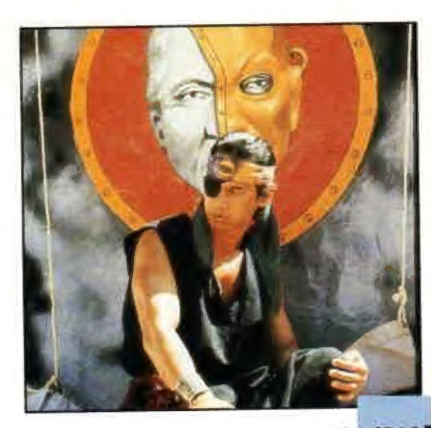
○ Le divorce est consommé entre David Lynch et Mark Frost après le bide monumental de leur deuxième série en commun, ***On the Air***. Le réalisateur de **Sailor et Lula** réagit et s'associe avec Monty Montgomery pour produire et réaliser **Hotel Room**, un téléfilm en trois parties se déroulant dans une chambre d'hôtel new-yorkaise à trois époques différentes : 1936 pour le premier épisode (**Blackout**), 1969 pour le deuxième (**Tricks**) et 1992 pour le dernier (**Getting Rid of Robert**). **Blackout** et **Tricks** sont réalisés par David Lynch himself, qui confie la mise en scène de **Getting Rid of Robert** à James Signorelli. C'est *HBO* qui diffuse en ce moment même la série.

○ Le retour sur les petits écrans de ***La Panthère Rose***, c'est pour bientôt. *MGM*, anticipant l'éventuel succès du prochain film de Blake Edwards avec Roberto Benigni, **The Son of the Pink Panther**, a prévu de produire une toute nouvelle série de cartoons mettant en scène le félin gaffeur.

○ Charles Bronson est le héros de **Donato and Daughter**, un téléfilm produit par *CBS* où il tient le rôle d'un détective travaillant en duo avec sa fille (Dana Delaney).
Si ce pilote recueille les suffrages attendus, il se peut qu'on retrouve Papy Charlie toutes les semaines dans une série dérivée.

○ **Aladdin**, le nouveau dessin animé *Disney* qui triomphe actuellement au box-office US, devrait probablement devenir une série télé. Seul problème pour les studios *Disney*, trouver une voix équivalente à celle de Robin Williams, qui, dans le film, prête ses cordes vocales au gentil génie.

○ ***Côte Ouest*** : the end. Faute d'une audience suffisante, la plus vieille série diffusée sur les chaînes US sera supprimée à la fin de la saison après 14 ans d'existence.



■ *SURF NINJAS OF THE SOUTH CHINA SEAS* ■

○ Les transfuges de **Police Academy** font des dégâts. Après Gene Quintano et **National Lampoon's Loaded Weapon**, voici Neal Israel (scénariste du premier de la série) et **Surf Ninjas of the South China Seas**. Arts martiaux et rigolade façon **Tortues Ninja** sont au menu de cette parodie loufdingue à destination des teen-agers américains. Ce sont inévitablement deux d'entre eux, d'origine asiatique, Johnny et Adam Mc Quinn, qui héritent du trône du souverain Patu San, roi d'une contrée lointaine. Mais le pays est menacé par le terrible Colonel Chi (Leslie Nielsen) envoyant régulièrement ses ninjas semer la terreur. Soucieux d'éliminer les frangins McQuinn protégés par un guerrier énigmatique et leur père adoptif, un ex-marine, Chi redouble de fourberie. Bien sûr, grâce à un héritage millénaire, les frères apprendront à vitesse grand V les arts martiaux pour flanquer une dérouillée magistrale au despote secoué de névro-tics...
Après les **3 Ninjas** de *Walt Disney*, voici donc les **Surf Ninjas** de *New Line*, la boîte de prod' de **Freddy** ! Si le public mord à l'hameçon, les kickboxers, karatékas et autres artistes martiaux n'ont pas fini de se prendre les nunchakus dans les gencives !



■ *Thomas Ian Griffith dans* EXCESSIVE FORCE ■

● Il s'appelle Thomas Ian Griffith, il joue le vilain dans **Karaté Kid 3** et voudrait bien devenir la nouvelle star du film d'arts martiaux. Un de plus ! Ceinture noire de Tae Kwon Do, Thomas Ian Griffith se donne les moyens de gravir à cadence accélérée les marches de la gloire ; il vient d'écrire et de coproduire **Excessive Force**, une série B de luxe que met en scène un "director" tantôt pas mal (**Watchers**), tantôt ringardissime (**Alligator 2**) : Jon Hess. Thomas Ian Griffith ne prend aucun risque. Sachant que les vieux pots fournissent la meilleure soupe, il s'attribue le personnage du flic Terry McCain, œuvrant à Chicago. Du genre brutal, éternellement en butte à l'autorité de ses supérieurs et fiancé à un top model (Charlotte Lewis), il est accusé du meurtre du parrain Sal Di Marco, un mafioso récemment soulagé de la modique somme de trois millions de dollars par une main inconnue. Mc Cain porte le chapeau. Désormais, il doit échapper à la fois aux flics et aux gangsters...
La routine quoi ! Heureusement, le casting de cet **Excessive Force** pas excessivement novateur sort du placard quelques bonnes tronches : Lance Henriksen, James Earl Jones et Burt Young, le Paulie des **Rocky**.

amour, toujours...

Si je vous écris aujourd'hui, c'est pour vous faire part de ma déception après avoir vu le **Dracula** de Coppola. Je ne prétends pas que Coppola aurait mieux fait de s'en tenir au texte intégral de Bram Stoker, car pourquoi, en effet, ne pourrait-il pas y avoir une histoire d'amour entre le vampire et sa victime ? Mais c'est justement cet aspect-là du film qui m'a occasionné un grand dépit, outre le fait que la plupart des seconds rôles sont médiocres. Alors que j'étais très impressionnée par le début du film et que j'envisageais son déroulement avec confiance, j'ai eu l'impression de sombrer peu à peu dans une adaptation cinématographique d'un roman à l'eau de rose. Car c'est là que réside, d'après moi, l'un des problèmes essentiels du film : l'émotion. Face à ce genre d'amourette (que l'amour soit éternel ou non), j'avoue ne pas avoir été capable d'éprouver quelque sensation que ce fut, n'en déplaise à Coppola. Le cinéaste à joué la carte rose, mais trop rose à mon humble avis. Malgré cette déception, je ne désespère pas pour autant de voir un jour "MON" Dracula, tel que je me l'imagine.

Nathalie Hutt



Dracula : le triomphe de l'amour nunuche ?

Le plus surprenant dans l'histoire, c'est que l'amourette de ***Dracula*** *n'est ni pire ni meilleure que celles de* ***Edward aux Mains d'Argent*** *ou du* ***Dernier des Mohicans****, sauf que là on a du mal à sortir les mouchoirs pour un gros poilu qui bourre sa conquête sur un banc public !*

the bad journalist

Tout à fait Marc, le bilan 92 n'est guère reluisant, avec seulement trois chefs-d'œuvre (**Reservoir Dogs**, **Impitoyable** et **C'est Arrivé près de chez Vous**), quelques bons films (**Twin Peaks**, **Le Festin Nu**...) et une multitude de navets. Mais à la plupart de ces films, le public a préféré les standards hollywoodiens. A se demander si les distributeurs ne sont pas fous (*Ils le sont, heureusement !*) de distribuer prochainement les John Woo ou **The Bad Lieutenant**. D'autre part, et ça n'a strictement rien à voir, j'aimerais savoir si l'on pourrait vous corrompre en vous offrant les cocktails, les hôtels de luxe et autres cadeaux de bienvenue à l'occasion de la sortie de films ou de festival ?

Laurent Naulleau

Non seulement tu peux nous corrompre (tu as tous les droits), mais en plus on te conseille sérieusement de le faire. Je te donne quelques tuyaux : Allouch, tu lui files un GameBoy, du jus d'abricot et une nana ; Guignebert, tu lui trouves un rade ouvert toute la nuit, un crédit illimité au bar et cinq nanas ; Toullec, tu lui dégotes des déjeuners avec des conseillers municipaux, des passages à la télé et un harem et c'est byzance. Franchement, tu crois qu'on tient comment en festival, hein ?

stop ou encore ?

J'ai vu **Twin Peaks**, et comme beaucoup de lecteurs je me suis demandé ce que venait faire ce cheval devant le lit de la mère Palmer. Je vous écris pour arrêter de faire couler l'encre des apprentis extra-lucides, et vous propose donc deux interprétations des plus cohérentes.
1 - David Lynch a maté **Y-a-t'il un Pilote dans l'Avion ?**, et le gag du cheval blanc dans le pieu de la femme lui a tellement plu qu'il a décidé d'en faire autant.
2 - la cause de la soudaine hallucination n'est que l'effet de ce qu'on appelle communément la poudre (blanche !).

Voilà, vous pouvez arrêter de vous prendre la tête.

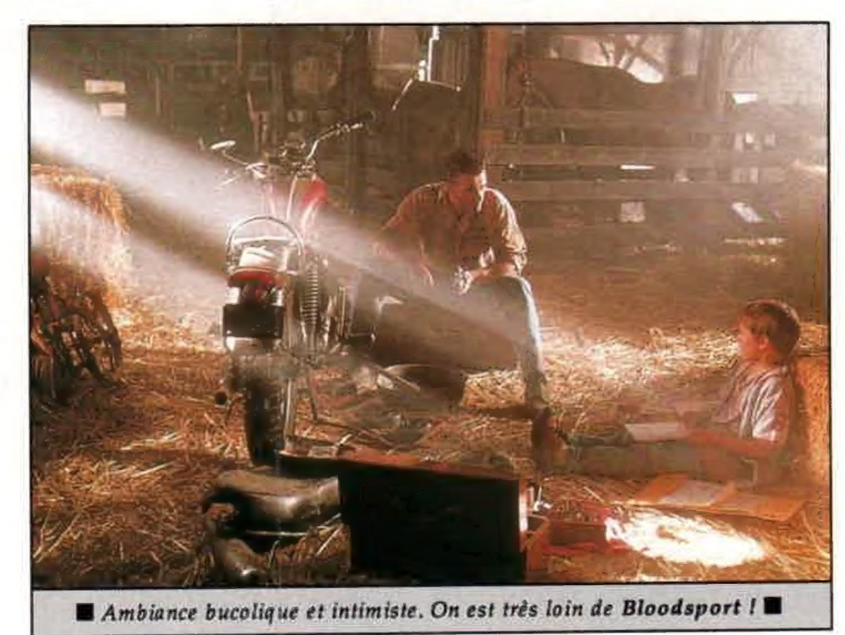
David Van Krem

Oui, on doute quand même que les "preneurs de tête" se satisfassent de tes interprétations. Répliquez, les mecs (et les gonzes aussi), qu'on passe pas pour des débiles !

WESTERN RURAL

Cavale sans Issue

Après *Universal Soldier* et avant *Hard Target*, Van Damme fait une pose. Mais tout est relatif, car s'il exprime des sentiments, le Belge cogne encore très fort dans ce western classique que ne modernise pas sur le fond une poursuite sur un cheval mécanique...



■ *Ambiance bucolique et intimiste. On est très loin de **Bloodsport** !* ■



On comprend un peu Van Damme. On le comprend d'en avoir ras-le-bol qu'on le prenne pour un gugusse capable de donner des coups de latte et incapable de faire passer la moindre émotion. Dur d'être considéré comme une machine à distribuer de baffes. Même si Steven Seagal se satisfait très bien de son statut de castagneur sadique, Van Damme, quant à lui, souhaiterait qu'on l'aime pour autre chose que son corps musculeux. Pour gagner les cœurs et titiller la corde sensible, il se risque à modifier la chronologie des combats, à changer leur régularité. Hier, il baffait le malfaisant toutes les cinq minutes. Aujourd'hui, dans **Cavale sans Issue**, il le baffe tous les quarts d'heure, toujours aussi efficacement, sinon plus, mais toutes les quinzes minutes tout de même. A ses fans les plus endurcis, ceux qui ne rêvent que de kickboxers huilés, de résister aux transitions. Ben oui, l'ex-kick-boxer roucoule, chante la sérénade sous le balcon de Rosanna Arquette... Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas dit un proverbe. Van Damme change. Du moins désire changer. Selon la cote d'amour que vous vouez au Belge, à vous d'en tirer les conclusions...

Son accent étant toujours identifiable à l'oreille des Américains, Van Damme choisit cette fois le passeport québecois et l'identité de Sam Gillen, un détenu en fuite. Innocent bien sûr, mais néanmoins bouclé pour un meurtre par légitime défense. C'est durant un transfert d'un pénitencier à l'autre qu'il parvient à filer à l'anglaise, en profitant du spectaculaire accident du fourgon cellulaire. Quelques tonneaux, deux vigoureux coups de poing décochés à l'un des gardiens et Sam se retrouve au volant d'une Ford. Son compagnon de cavale, touché à la gorge, ne tarde pas à rendre l'âme. Désormais livré à lui-même, le fugitif campe dans une forêt, quelque part aux abords d'une vallée convoitée par un promoteur cupide, rapace, l'infâme Franklin Hale. Profession : bétonneur d'espace vert. Pour convaincre les propriétaires terriens de ce coin champêtre d'Amérique de céder leurs terres, Hale emploie des méthodes hautement persuasives. Il offre dans un premier temps une somme d'argent puis, face au refus, requiert les services de Dunston, un homme de main entouré d'une fine équipe de soudards plutôt bedonnants. A ceux-ci d'intimider la veuve irréductible qui ne lâche pas un iota de son patrimoine aux requins de l'immobilier. Facile de lui forcer la main, de lui suggérer qu'un regrettable incident pourrait survenir à ses enfants. Mais Sam Gillen est là, sauveur providentiel. D'une couette sur la paille de la grange, ce dernier ne tarde pas à passer dans la chambre à coucher de la fermière esseulée. Tandis que Cupidon donne sa bénédiction au couple, que le jeune Mookie trouve en Sam le père idéal, les méchants, pressés de dynamiter la vallée, redoublent d'ardeur. Même la police, qui vient d'identifier le fuyard, emploie les grands moyens pour le remettre derrière les barreaux. Mais, comme le veulent la tradition hollywoodienne et la sauvegarde de la morale, les méchants connaissent un châtiment à la mesure de leurs bévues. Le héros, même s'il est promis à un petit séjour à l'ombre, emporte le morceau...

Donc, pour Van Damme, le temps n'est pas au massacre dans ce premier film de la cuvée 1993. Il serait à l'apaisement comme ne l'augure pourtant pas un démarrage foudroyant avec fusillade, mâchoires fracassées, tôle froissée et crissements de pneux. Palpitant et dix fois mieux que la plus performante des séquences d'action de **Universal Soldier**. Faut voir, dans un plan mémorable, une balle, en caméra subjective, passer à travers un pare-brise et blesser mortellement un détenu. Mais passé ce morceau de bravoure, Robert Harmon relâche la pression. Il balade Van Damme dans un coin de forêt, sur la rive d'un petit lac. Senteurs bucoliques, quiétude du cui-cui des oiseaux, camping sauvage... Elle est vraiment belle cette vallée. Elle mérite bien quelques empoignades vigoureuses, l'intervention d'un Sam Gillen toujours prêt à sauver quelques chevaux d'une écurie en feu, à renverser, au bulldozer, un château d'eau sur un container de gaz au bord de l'explosion... En résumé, à défendre la solide veuve contre les salauds. Un vrai schéma de western. A ce titre, **Cavale sans Issue** se place vraiment en remake à peine modernisé de **Shane, l'Homme des Vallées Perdues**, de **Pale Rider**, de toutes ces histoires dans lesquelles des propriétaires terriens, pour agrandir leur domaine, essaient de "convaincre" les fermiers plus modestes de "vendre". Jusqu'au moment où intervient le cow-boy venu de nulle-part. Notamment écrit par Joe Eszterhas (**Basic Instinct**) et feu Richard Marquand (**Le**

■ *Sam Gillen (Jean-Claude Van Damme), défenseur de la veuve et de l'orphelin* ■

Retour du Jedi), **Cavale sans Issue**, c'est du pareil au même dans le déroulement de l'action, y compris l'histoire d'amour entre l'inconnu et la jolie maîtresse des lieux (Rosanna Arquette) et l'immédiate amitié du fiston (Kieran Culkin, infiniment meilleur que son insupportable cabot de frangin) pour le desperados... Plus que l'action et les cascades, les sentiments motivent Robert Harmon. Un réalisateur trop rare celui-là. Après **Hitcher**, une révélation pourtant, il ne tourne que **Les Yeux d'un Ange**, tellement bidouillé dans son dos, qu'il refuse catégoriquement d'en parler. Ici, il soigne les atmosphères, les détails quotidiens, les rayons de lumière qui traversent une grange, les brumes du soir... Paisible, calme. Mais dès que les sbires du glauque Franklin Hale passent à l'offensive, que le metteur en scène de la deuxième équipe (Peter McDonald, le réalisateur de **Rambo III**) prend la relève pour les cascades et les poursuites, l'adrénaline remonte en flèche. Parfois même très haut, spécialement lors d'une mémorable chevauchée mécanique où Van Damme échappe à une flopée de flics. Cinq minutes à donner le vertige, qui se bouclent, justement, sur une impression de vertige. D'un plan à l'autre, Robert Harmon, plus intéressé par la direction des comédiens que par la violence, reprend les rênes, exige de Van Damme ce qu'aucun metteur en scène ne lui avait demandé : des regards plus appuyés, de "l'acting" en quelque sorte. Le Belge progresse. Y'a encore du boulot à abattre, mais il progresse. Il n'a d'ailleurs pas le choix face à des pointures comme Ted Levine (le psychopathe androgyne du **Silence des Agneaux**) ou Joss Ackland (l'ambassadeur d'Afrique du Sud de **L'Arme Fatale 2**), délicieux tout deux dans des emplois d'ordures totales. Des méchants qu'on aime car réellement typés, séduisants à force de méfaits ; ils seraient même prêts à tuer des enfants, à vendre leur mère pour un lopin de terre.



■ *Sam Gillen, un père de substitution pour Mookie (Kieran Culkin)* ■

Moins bruyant que **Universal Soldier**, mais plus attachant, plus attentif à l'humanisation d'un comédien-athlète par des moyens nobles et le classicisme éprouvé des bons vieux stéréotypes, **Cavale sans Issue** marque une nette évolution dans la carrière de sa vedette, une étape supplémentaire. Dès son film suivant, **Hard Target** de John Woo, il devrait faire toute la différence. Et faire la nique à Steven Seagal qui vient de le distancer de plusieurs dizaines de millions de dollars grâce à **Piège en Haute Mer**. Mais la roue tourne...

■ Marc TOULLEC ■

Columbia/ Tri-Star présente Jean-Claude Van Damme & Rosanna Arquette dans une production **Columbia Pictures** ***CAVALE SANS ISSUE (NOWHERE TO RUN*** - USA - 1992) avec Kieran Culkin - Ted Levine - Joss Ackland - Tiffany Taubman - Edward Blatchford **photographie de** David Gribble **musique de** Mark Isham **scénario de** Joe Eszterhas - Leslie Bohem - Randy Feldman - Richard Marquand **produit par** Craig Baumgarten & Gary Adelson **réalisé par** Robert Harmon

31 mars 1993 **1 h 30**

JEAN-CLAUDE VAN DAMME

Et un film de plus au palmarès de Van Damme. Différent des précédents et surtout porteur d'un héros à la mesure de ses espérances . Main de fer et oeil de velours, cogneur contre les méchants, tendre avec la veuve menacée... *Cavale sans Issue* ou une façon de faire savoir que même les durs ont un coeur qui bat, de temps à autre, la chamade...

Pourquoi *Cavale sans Issue* et pas un autre film. Vous ne manquez pourtant pas de projets...

J'ai accepté le film car on m'y proposait un vrai rôle, un personnage un peu plus complexe que ceux que j'ai incarnés jusqu'à présent. Je rapproche Sam Gillen de Steve McQueen, non parce qu'il pilote une moto, mais à cause de ses regards qui en disent plus long que des feuillets de dialogue, à cause de ses silences. J'apprécie ça. Mais pour un comédien, il est parfois plus difficile de jouer en se taisant que de parler. De toute manière, Sam Gillen n'est pas un grand bavard. Comme moi, c'est quelqu'un de sensible, quelqu'un qui aime les violons, les romances.

Suivez-vous régulièrement des cours d'art dramatique pour peaufiner votre jeu ?

Non car je tiens à rester naturel. Je veux que les gens perçoivent réellement ce que je ressens en tant qu'homme. Si je fais face à un tueur tenant une arme dans une scène, je réagis comme si je faisais face à un véritable malfrat. Je m'imagine dans cette situation, c'est tout. Actuellement, je continue de travailler mon anglais pour éviter de penser en français et ensuite de le traduire, ce qui entraîne un mauvais accent. Je dois encore dans mes films justifier cet accent. Dans **Cavale sans Issue**, mon personnage est originaire du Québec. Bientôt, les scénaristes n'auront plus besoin de recourir à de tels subterfuges pour faire oublier que je viens de Belgique. Mais il me faut beaucoup travailler, éviter de parler français trop souvent. Il faut de la discipline.

Certaines personnes disent haut et fort que votre jeu est vraiment très limité...

Chez moi, j'ai les coupures de presse de 152 journaux commentant la sortie de **Cavale sans Issue** : 120 sont positives, ce qui donne 80 % de suffrages favorables à mon encontre. Pas mal quand même ! De toute manière, on s'améliore de film en film. J'espère pouvoir parvenir à 100 % d'opinions positives le plus tôt possible ; tous les acteurs aspirent à l'unanimité. Je tiens à annoncer à mes détracteurs que **Cavale sans Issue** fera quelque chose comme 100 millions de dollars de recettes à travers le monde. C'est ce succès, la satisfaction du public qui m'importent, pas les quelques critiques qui ne peuvent pas me voir en peinture. Concernant **Cavale sans Issue**, j'étais considérablement aidé par les autres comédiens. Travailler avec des gens comme Rosanna Arquette et Ted Levine ne peut que vous tirer vers le haut.



■ *La douche froide : Sam Gillen menacé par un flic jaloux* ■

Dans *Cavale sans Issue*, vous avez une séquence délicate durant laquelle vous êtes nu face à Rosanna Arquette...

Je ne me suis pas montré trop timide. Robert Harmon, lui, était plutôt gêné ; il se sentait coupable d'avoir prévu ce plan. Je lui ai demandé : "Bob, lorsqu'elle rentre dans la salle de bain, peut-être vaudrait-il mieux que je lui montre ma zigounette ? Ce serait plus réaliste". Je l'ai fait tout simplement. C'est ce qu'on appelle la méthode Actor's Studio, le vrai jeu !

Vous n'avez pas montré votre bidule aux enfants tout de même ?

Non ! On me demande souvent si ça me gêne de jouer à poil. Pas du tout. N'oubliez pas que je suis européen, je n'ai donc pas la pudeur des comédiens américains. Ici, à Hollywood, dès qu'on en montre un peu trop, cela fait un foin incroyable ! C'est pareil pour tout. Si on vous surprend dans la rue ou dans une party avec une jolie jeune femme à vos côtés, vous êtes certain que le lendemain vous vous retrouvez en photo dans toutes les gazettes à scandales du pays. En Europe, vous êtes généralement plus préservé contre ce genre de désagréments. Ici, à Hollywood, je ne m'entends plus vraiment avec les paparazzis. Lorsqu'ils me surprennent, je les prends à part pour leur demander de me prendre en photo seul. Je leur donne ce qu'ils cherchent, mais en solo. Ils n'ont pas d'autre choix que d'accepter cette proposition. N'empêche que récemment je me suis retrouvé dans un tas de canards. J'ai beau m'entraîner seul dans mon coin, ne pas écumer les réceptions, les paparazzis ne me lâchent pas d'une semelle.

***Cavale sans Issue* semble amorcer un virage dans votre carrière. Moins d'action et davantage de psychologie : c'est une impression ou une réalité ?**

Je vais parler comme un courtier en bourse, mais bon. Avec **Cavale sans Issue**, je prends un risque, un risque calculé mais un risque tout de même. Je me bats moins, l'action vient en deuxième position après les personnages, le réalisateur ne se préoccupe pas uniquement des cascades et du nombre de coups de feu. Même si les critiques lui réservent un accueil plutôt chaleureux, **Cavale sans Issue** n'est pas garanti de remporter un immense succès, du moins ici aux Etats-Unis. Je me suis donc immédiatement "couvert" avec **Hard Target**, le film que je viens de finir avec John Woo. Je sais qu'en cas de bide avec **Cavale sans Issue, Hard Target** rattrapera le coup. C'est, en quelque sorte, un film de protection, qui ne peut que me remettre en selle. Grâce à **Hard Target**, je me sens bien. Un extraordinaire sens de l'action, une quantité incroyable de séquences d'action, des cascades délirantes... Tout ça me conforte. **Hard Target**, c'est vraiment un bon plan.

Et après *Hard Target*, vous envisagez quoi ?

J'espère signer avec *Columbia* une bonne grosse comédie dans laquelle je partagerai l'affiche avec Damon Wayans. Nous incarnerons deux flics sur la piste d'un tueur psychopathe d'origine européenne et qui massacre les prostitués de Los Angeles. Pour arrêter le dingue, ils devront se déguiser en femmes.

Vous pensez que le public va vous suivre dans cette aventure ?

Je l'ignore encore. Je suis toujours nerveux et impatient de savoir si le public va réagir là où on le prévoit. J'assiste toujours aux premières projections de mes films pour savoir si les gens rient au bon moment, s'ils trépignent à un autre... Mais la comédie a réussi à Arnold Schwarzenegger. Pourquoi pas à moi ? On dit souvent que je marche sur les pas d'Arnold. Comme lui, je viens d'Europe et j'ai assez rapidement eu du succès. Je pense que les Américains apprécient les gens en provenance d'un autre continent et qui réussissent, ça leur rappelle que le rêve américain fonctionne toujours. Arnold et moi avons du succès, mais la comparaison s'arrête là. J'aimerais toutefois qu'on nous propose un projet commun.

Quels furent exactement vos rapports avec Dolph Lundgren sur le tournage de *Universal Soldier* ? On les a dit "tendus"...

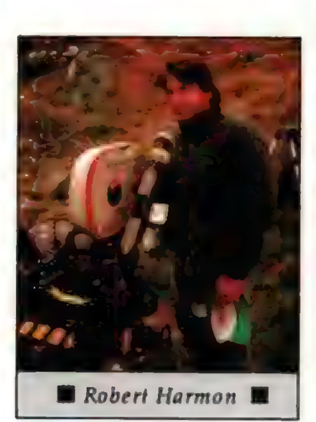
Ils furent plutôt bons dans la mesure où tout le monde m'avait mis en garde le concernant. Cela devait être l'enfer, mais tout s'est déroulé parfaitement. Au départ, Dolph était méfiant à mon égard. Il me voyait comme le méchant de l'histoire, quelqu'un qui allait vraiment lui bouffer toutes ses scènes, tout lui piquer. J'ai veillé à ne pas donner cette impression. Mais, attention, dès qu'il a bu un verre de trop, là, Dolph change du tout au tout. Il n'est alors plus le gentil garçon que vous connaissez. Mieux vaut ne pas se frotter à lui !

■ Propos recueillis par **Emmanuel ITIER** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ Sam Gillen (Jean-Claude Van Damme) dans une équipée sauvage allègrement réalisée ■

ROBERT HARMON


Robert Harmon

Révélé par *Hitcher*, Robert Harmon est un cinéaste discret qui travaille peu, un cinéaste indépendant. Déçu de l'expérience *Les Yeux d'un Ange* remodelé à son insu par le producteur Michael Douglas, il montre qu'il peut se mettre au diapason d'une production bâtie autour et pour une star internationale.


Le fugitif Sam Gillen et le gosse (Kieran Culkin) : bientôt père et fils

Ne pensez-vous pas que le prétexte de *Cavale sans Issue* est un peu mince ?

Peut-être un peu naïf. Mais beaucoup de films ont pour thème la défense de la veuve et de l'orphelin contre les méchants. Et il existe beaucoup de corporations, de puissants hommes d'affaires qui mettent des gens à la porte de chez eux pour s'approprier leur terre. **Cavale sans Issue** n'invente rien. J'ai l'impression d'être honnête dans ce film : il décrit une situation simple, crédible, qui se retrouve tous les jours dans la réalité. Mais **Cavale sans Issue** est surtout un divertissement sans réelles prétentions. Peut-être suis-je un peu candide pour m'attaquer à un pareil sujet, mais je l'ai fait parce que j'y trouve mon compte en tant que cinéaste.

Creuser l'histoire et les personnages ne vous intéresse donc pas ?

Mes précédents films sont évidemment plus profonds que **Cavale sans Issue**. Ici, il est inutile de chercher un sens profond. Il s'agit uniquement d'une histoire en équilibre entre l'action et la love-story. Je n'en suis pas réellement l'auteur dans le sens européen du terme. Je suis arrivé lorsque le scénario était déjà écrit, alors que Van Damme y travaillait déjà.

Comment s'est déroulée votre colloboration avec Van Damme ? C'est une vedette qui peut user de son influence...

Van Damme est un homme extrêmement sensible, gentil. Dans **Cavale sans Issue**, j'ai eu envie de lui donner la possibilité de jouer pour la première fois, de prouver qu'il pouvait élargir son registre, aller au-delà des personnages de durs à cuire dans des films violents. Ici, vous avez un Van Damme capable de traduire un sentiment amoureux, capable de donner une image tout à fait respectable du père. Sur le plateau, nous n'arrêtions pas de parler, d'échanger des idées. Il m'apportait des suggestions, je lui répondais par des conseils. On était sur la même longueur d'onde. Il disait souvent qu'il voyait où je voulais en venir. C'est important d'être en accord avec la star d'un film comme celui-là. En cas de problème grave, le réalisateur que je suis peut se faire virer du jour au lendemain. La collaboration avec Van Damme a été fructueuse pour moi. De plus, c'est un comédien qui connaît ses limites ; c'est précieux pour un réalisateur.

Vous avez la réputation d'être davantage un directeur d'acteurs qu'un réalisateur de scènes d'action ; pourquoi *Cavale sans Issue* en inclut-il quelques unes ?

La véritable difficulté réside dans le fait de mettre en scène un film sans action du tout. Il faut néanmoins parvenir à passionner le spectateur, à ne pas l'ennuyer. J'aime bien les films d'action de Van Damme, et il était évidemment hors de question d'éliminer toutes les séquences d'action de **Cavale sans Issue**. Cela aurait été suicidaire. Les scènes d'action, il fallait mieux les aménager, les rendre logiques dans le déroulement du récit. Je me voyais mal accumuler les coups de poing, les poursuites, à glisser une scène d'action toutes les cinq minutes dans l'histoire. De toute manière, Van Damme n'est pas intervenu dans l'écriture du scénario dans ce sens ; il a fait confiance aux autres. Moi-même, en le rencontrant pour la première fois après lecture du script, j'ai su qu'il allait être parfait. Il y avait dans son regard quelque chose qui me laissait penser qu'il était un bon. Je ne me suis pas trompé puisque, sur le plateau, notre entente a été parfaite.

Propos recueillis par **Emmanuel ITIER**


L'indésirable Sam Gillem châtié par un policier plus compréhensif qu'il en a l'air

ROSANNA ARQUETTE



■ Rosanna Arquette : la belle des champs ■



■ Van Damme Vs Ted Levine : une baston homérique ■

***After Hours*, *Recherche Susan Désespérement*, *Le Grand Bleu*, *Huit Millions de Façons de Mourir*... Et *Cavale sans Issue*, une rupture dans la carrière de Rosanna Arquette, comédienne guère coutumière du film d'action tendance western moderne. Mais cette petite blonde au profil de souris s'adapte plus rapidement qu'il n'en faut au metteur en scène pour crier "moteur !"...**

On est quand même surpris de vous retrouver dans *Cavale sans Issue*, dans les bras de Jean-Claude Van Damme...

Je pense sincèrement que Van Damme possède de grandes possibilités, un véritable potentiel. Il est naturel, sympathique, il prend sans arrêt des initiatives. Bien sûr, ce n'est pas demain qu'il pourra être un interprète de Shakespeare, mais ce n'est pas non plus demain que je pourrais gagner un combat de kickboxing. Au début, je n'étais guère emballée par le scénario que je trouvais bon, mais vraiment trop traditionnel. Mais il y avait ce personnage de femme forte, quelque chose d'assez rare à Hollywood. J'ai finalement accepté **Cavale sans Issue** par curiosité, pour figurer dans un film de genre. Aujourd'hui, j'ignore si je renouvellerai l'expérience.

Une fois de plus, vous vous montrez nue...

Quand je simule une scène d'amour, je ne ressens rien, je joue la comédie. Je fais mon boulot, je mets un mur entre mon partenaire et moi. Je suis payée pour faire semblant. Je ne prends aucun plaisir à figurer dans des séquences érotiques. Je n'ai jamais eu un orgasme sur un plateau. Bien sûr, lorsque les gens vous voient à l'écran, un sein sur la bouche d'un comédien, ils s'imaginent tout de suite que vous prenez votre pied. Il faudrait un jour réaliser un documentaire sur le tournage de ce type de scènes pour montrer la tête de la comédienne dès que la caméra stoppe. Mais je réagis en tant que femme. Il est possible que l'acteur arbore un sourire de satisfaction. Ce n'est pas vraiment mon cas. Il arrive cependant que des comédiens et comédiennes fassent ça avec tellement de conviction qu'ils finissent par ne plus se sentir mal à l'aise. Sur **Cavale sans Issue**, Robert Harmon m'a proposé une doublure pour les moments un peu coquins. Mais les scènes passaient mal ; elles sentaient le faux. Je m'y suis donc attelée moi-même. Je suis une actrice, je recherche la véracité ; je ne suis pas une exhibitionniste.

Dans la séquence de la douche, vous portez un regard très attentif sur le bas ventre de Van Damme nu...

J'ai entendu quelques rumeurs sur la longueur de la zigounette de Van Damme, mais je ne peux pas témoigner car je ne l'ai pas vraiment vue. Quelqu'un comme vous, qui en parle avec cette insistance, ne doit pas en posséder une aussi balèze que ça ! Je n'ai pas tourné **Cavale sans Issue** pour une histoire de cul, ou pour lorgner les parties intimes de mon partenaire. **Cavale sans Issue** est un film que j'ai fait pour le personnage, pour sortir de mes rôles traditionnels. J'ai apprécié l'expérience, même si j'ai eu quelques discussions vives avec le réalisateur et les autres comédiens. Mais cette attitude est saine, logique ; elle va dans le sens de l'amélioration du film.

■ Propos recueillis par **Emmanuel ITIER** ■

PANIQUE À BORD

Piège en H

Retour en force de Steven Seagal qui abandonne le plancher des vaches pour les fourneaux d'un destroyer de la Navy. Steven Seagal, qui n'est pas Sœur Sourire, répond à la violence par l'ultra violence, à l'agression par des roustes homériques. Seul maître à bord de ce dérivé naval de *Piège de Cristal*, il oublie de lâcher la bride au metteur en scène...



■ Casey Riback (Steven Seagal) au milieu des résistants au piratage d'une véritable bombe flottante ■

Quitte à faire passer certains justiciers du bitume pour de sympathiques redresseurs de torts, Steven Seagal la joue coriace. Depuis **Nico**, il ne cesse de professer le châtiment musclé, l'éradication pure et simple des criminels les plus endurcis. **Justice Sauvage**, le point de non retour dans le genre, le montre descendre dans la rue, un béret de para sur la tête, décaniller des affreux à ce point ignobles qu'on ne peut qu'approuver ses actes. Steven Seagal ne s'embarrasse jamais de nuances ; il cogne, casse beaucoup de bras, de jambes, brise des vertèbres cervicales. Tout ça pour la bonne cause, froidement, sans sourciller. Sans révéler la moindre émotion. Pas même la jouissance. Ou la résignation. Car Steven Seagal, véritable bloc de marbre ambulant, ne joue pas, n'interprète pas un rôle. Il se pose là, cogne, débite quelques menaces à l'intention de ses adversaires et passe, généralement, très rapidement aux actes. Une attitude radicale, qui a le mérite de se passer d'alibis hypocrites.

Ce n'est pas **Piège en Haute Mer** qui risque de changer quoi que ce soit à l'image de Steven Seagal. Même si le scénario le coiffe d'abord d'une toque de chef-cuistot, même si ce script le flanque d'une partenaire au soutien-gorge bien rempli, il affiche perpétuellement la même expression, tape toujours aussi dur et accroît encore le nombre de ses victimes. Des cadavres, **Piège en Haute Mer** en aligne beaucoup, ceux de pirates ayant pris possession de l'USS Missouri, un bâtiment de la Navy. Leur but : détourner tout son armement, y compris quelques ogives nucléaires. A la tête du groupuscule : William Strannix, un ancien des commandos spéciaux désireux de prendre une solide revanche sur le pays qui l'a mis au banc, et le Commandant Krill, second du Missoury, un dingue psychopathe, haï par son équipage. Tout deux montent un complot délirant. Sous prétexte de fêter l'anniversaire du Capitaine Adams, ils orga-



■ Le guerrier au repos. Avant que n'explose la violence ■

aute Mer



■ Casey Riback, un ancien de la CIA passé à la clandestinité des fourneaux ■

nisent une party à bord. Strannix, blouson noir et *Ray-Ban*, pousse la chansonnette rock tandis que Krill se travestit en grosse mégère tourbillonnante. Mais ces dangereux clowns ignorent encore que le cuisinier Casey Ryback constitue une menace pour leur plan. Mironton seulement en apparence, il dissimule bien son passé dans les commandos d'élite de la Marine américaine. Vingt ans durant, il sert sur les points chauds du globe : Vietnam, Panama, Beyrouth... Les réflexes intacts, Ryback, aidé par une affriolante greluche, nettoie le Missouri des parasites qui y ont élu domicile...

Piège en Haute Mer, c'est en quelque sorte **Piège de Cristal** sur les vagues. Un homme presque seul contre des hordes de tueurs chevronnés, un environnement labyrinthique propice à des escarmouches qui se soucient peu de crédibilité, des otages menacés de noyade dans les cales du navire, des vilains folkloriques qui n'hésitent jamais à surcharger leur personnage de tics, un humour qui dissimule les nombreuses invraisemblances du récit... John McTiernan et Bruce Willis font école. Mais **Piège en Haute Mer** ne possède pas la classe, l'élégance de son modèle. Surtout pas cette faculté à métamorphoser une histoire abracabrante en une formidable mise en boîte ironique d'un genre. Pourtant, **Piège en Haute Mer**, en surface, reprend tous les éléments de **Piège de Cristal**, tous accommodés à la personnalité stoïque de Steven Seagal, compromis entre Rambo et James Bond. Bon patriote évidemment. Impitoyable lorsque le vilain Commandant Krill envoie un glaviot dans son ragoût amoureusement mitonné. Irrésistible. Mais si le film ne se hisse pas au niveau d'un John McTiernan, ou même d'un Renny Harlin (**58 Minutes pour Vivre**), c'est surtout par le manque d'originalité du scénario, par son incapacité à dépasser le cadre de la simple accumulation de "boum-boum". Bien sûr que ça tourne rond, que le réalisateur ne laisse pas un instant de répit à ses spectateurs, que des nouveaux protagonistes (l'équipage d'un sous-marin, un commando de "bons" envoyés par le Pentagone) viennent relancer l'intérêt et l'action, que le savoir-faire des artificiers et des cascadeurs fournit tout son lot de pétarades et d'impacts... En bref, on ne s'ennuie pas une minute sur ce rafiot. Manque simplement une personnalité au gouvernail, un cinéaste qui colmate les brèches de la coque, qui permette de quitter l'écume de la série B de standing pour atteindre l'inquiétante extravagance d'un **Dr. Folamour**. Malgré tout son métier, son sens de l'action et du rebondissement, le réalisateur Andrew Davis ne parvient pas à faire autre chose que du Steven Seagal, à savoir un spectacle divertissant, bien troussé, violent juste ce qu'il faut. Un travail de professionnel bien emballé...

A ses fans, Steven Seagal donne ce qu'ils attendent. Aucune dimension humaine mais beaucoup de macchabées. Plus surprenantes sont les compositions de Tommy Lee Jones et Gary Busey dans le rôle des affreux pirates qui en font vraiment des tonnes. Ils cabotinent, en rajoutent toujours plus, grimacent, se prennent au jeu de la bouffonnerie au moment où la tension devrait leur crisper les mâchoires et leur tirer les yeux des orbites. A croire qu'ils se sont trompés de film. Mais ils s'amusent comme des petits fous, complices comme larrons en foire. Comme pour servir de contrepoint au masque impassible et immuable de kabuki affiché par Steven Seagal. Deux pitres contre l'impitoyable bras armé de la justice.



■ *Minutieux, Casey Riback arme un détonateur* ■

■ **Marc TOULLEC** ■

Warner Bros présente Steven Seagal dans une production **Regency Enterprises - Le Studio Canal + - Alcor Films** ***PIEGE EN HAUTE MER*** (***UNDER SIEGE*** - USA - 1992) avec Tommy Lee Jones - Gary Busey - Erika Eleniak - Patrick O'Neal - Nick Mancuso - Andy Romano **photographie de** Frank Tidy **musique de** Gary Chang **produit par** Arnon Milchan - Steven Seagal - Steven Reuther **scénario de** J.F. Lawton **réalisé par** Andrew Davis

10 février 1993 **1 h 40**

STEVEN SEAGAL

Steven Seagal en impose dans sa suite du Ritz. Immense, les cheveux tirés en arrière, les yeux vifs scrutant l'interlocuteur, le baillement abondant, la voix douce et, parfois, à peine audible... Fatigué mais paisible (quatre gardes du corps et son entraîneur veillent sur sa personne), il trimballe sa grande carcasse avec flegme. Mais attention, derrière cette apparente décontraction se dissimule un individu en constante effervescence, une bombe prête à exploser...



■ *Steven Seagal dans Piège en Haute Mer. La posture favorite du guerrier : l'arme au poing et une cible dans la ligne de mire* ■

Peut-être pouvez-vous me dire pourquoi tous mes films se plantent en France ? C'est le seul pays au monde qui ne leur fait pas un succès. Ici, Van Damme marche très fort, pas moi. Je n'y comprends rien. Sincèrement, je pense que mes films sont meilleurs que les siens. Enfin, je peux toujours me consoler en me reportant aux chiffres vidéo qui sont excellents. Mais rien ne vaut un succès en salles, rien. Je compte beaucoup sur **Piège en Haute Mer** pour redresser ma cote d'amour en France.

***Piège en Haute Mer* étant tout de même moins dur que vos films précédents, plus au second degré, vous allez peut-être toucher un public plus large...**

C'est vrai que jusqu'à présent, je n'avais guère eu l'occasion de toucher à l'humour. **Nico, Echec et Mort, Justice Sauvage** et **Désigné pour Mourir** sont des films très durs, sans concession, violents. Par contre, **Piège en Haute Mer** fonctionne davantage sur les clins d'œil, les petites touches humoristiques. C'est nouveau pour moi, et assez risqué, car il me fallait rester constamment en rapport avec mes personnages du passé pour ne pas décevoir un public fidèle. L'humour me permet d'évoluer en tant que comédien, d'essayer des trucs que j'ignorais. Mais il ne s'agit pas d'en abuser car, dès que vous dérapez un tant soit peu, vous n'êtes plus crédible, vous passez pour un rigolo et votre personnage perd sa signification première.

Les premières images de *Piège en Haute Mer* vous montrent coiffé d'une toque de cuisinier. Cela surprend. Vous nous aviez plutôt habitués au béret...

Je ne tenais pas à afficher immédiatement la couleur, à montrer que Casey Ryback était un dur, un type au palmarès militaire élogieux. Le mettre dès les premières minutes dans un uniforme, dans une tenue kaki, aurait considérablement nui au film. La progression du récit et le suspense dépendaient un peu de mon accoutrement. D'emblée, Casey Ryback ne devait pas avoir l'air d'un héros. Quoi de mieux que la toque d'un cuistot pour ça ? Le héros qu'il fut par le passé, il ne le redevient que progressivement, au terme d'une demi-heure. Toute la première partie appartient aux méchants qui investissent le Missouri. Mon personnage, quant à lui, se gèle dans la chambre froide. Sous la pression, il retrouve ses réflexes. Dans ce sens, Casey Ryback est le plus abouti, le plus complexe des personnages que j'ai eu à interpréter. Je n'avais pas le droit à l'erreur avec lui, surtout que j'avais face à moi deux vrais comédiens, Tommy Lee Jones et Gary Busey qui se bougent beaucoup. Ce n'est pas demain que je vais figurer dans une comédie comme Arnold Schwarzenegger ou Sylvester Stallone, mais mon personnage de **Piège en Haute Mer** est, à sa façon, un pas vers un autre registre. Je ne veux pas changer brusquement, mais y aller doucement, étape après étape.

Aux Etats-Unis, vous êtes une star. Vous usez de votre pouvoir sur un plateau, face au metteur en scène ?

Quant cela est nécessaire, je n'hésite pas. Sur le tournage de **Piège en Haute Mer,** le boss c'était moi. Toute la conception du film, de A à Z, est passée entre mes mains. J'ai choisi tous mes collaborateurs, les autres comédiens. De moi dépend aussi le choix du metteur en scène. Celui-ci doit correspondre à ce que je désire. Il faut être flexible, ouvert à toutes les suggestions. Cinq ans après **Nico,** j'ai repris Andrew Davis, car il connaît parfaitement son métier, toutes les ficelles du film d'action. Nous nous entendons bien ; il a connaissance des paramètres de sa fonction. En optant pour lui, je voulais éviter la mauvaise expérience de **Justice Sauvage.** Là, je ne me suis vraiment pas entendu avec le réalisateur, John Flynn. C'est un bon, mais il voyait un autre film que celui que j'avais en tête. J'ai ainsi dû le remplacer sur de nombreuses scènes, reprendre certaines séquences en entier. Je n'aime pas trop **Justice Sauvage.**
En France, je sais que vous trouvez le système hollywoodien aberrant, que vous condamnez les vedettes qui gênent les cinéastes. Mais c'est ainsi. Je ne suis pas là pour tout chambouler. Je considère qu'un film peut correspondre à la personnalité de son principal interprète, que le réalisateur, s'il n'est pas en accord avec lui, peut partir, céder sa place à un autre. Ceci dit, pour obtenir le film dont je rêve vraiment, je vais bientôt passer officiellement à la mise en scène avec **The Rainbow Warrior** que je tournerai en Alaska.





■ Mason Storm, très en colère après 7 ans de coma (Echec et Mort) ■



■ Nico, un ancien des commandos spéciaux du Vietnam ■



■ Gino, flic para-militaire dans Justice Sauvage ■

Ce que vous démontrez au cinéma, la justice par la violence, est en complète contradiction avec la philosophie zen, héritée des arts martiaux, que vous revendiquez pourtant...

C'est là l'un des grands paradoxes de mon existence. Dans la vie, je suis quelqu'un de très calme, qui parle doucement, quelqu'un de gentil. Dans les films, je suis tout le contraire. A vrai dire, le cinéma est en quelque sorte un exorcisme pour moi, un médium qui me permet d'extérioriser ma violence intérieure. Elle est là, comme chez tout le monde. Il faut bien que je l'évacue par l'action, même fictive. Avant d'en arriver au cinéma, j'étais sur le terrain, garde du corps, agent gouvernemental. Physiquement, j'avais tout loisir de me dépenser. Aujourd'hui, je le fais encore, mais différemment. A l'écran, je laisse parler ma facette obscure. Mes films existent en partie pour cela. Et puis, il n'y a pas mille manières de se débarrasser des méchants. L'affrontement ne peut être que physique. Vous me voyez assis en tailleur et en pleine méditation face à des ennemis armés jusqu'aux dents ?
Je n'aime pas mon image publique, celle d'un type armé qui règle tous les différends par la violence. Je n'ai cependant pas le choix, mais c'est surtout l'opinion de mes amis qui m'importe. Cela me dérange d'être identifié à une sorte d'Inspecteur Harry. Apprendre que quelqu'un sortirait de chez lui les armes à la main, sous l'influence d'un de mes films, me troublerait vraiment. Clint Eastwood en sait quelque chose et il lui a fallu du temps, beaucoup de temps, pour faire admettre qu'il n'était pas seulement un flic coriace.

Et c'est là que vous faites très mal : vous vous battez mieux que la majorité des pseudo-kick-boxers et karatékas qui sévissent actuellement à Hollywood...

Je connais les arts martiaux pour les avoir pratiqués toute ma vie. Lorsque je me bats, ce n'est pas du chiqué, des artifices ; je peux réellement faire extrêmement mal, et même tuer avec mes mains. Je suis las de voir au cinéma tous ces comédiens qui se prétendent artistes martiaux. Je suis las de voir certains reprendre tous mes trucs, toutes les prises de mes combats dans leurs films. Van Damme, par exemple, me copie régulièrement. Je n'aime pas ce type. Il a la grosse tête et ses films sont nuls...

Qu'est devenu votre projet de film sur le sida ?

J'y explique que le sida serait un produit de laboratoire fabriqué par des scientifiques. Tous les studios l'ont refusé. Ce projet fait peur ; des producteurs risqueraient gros en misant dessus. On préfère me voir avec un flingue. C'est plus rentable. Peut-être devrais-je envisager un film sur ma vie avant le cinéma. Elle a été bien agitée. D'ailleurs, ma femme me le recommande souvent !

■ Propos recueillis et traduits par **Marc TOULLEC** ■



■ Steven Seagal dans Piège en Haute Mer : un coup de fil au Pentagone ■



■ Don (William Sadler). Tous les moyens sont bons pour faire main basse sur le trésor. Ce n'est pas un tendre ■



■ Savon (Ice Cube), un malfrat incontrôlable, contestataire et qui tire avant de réfléchir ■



■ Le baron de la drogue King James (Ice T) : distingué, il tente le dialogue, mais la fibre diplomatique lui fait défaut ■



■ Vince (Bill Paxton) : plutôt trouillard, pas très fort de caractère, il se laisse mener par le bout du nez par son complice ■

SALOPARDS !

Les Pilleurs

Grosses pétoires, vilains messieurs, trésor fallacieux et souricière infernale... Walter Hill, le réalisateur macho et viril par excellence de *48 Heures* et *Double Détente*, s'en donne à coeur joie. Un argument simple, beaucoup de plomb, de la sueur et de la poudre, des mauvaises intentions... Tout pour faire un bon film ? Manque juste un peu de vitriol !

Des **Pilleurs**, *Paramount* ne savait que faire au lendemain des émeutes raciales qui suivirent l'acquittement des policiers bastonneurs de Rodney King. Distribuer immédiatement le film, pour tirer quelque bénéfice d'un sujet chaud, aurait inévitablement transformé les cinémas en champ de bataille. Prudence est mère de sûreté ; **Les Pilleurs** doit prendre son mal de diffusion en attente et veiller à ce que la tension retombe afin de pointer sur les écrans, discrètement, sans tapage médiatique, afin d'éviter le crépitement des armes aux portes des établissements kamikazes qui se risquent à le projeter. Les événements liés à **New Jack City**, **Boyz' N the Hood**, **Colors** et cie font peur à Hollywood. De cette promotion couleur sang, personne ne veut. A moins que Walter Hill...

Walter Hill, lui, est un cinéaste qui prend son pied à envoyer au casse-pipe ses héros. Il aime que les hommes, les vrais, les tatoués, s'en foutent plein la gueule. Il aime que les mecs sortent les tromblons et envoient la sauce, que les corps tombent au ralenti, criblés de balles. Ce réalisateur n'est pas une gonzesse, un délicat. Chantre de la violence gratuite, un spectacle auquel il a pris goût auprès de Sam Peckinpah, sur l'écriture du **Guets-Apen**, Walter Hill crée, en 1979, quelques troubles en réalisant **Les Guerriers de la Nuit**, course-poursuite nocturne entre quelques marlous et tous les gangs de New-York. Aujourd'hui, alors que les bandes organisées ont pris de la graine, il tente à nouveau de jouer la provocation, de taper du pied dans la fourmillère. Après ces navetons inoffensifs que sont **Johnny Belle Gueule** et **48 Heures de Plus**, cela fait plaisir de voir un metteur en scène remonter au créneau pour un excercice de style pas tout à fait réussi, mais rassurant. Walter Hill place ses pions... Don et Vince, deux pompiers désabusés dans l'Arkansas, au milieu d'un incendie, tombent sur la carte d'un trésor, des objets du culte en or. La planque : le plancher d'une usine désaffectée située à quelques centaines de kilomètres de là, dans le Missouri. Pris de frénésie, ils creusent, ignorant encore que l'endroit sert de QG au gang du redoutable King James, lequel vient d'ailleurs d'éliminer un dealer indélicat. Les chasseurs de trésor prennent peur. Leur otage, Lucky, le pseudo-frère de King James, ne leur permet d'échapper qu'un temps aux maîtres des lieux, lesquels finissent par s'entretuer pour la possession du fabuleux magot.



■ *Backdraft, le retour ? Non. Là, les pompiers ne s'embrasent que pour l'or !* ■

Minimaliste le scénario des **Pilleurs**. Unité de lieu, unité de temps, une poignée de protagonistes, un pactole inestimable comme enjeu, un décor déglingué et beaucoup de plomb... L'appât du gain et l'instinct de survie font le reste, du moins motivent tous les coups bas, les traîtrises. Walter Hill n'honore guère ses personnages d'une intelligence vive. Don et Vince, les seuls Blancs, commettent gaffe sur gaffe. Plutôt condescendant, le cinéaste en fait des prolos mal dégrossis, naïfs, brutaux, machos et, parfois même, racistes. Quant aux "vilains", quel panier de crabes ! Le King James, aristocrate du crime, est une chochotte, maladroit dans la diplomatie, un tantinet précieux et narcissique. Son lieutenant, Savon, canarde avant de gamberger, n'hésite pas un seul instant à lui désobéir, puis à le trahir. Raymond, l'artilleur tiré à quatre épingles, retourne casaque et ses armes contre son employeur dès que le doux fumet de l'or lui sollicite les narines... Et ils sont tous à l'avenant les membres de ce groupe dont l'éthique aurait dû en faire un modèle de cohésion, de solidarité. Mais le trésor y sème une sanglante zizanie. Chacun pour soi, les alliances ne durent qu'un instant, les amitiés volent en éclats... Et les requins en puissance découvrent tous des rangées de dents taillées en pointes.

Au terme d'une heure, alors que tout le monde arnaque tout le monde, il n'y a plus de héros, de gentils ou de méchants. Tous dans le même sac, tous veules, prêts à toutes les bassesses. Tous aveuglés et lobotomisés par la fièvre de l'or. **Les Pilleurs** se transforme alors en une une basse-cour où caquettent, s'affolent, ergotent, piquent du bec une volaille bruyante. De vrais coqs se disputant le grain. Ne cherchez pas le ou les héros ; ils sont tous près du zéro. D'ailleurs, tous ces arnaqueurs homicides se feront plumer, par le plus malin, le plus malhonnête, le plus roublard : un Oncle Tom qui attend que tous les acteurs du huis-clos soient raides morts. A croire que nous sommes dans un cartoon style ***Satanas & Diabolo***, que pour gagner l'estime du spectateur, il faut obligatoirement surpasser en méchanceté, en fourberie, son voisin. C'est à cent pour cent vrai pour **Les Pilleurs**. Mais les intentions amorales et nihilistes de Walter Hill ploient trop souvent sous les répétitions du scénario, sur une mise en scène qui n'ose pas aller jusqu'au bout du délire, trop prudente, trop classique par rapport au potentiel de base. Walter Hill hésite, patine, fait du surplace, atténue la violence, atténue la portée quasi-cartoonesque de personnages décervelés. Pas évident de franchir le pas, de passer du polar musclé et viril à la folie furieuse d'une sorte de parodie noire, authentiquement méchante. La griffe gentille du scénariste (Robert **Retour vers le Futur** Zemeckis) contribue fortement à la timidité de l'entreprise.

Walter Hill n'allume pas la mèche du baril de poudre ; il fait les cent pas autour, ne filme pas l'embrasement des esprits. Il leur préfère le traditionnel embrasement pyrotechnique, les impacts de balles larges comme des soucoupes, les énormes pétoires... C'est vrai, c'est beau à l'écran, cinégénique et distrayant comme un spectacle du samedi noir. Mais Walter Hill s'égare malheureusement et, excessivement timide, recule devant l'outrance, la dinguerie. Sans doute respecte-t-il trop les morts !

■ Marc TOULLEC ■

UIP présente une production Canton/Zemeckis/Gale ***LES PILLEURS*** (***TRESPASS*** - USA - 1992) avec Bill Paxton - Ice T - Ice Cube - William Sadler - Art Evans - De'Voreaux White - Bruce A. Young - Glenn Plummer - Tiny Lister **photographie** de Lloyd Ahern **musique** de Ry Cooder **scénario** de Robert Zemeckis & Bob Gale **produit par** Neil Canton - Bob Gale - Robert Zemeckis **réalisé par** Walter Hill

17 février 1993 **1 h 40**

WALTER HILL


■ Walter Hill ■

Un cinéaste à poigne. Depuis *Le Bagarreur* avec Charles Bronson, Walter Hill prône un cinéma musclé, un cinéma viril, exclusivement fréquenté par des hommes et où les femmes n'ont pas droit de cité. Tantôt inspiré (*Long Riders, 48 Heures, Sans Retour*), tantôt scandaleux (*Les Guerriers de la Nuit*) ou morbide (*Extrême Préjudice*), ce réalisateur formé à l'école Sam Peckinpah n'y va jamais avec le dos de la cuillère. Lorsqu'il s'attaque à un sujet, il le prend à bras le corps pour en presser jusqu'à la dernière goutte de substance...

Pourquoi avoir modifié le titre américain du film ? De *The Looters* (*Les Pilleurs*), vous êtes passé à *Trespass*...

C'est à cause des récentes émeutes de Los Angeles. **The Looters** aurait été tendancieux, trop provocateur. *Universal* a eu peur que le film entraîne des affrontements dans les cinémas. N'empêche que beaucoup pensent encore aujourd'hui, malgré le changement de titre, que **Les Pilleurs** traite de ces émeutes.

Une chose surprend dans votre film : il n'y a ni bon, ni méchant. Vous mettez tout le monde dans le même sac !

Le seul personnage positif est le vieux clochard qui vit dans l'usine désaffectée. Il est certainement le seul qui mérite une récompense. L'absence de manichéisme représente selon moi l'intérêt majeur des **Pilleurs**. A sa façon, c'est une allégorie sur les relations sociales à l'intérieur des Etats-Unis dans la mesure où il montre les impossibilités de dialogue entre Noirs et Blancs. Le scénario des **Pilleurs** est plus compréhensible si on connaît les racines socio-historiques des personnages. Il faut savoir que les Blancs, et plus particulièrement les anglo-saxons, sont là depuis 300 ans, depuis la naissance de l'Amérique, à peine plus longtemps que les Noirs. Et les deux communautés ne se parlent toujours pas; les problèmes raciaux demeurent entiers. D'où l'état de nos villes actuellement, plus particulièrement à East Saint-Louis, là où se situe l'histoire du film. Le taux d'homicide est incroyablement élevé. Idem pour Los Angeles. Récemment, nous avons connu un week-end à 20 meurtres. **Les Pilleurs** est donc une métaphore sur une Amérique en perdition, une métaphore limitée à un microcosme. A ce titre, c'est un film qui n'aurait pas pu être tourné au milieu des années 60, ou même dix ans plus tard. Alors les communautés commençaient à dialoguer. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Vous n'apportez aucune solution à cette guerre larvée d'autant plus que, pessimiste, vous ne faites pas de fleurs à vos personnages...

Ce sont des gens sans valeurs morales, sociales ou religieuses. Il n'y a que la famille qui importe pour eux. **Les Pilleurs** est également une parabole biblique car il évoque les facettes sombres des individus, leurs perversions. La cupidité des protagonistes est si grande qu'elle nécessite une punition, un châtiment presque divin. Je considère cette punition comme quasi-biblique. Plusieurs critiques américains ont souligné que **Les Pilleurs** était une parabole sur le christianisme représenté par ces objets du culte en or et le feu purificateur qui vient nettoyer les lieux. Je suis quelque peu réticent à cette interprétation ; je préfère l'évocation du contexte social. Mais je suis un conteur professionnel, quelqu'un qui met en scène des gens dans certaines situations. Je vous laisse juger en profondeur de mon film. Une chose est pourtant sûre ; **Les Pilleurs** ne traite de la fièvre de l'or qu'en surface et il n'est nullement un remake du **Trésor de la Sierra Madre**.

Comment jugez-vous votre propre image, celle d'un cinéaste aimant mettre la violence en scène ?

C'est un truc de journaliste ! Je raconte des histoires violentes, mais tout leur intérêt ne réside pas dans l'action, les coups de feu. Il se trouve que mes films les plus populaires sont des films d'action. Mais, à Hollywood, les producteurs me considèrent plutôt comme un directeur d'acteur. Etre catalogué réalisateur de films d'action n'est pas la crème des crèmes ; cela fait très série B. Je ne me considère pas comme un cinéaste de ce type, surtout que la plupart des films du genre touchent aujourd'hui à la science-fiction, un domaine que je n'aime pas. Je n'aime pas les effets spéciaux. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai refusé de réaliser **Alien**. Je préfère à ça des personnages vrais dans des situations enracinées dans la réalité. Les artifices techniques ne m'intéressent nullement.

Comment le public noir a-t-il réagi au film ?

A ma connaissance, les réactions ont été positives. Beaucoup sont venus le voir pensant que Ice Cube et Ice T en étaient les héros ; ils ont été un peu déçus de les retrouver en dealers. Mais le film n'a jamais été taxé de raciste. Il ne faut pas pour autant l'aborder comme une œuvre "politiquement correcte" ; il examine simplement une réalité sociale américaine que les gens ont beaucoup de mal à aborder. J'ai toujours détesté prendre les choses trop au sérieux, mais **Les Pilleurs** est néanmoins un film très sérieux.

Le scénario du film porte la signature de Robert Zemeckis et de Bob Gale, les compères de la série *Retour vers le Futur*. C'est curieux, non ?

Le scénario est vieux d'une quinzaine d'années, avant qu'ils ne se consacrent à des films de divertissement, familiaux. Ma participation remonte à seulement un an. Le producteur Neil Canton, qui fut mon assistant sur **Les Guerriers de la Nuit**, a pensé à moi à la première lecture du script. Et il a eu parfaitement raison ! J'ai trouvé l'histoire très simple, linéaire, élégante et distillant un vrai


■ Vince et Don, des "pilleurs" rêvant d'un nouvel Eldorado ■

■ *King James (Ice T) et Savon (Ice Cube) : deux "brothers" ennemis !* ■

climat. De plus, j'avais une année libre devant moi ; je cherchais un film rapide à faire doté d'un budget modeste, un film sans grande contrainte logistique. J'ai accepté la proposition de Neil. Après signature du contrat, j'ai à peine retouché le script d'origine. Et dire qu'il est resté quinze ans dans un tiroir, qu'il n'a même pas circulé à l'intérieur des grandes compagnies. En relisant le manuscrit, j'ai juste développé le personnage de King James.



■ *Escalade risquée pour Vince (Bill Paxton)* ■

Vous en avez des projets pour les mois à venir : deux remakes (*The Killer, Le Guet-Apens*) et un western, *Geronimo*...

J'ai laissé tomber **The Killer.** Je me suis fâché avec les producteurs ; ils voulaient un film très conventionnel, très éloigné de l'œuvre originale de John Woo. Plutôt que de commettre une mauvaise action, j'ai préféré me retirer du projet. Quant au remake du **Guet-Apens**, je n'ai rien à voir avec, même si mon nom figure au générique. Roger Donaldson, le réalisateur, n'a fait que reprendre le scénario que j'avais écrit pour Sam Peckinpah. Une scénariste, Amy Jones, le retravaille actuellement ; j'espère qu'elle conservera mon final. Je prépare actuellement **Geronimo**. Il n'a rien en commun avec **Danse avec les Loups** sinon le fait qu'il y est question d'Indiens. La légende et le mythe y auraient une place importante, mais les faits seront aussi exacts que possible. J'aime le western pour cela ; il permet de replacer l'histoire dans la légende, mais je ne rechercherai pas à tout prix la vérité historique. Le personnage de Geronimo me motive énormément ; il refusait systématiquement tout compromis. Cela le rend particulièrement intéressant.

A sa manière, *Les Pilleurs* est un western. Vous n'auriez aucun mal à transplanter l'histoire au Far West...

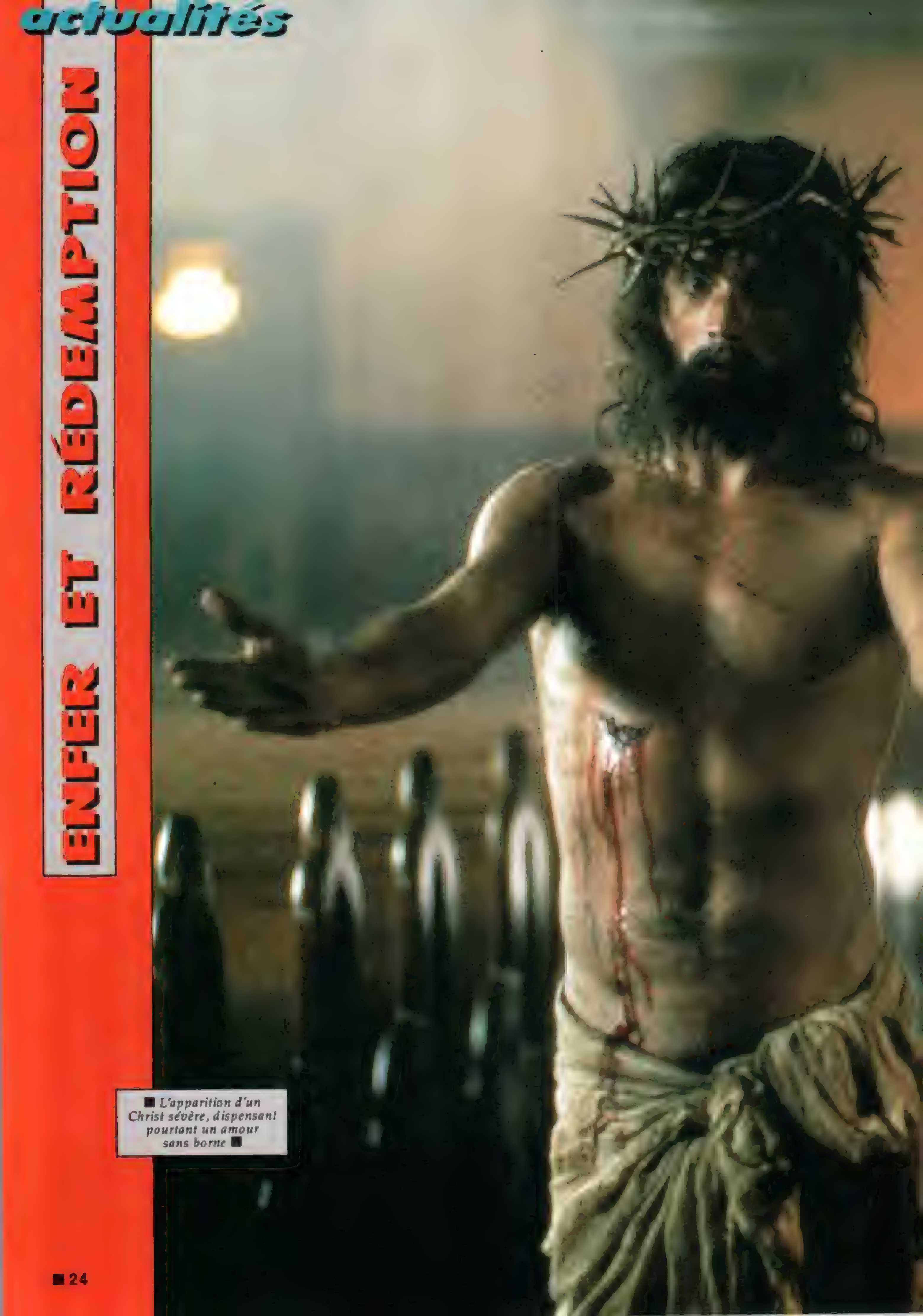
D'accord avec vous dans le sens où un western est une tragédie marginalisant les codes moraux aujourd'hui admis dans nos sociétés modernes. L'Ouest du siècle dernier n'avait ainsi aucune référence légale ou morale ; tout y était donc permis. Exactement comme dans **Les Pilleurs**. Il serait facile de substituer des pistoleros à ses personnages. Vu ainsi, **Les Pilleurs** est un western, un western qui met à nu la société. Comme dans un western, **Les Pilleurs** met en scène une situation dont la représentation de la Loi est exclue. Les hommes y sont livrés à eux-mêmes.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Don (William Sadler) se sert de Lucky (De'Voreaux White) comme bouclier* ■

ENFER ET RÉDEMPTION

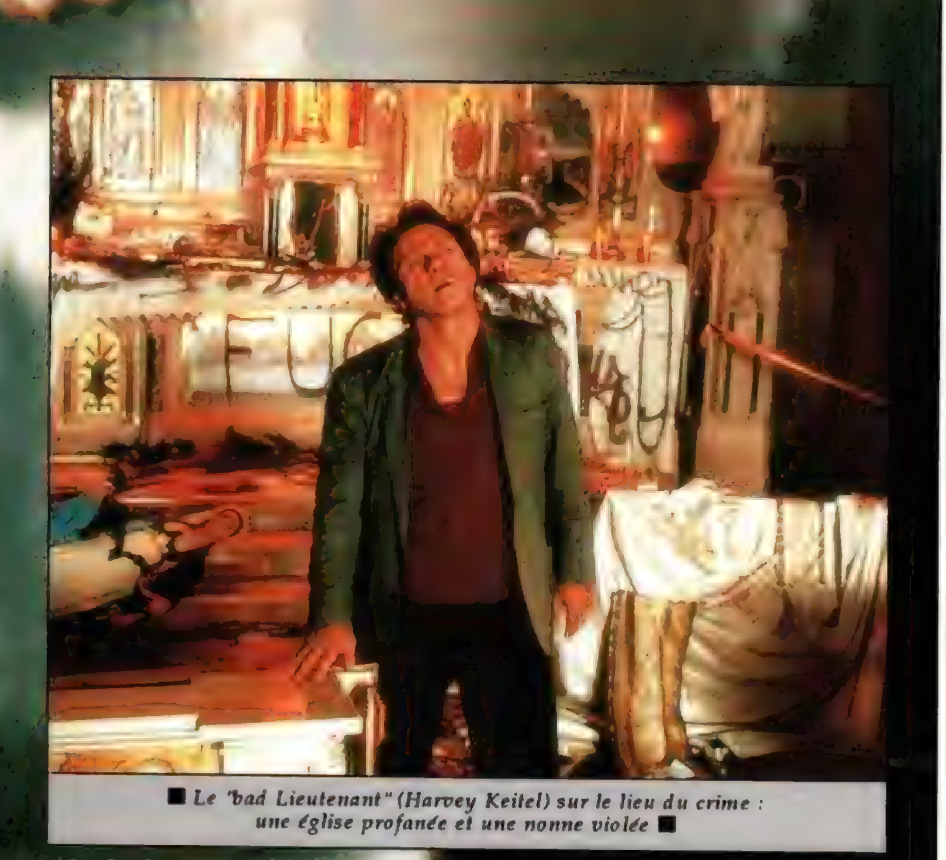


■ L'apparition d'un Christ sévère, dispensant pourtant un amour sans borne ■

Bad Lieutenant

Après *King of New York*, son conte de fée mâtiné de violence urbaine, Abel Ferrara livre *Bad Lieutenant*, un film débarrassé de tout artifice, aussi dur, sombre et émouvant qu'une pierre tombale, où le cinéaste suit les dangereuses dérives d'un policier accro à la dope et au jeu. Un choc immense...

Les films-événements se vendent de plus en plus aujourd'hui à la criée, comme des feuilles à scandale, des *Ici Paris* de celluloïde : "Demandez **Basic Instinct**, sa blonde bisexuelle, son pic à glace, sa levrette verticale" ; "Achetez **Dracula**, son trio de nymphomanes voilées, ses baisers saignants, et son loup-garou trombonant une vierge" ; "Exclusif : dans **Body of Evidence**, Willem Dafoe nettoie la moquette de Madonna, en gros plan !"... Par bonheur, **Bad Lieutenant** ne bénéficiera pas d'un tel coup de pub, dont l'insolence n'égale que la grossiéreté. Pourtant, n'importe quelle scène du film de Abel Ferrara, piochée au hasard, ferait passer les suscités pour des sommets de romantisme fleur bleue concoctés amoureusement par des poètes de la caméra. A force de braquer les projecteurs sur le devant de la scène, on en viendrait presque à oublier qu'en coulisses, certains continuent contre vents et marée à mener leur petit bonhomme de chemin. La standardisation par le sensationnel contre la révolution dans la simplicité : un beau duel ! Avec trois francs six sous, un casting égal au nombre de doublures de Schwarzenegger sur T2, et un tournage à l'arrachée, Abel Ferrara vient d'accoucher d'un film rare, comme on en rencontre une fois tous les 5 ans ou plus, un film qu'on ne déloge pas comme ça de la mémoire, un film qui se vit comme une douloureuse expérience physique et morale... **Cruising, Police Fédérale Los Angeles** et **Faux Semblants** formaient le trio d'ambassadeurs de ce cinéma de l'extrême, de la perdition, de l'abandon. Et si Abel Ferrara rejoint aujourd'hui William Friedkin et David Cronenberg, c'est qu'il a compris que le meilleur moyen de peindre la folie, c'est encore de l'approcher cliniquement.



■ *Le "bad Lieutenant" (Harvey Keitel) sur le lieu du crime : une église profanée et une nonne violée* ■

Cette peinture de la folie, ce portrait foudroyant de vérité, Abel Ferrara lui donne les traits d'un Lieutenant de police officiant à New York. La première scène, entre humour noir (lorsqu'on n'a pas vu le film) et annonce du désastre (lorsqu'on l'a vu), enferme d'emblée le personnage dans un carcan infernal dont il ne se sortira pas : après avoir déposé ses deux rejetons à l'école, le Lieutenant, seul dans sa voiture, plonge le nez dans la coke. Cette ébauche ne fait en rien du Lieutenant un homme sympathique, ni un être détestable auréolé d'un charme latent. Non, le Lieutenant de Ferrara est "bad". Il est méchant, et con aussi. Dépendant totalement à l'alcool et la dope, il déambule

■ ■ ■

■■■

lourdement dans la Grosse Pomme, ignore sa femme et ses enfants, leur préférant les sacs de poudre trouvés sur les lieux du crime, les paris clandestins sur les matches de baseball, les shoots du soir en compagnie d'une junkie dans une cuisine blafarde, les baises à trois sur un plumard fatigué... Endetté jusqu'au cou et menacé par les parieurs, le Lieutenant voit dans le viol d'une religieuse par deux camés l'occasion de se refaire doublement : récupérer l'argent que la Mafia promet à qui ramènera les deux lascars et sauver sa tête au jour du jugement dernier...

On reconnaîtra les féroces adversaires de **Bad Lieutenant** (entre nous, qu'ils crèvent !) à leur faculté de considérer les actes immoraux du policier comme autant de provocations gratuites et d'atteintes personnelles à leur intégrité. Si le film de Abel Ferrara est en effet souvent à la limite du soutenable, c'est qu'il associe progressivement, et sans jamais forcer la démonstration, le péché à la fêlure intérieure, la méchanceté à la douleur et la connerie au désespoir. Autrement dit, le "bad lieutenant" n'est pas un ripoux fier de ses vices, mais un malade au bord du gouffre. L'idée est aussi simple que forte, et elle éclate dans une séquence d'une intensité hallucinante : en abusant de sa fonction et en les menaçant de les dénoncer à leurs parents, le Lieutenant contraint deux jeunes filles dans une voiture à se livrer à des pratiques interdites pendant qu'il se masturbe contre la portière. Là, en spectateur de sa propre déchéance, le Lieutenant acquiert cette profondeur exceptionnelle qui le mènera vers le chemin de la rédemption. Si, emporté par le lyrisme de son précédent film, Abel Ferrara avait sacralisé son "king of New York" (Christopher Walken), il ne dévie jamais dans **Bad Lieutenant** de la gravité du sujet et s'honore d'un contre-point d'une nécessité absolue : ici, la cocaïne pousse à la violence, l'héroïne à la paranoïa, le jeu à la folie. Ici, l'image positive du vice est bannie, et seul l'abominable souffrance liée au calvaire moral du policier peut justifier la compréhension. Film aussi profane en surface que religieux au fond, **Bad Lieutenant** n'oublie pas d'unir la douleur de l'homme "bon" (le Christ) et la souffrance de l'homme "mauvais" (le Lieutenant) dans une scène de *Pardon* qui tend au sublime. Parce qu'il dissèque par l'image la confusion mentale du policier sans sombrer dans le manichéisme généralement de mise, **Bad Lieutenant** rejoint le "Crime et Châtiment" de Dostoïevski : l'homme est grand quand il erre dans les limbes de sa propre folie.

Avec un personnage pareil qui apparaît, excepté une, dans toutes (TOUTES !) les scènes du film, il fallait un acteur aux épaules solides. La prestation d'Harvey Keitel dépasse de loin celle, déjà exceptionnelle, de **Reservoir Dogs**. Habité, possédé, Harvey Keitel fait corps avec le Lieutenant, joue avec ses tripes, avec une objectivité parfaite, en prenant garde à ne jamais forcer le regard du spectateur. Ses accès de fureur, ses pleurs déchirants, ses cris désespérés se vivent comme autant de SOS crachés à la face du monde. A ce niveau, on pourrait se demander si son jeu d'acteur, et pendant qu'on y est le film dans son intégralité, sont le fruit d'un labeur acharné ou d'un don inné pour le cinéma. La réponse est pourtant simple : on ne devient pas génial sans travailler.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Pyramide présente Harvey Keitel dans *BAD LIEUTENANT (THE BAD LIEUTENANT* - USA - 1992) avec Frankie Thorn - Zoe Lund - Victor Argo - Paul Calderone - Leonard Thomas **photographie de** Ken Kelsch **musique de** Joe Delia **scénario de** Abel Ferrara & Zoe Lund **produit par** Edward R. Pressman & Mary Kane **réalisé par** Abel Ferrara

10 mars 1993 **1 h 38**

ABEL FERRAR

Il débute dans l'anonymat du cinéma expérimental, et dirige aujourd'hui la plus grande star mondiale de la chanson. Point par point, un parcours unique, celui d'un indépendant farouche qui ignore le sens du mot compromis...

1979
THE DRILLER KILLER

Le tout premier film d'Abel Ferrara tourné caméra à l'épaule dans des conditions proches de l'amateurisme. Présent devant (sous le pseudonyme de Jimmy Laine) et derrière la caméra, le cinéaste présente un artiste peintre new-yorkais s'installant dans un nouvel appartement situé près de celui où répète un groupe punk déchaîné. Frustré de ne pouvoir exposer ses œuvres, le peintre, déjà bien atteint par son éducation, craque. A l'aide d'une perceuse électrique, il trucide ses concitoyens, notamment l'agent qui lui avait refusé ses toiles...
Ambiance glauque, ville crasseuse, personnages tarés... Nous sommes dans un authentique film d'horreur façon **La Dernière Maison sur la Gauche** ou **Henry, Portrait of a Serial Killer**. Ultra-réaliste, désespéré, **The Driller Killer** traite de l'aliénation urbaine, de la folie qui guette ceux qui marchent déjà sur le fil du rasoir. Parfois éprouvant, le film se refuse néanmoins à la complaisance dans l'horreur graphique. D'ailleurs, Abel Ferrara n'avait guère les moyens de s'offrir des effets spéciaux dignes de ce nom.

1981
L'ANGE DE LA VENGEANCE

Le film qui révèle l'étrange personnalité de l'étonnant Monsieur Ferrara qui, après **The Driller Killer**, poursuit sa descente dans les dédales de l'enfer urbain. Sa victime et psychopathe : Thana, une jeune couturière sourde et muette. Violée à deux reprises (Abel Ferrara s'est réservé le rôle du deuxième violeur), elle "craque" progressivement et déclare la guerre à tous les hommes de New York qu'elle liquide avec un MS 45 emprunté à son second agresseur, lequel, après avoir eu le crâne défoncé d'un coup de fer à repasser, échoue, par petits morceaux, dans toutes les poubelles de la mégalopole. Un photographe dragueur, un émir libidineux qu'elle castre, des voyous dans Central Park et un maquereau comptent à son tableau de chasse. Dans une ultime convultion, déguisée en bonne sœur, Thana décime les convives d'une party décadente.
A la lisière du fantastique, Ferrara affine son style. Entre le sacré et le blasphème, il hésite, trouvant le juste milieu entre violence et lyrisme macabre, justifiant les actes de son héroïne par la monstruosité de la cité et de ses habitants. Un constat social plus que pessimiste. Abel Ferrara ne considère guère ses contemporains de New York. D'une beauté irréelle, Zoe Tamerliss (future Zoe Lung, scénariste de **Bad Lieutenant**) habite les images hypnotisantes et syncopées de cet **Ange de la Vengeance**.

1984
NEW YORK, DEUX HEURES DU MATIN

Entre amour et haine de la Grande Pomme, autrement dit de New York, Abel Ferrara choisit un héros dans la grande tradition du cinéma américain, un boxeur qui raccroche les gants pour avoir tué un homme sur le ring. Une figure à la John Ford, celle de John Wayne dans **L'Homme Tranquille**. Matt Rossi (Tom Berenger) se recycle ainsi dans la gestion d'un club de strip-tease de Manhattan. Un tueur, adepte des arts martiaux, prend le parti de purifier les bas-fonds de la ville des putes, des souteneurs, des dealers. Il s'attaque aux employées de Matt Rossi, lequel reprend l'entraînement pour l'affronter dans un combat mémorable. *"Dans mes films, personne n'est jamais complètement mauvais. Pour moi, les personnages les plus intéressants sont ceux que traverse un conflit entre le bien et le mal"*. Cette remarque tient pour tous les films de Ferrara, particulièrement **New York Deux Heures du Matin**, **King of New York** et **Bad Lieutenant**. Il faut une certaine audace pour recruter des "héros" dans des milieux qui sont généralement l'exclusivité des "méchants". Mais tout est relatif chez Abel Ferrara.

1986
GLADIATOR

Un téléfilm assez quelconque où il est difficile de discerner la patte d'Abel Ferrara. Une ambiance nocturne bien distillée atteste toutefois de sa présence désinvolte derrière la caméra. L'histoire est d'un classique qui confine à la banalité : un justicier (Ken Wahl) court après l'assassin de son frère. **Gladiator** est le pilote d'une série télé qui n'a jamais vu le jour.

1987
CHINA GIRL

"Roméo et Juliette" dans la Petite Italie. Une belle tragédie tout en nuances où Abel Ferrara limite les effusions sanglantes pour mettre l'accent sur l'impossibilité de communiquer entre Italiens et Asiatiques, toujours à New York. Entre Chinatown et la Petite Italie, entre Tony et Tiang, la tension naît d'une innocente love-story à l'eau de rose. Ferrara oppose à la simplicité des sentiments des tourtereaux la férocité des communautés, la rancœur, le racisme issu de la progressive suprématie commerçante des Asiatiques sur les Italiens. Une sombre histoire d'épicerie en somme, mais qui finira dans un bain de sang. Plutôt que de remaker **West Side Story** en plus hard, que de tomber dans le pathos d'un amour tourmenté, Abel Ferrara choisit de placer sa caméra du côté des belligérants, décrivant surtout l'absurdité de la situation, l'orgueil criminel des uns et la froideur impitoyable des autres. Un chef-d'œuvre discret.

A : 13 ans déjà...



■ Abel Ferrara, l'oeil rivé à la caméra ■

1987
CRIME STORY

A la demande du producteur-réalisateur Michael Mann, Abel Ferrara s'attèle à deux épisodes de ***Deux Flics à Miami*** et au pilote de **Crime Story**, un téléfilm de très bon niveau. Son héros : un flic psychopathe qui voit ses collègues morts lui apparaître dans son bureau et se confesser à lui. Image-clef du film : des diamants dissimulés dans un quartier de viande graisseux. Look brillant à la Michael Mann, mise en scène "branchée" très supérieure au commun des séries TV... Une expérience dont Abel Ferrara dit simplement qu'elle lui aura appris à travailler vite.

1988
CAT CHASER

Un Ferrara mineur sollicité par Peter Weller, interprète de George Moran, propriétaire paisible d'un motel au bord de la mer. Celui-ci voue une passion fiévreuse à la distante Mary DeBoya (Kelly McGillis), mariée à un flic politique sans scrupule et violent. Une union d'intérêt. Suit une liaison torride et fatale entre l'ancien militaire et la riche oisive. Un film que renie farouchement Abel Ferrara. Au trois quarts du tournage, il préfère abandonner le plateau à un autre réalisateur, ses rapports avec le producteur étant extrêmement tendus. Il avait le choix : soit déguerpir, soit tuer les dits producteurs, Peter Davis et William Panzer, les responsables du désastre de **Highlander le Retour**.

1990
THE KING OF NEW YORK

Le Ferrara le plus controversé avant **Bad Lieutenant**. Le "businessman" (selon ses propres aveux) Frank White (Christopher Walken) sort de prison pour poursuivre ses activités dans l'écoulement de la drogue. Mais des flics tenaces, humiliés de le voir prospérer avec la bénédiction de la jet-society new-yorkaise, lui cherchent des poux dans la tête, le harcèlent...
Un thriller d'une effarante violence. Mais, une fois de plus, cette violence ne constitue pas l'intérêt majeur du film. Ferrara mise plutôt sur les personnages, sur l'ambiguïté de Frank White, son magnétisme, ses rêves (construire un hôpital pour enfants), son éthique, même dans le crime, ses amitiés... Un type fascinant auquel le cinéaste sert la soupe au détriment des flics décrits veule, lâches, comploteurs, excessivement vindicatifs. S'ils parviennent à déssouder White de son socle, c'est surtout en usant des méthodes les plus viles. Le trafiquant-businessman, quant à lui bon joueur, respecte les règles du jeu.



■ *Harvey Keitel dans* ***Bad Lieutenant*** ■

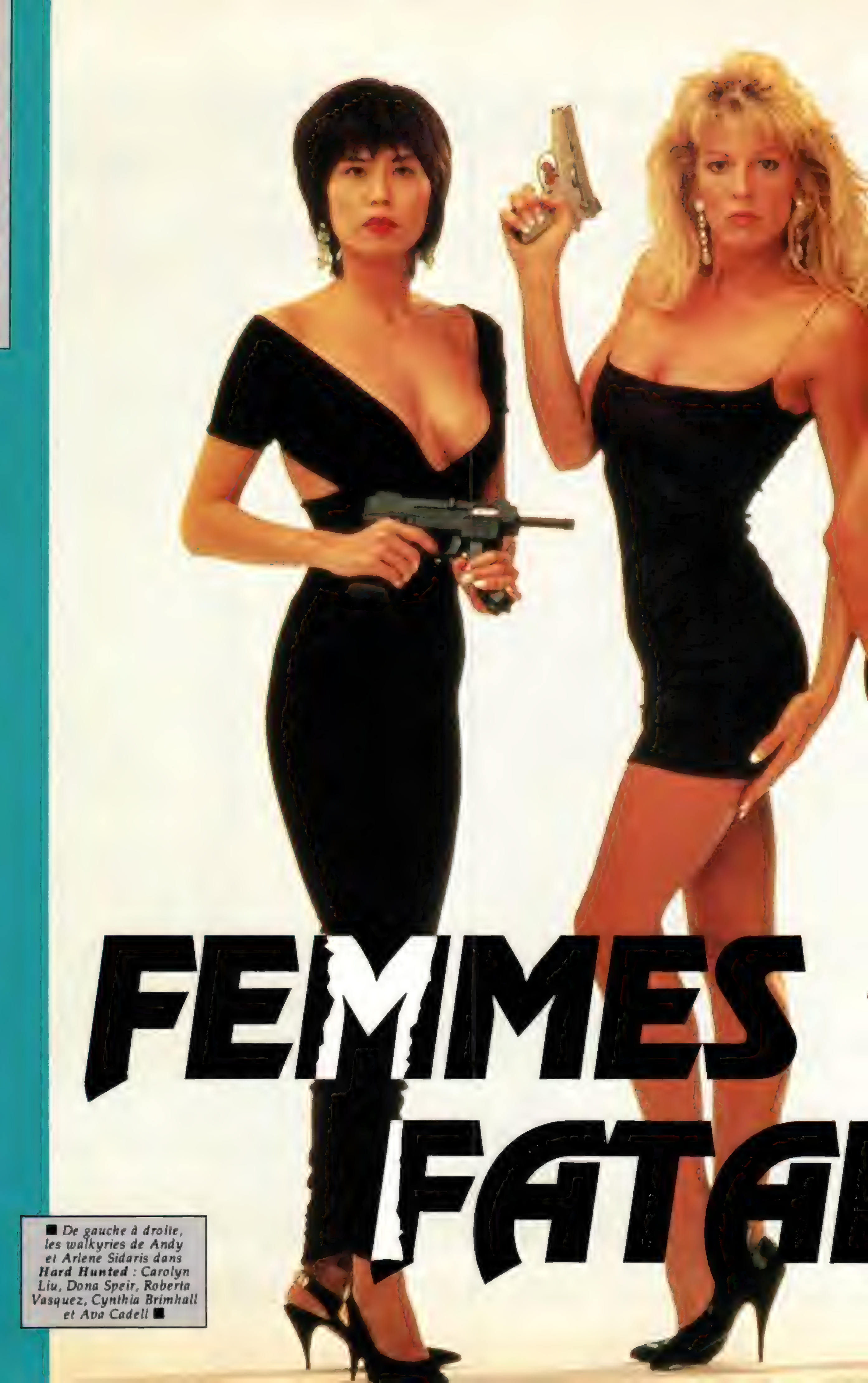
1992
BAD LIEUTENANT
BODY SNATCHERS : THE NEW INVASION

A la demande de *Warner Brothers*, Abel Ferrara reprend un projet avorté de Stuart Gordon, le remake d'un grand classique de la science-fiction, **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures** de Don Siegel, déjà revu et corrigé par Phillip Kaufman en 1978. Des extraterrestres prennent possession des esprits humains en vue de coloniser la planète. Un couple découvre l'incroyable vérité, tente de convaincre l'opinion et fuit devant l'ennemi. De quoi fournir une superbe fable paranoïaque. Mais Abel Ferrara, une fois de plus dépossédé de son œuvre par les producteurs, se bat contre *Warner* pour en assurer le montage. Don Quichotte contre les moulins à vent en quelque sorte.

1993
SNAKE SKIN

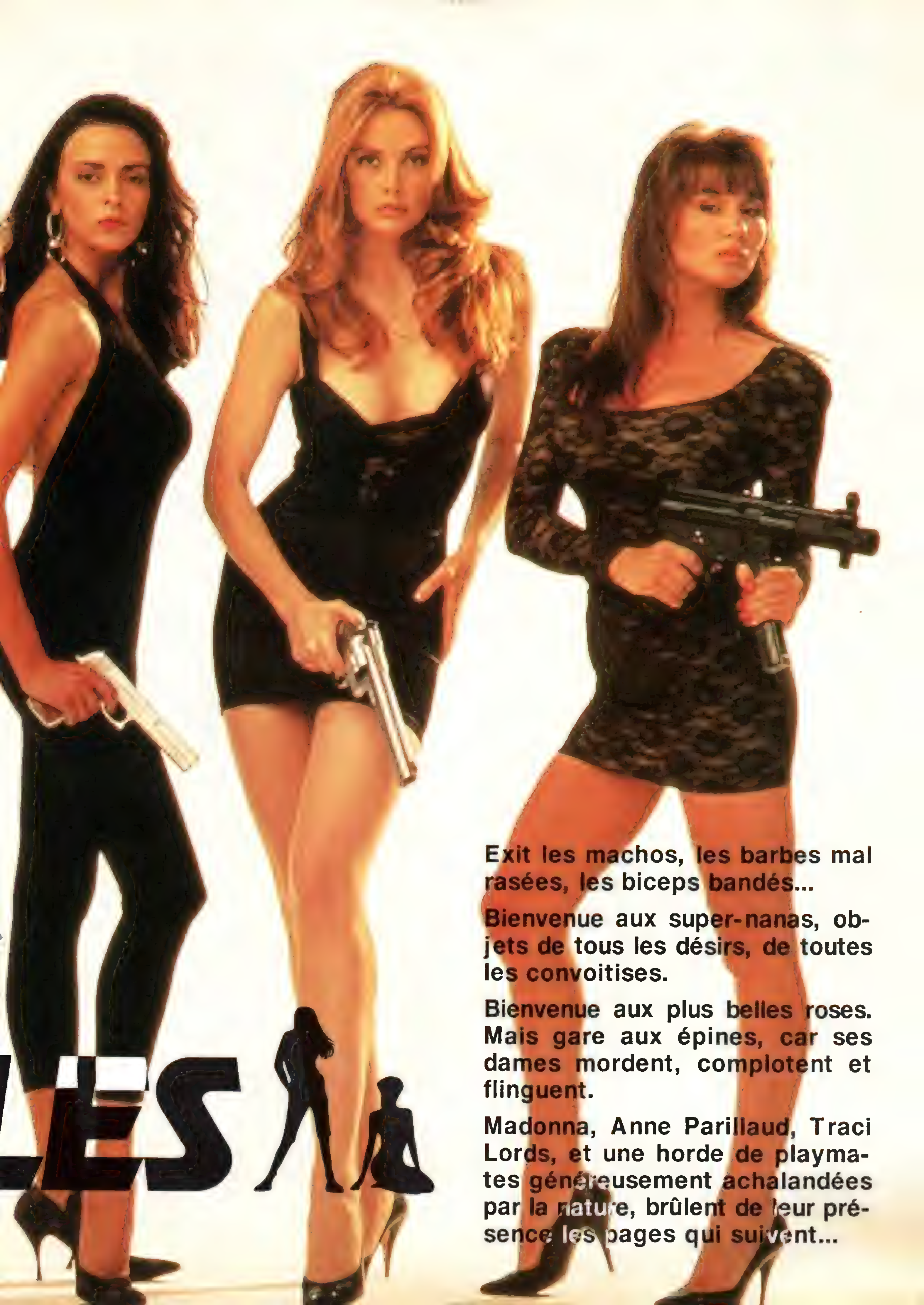
Avec Madonna et Harvey Keitel. Un film qui s'annonce fort. Sur un plateau de cinéma, fiction et réalité s'entremêlent. On compte sur Abel Ferrara pour faire de **Snake Skin** autre chose qu'un remake des **Ensorcelés** de Vincente Minelli.

■ **Cyrille GIRAUD** ■



FEMMES FATA[LES]

■ De gauche à droite, les walkyries de Andy et Arlene Sidaris dans **Hard Hunted** : Carolyn Liu, Dona Speir, Roberta Vasquez, Cynthia Brimhall et Ava Cadell ■



Exit les machos, les barbes mal rasées, les biceps bandés...

Bienvenue aux super-nanas, objets de tous les désirs, de toutes les convoitises.

Bienvenue aux plus belles roses. Mais gare aux épines, car ses dames mordent, complotent et flinguent.

Madonna, Anne Parillaud, Traci Lords, et une horde de playmates généreusement achalandées par la nature, brûlent de leur présence les pages qui suivent...



Madonna : l'arme fatale.

Madonna est la pièce à conviction dans *Body*. L'objet du délit : un corps qui pousse à toutes les extrêmités, un corps qui tue dans l'extase. Et plus particulièrement les hommes riches et cardiaques...

Ce n'est pas demain que Madonna interprètera le Petit Chaperon Rouge, ou un quelconque conte de Perrault. A moins, peut-être, d'un rôle de sorcière vicelarde... La Madonna, toute satisfaite de secouer la puritaine Amérique, d'être destinée aux flammes de l'enfer par les fondamentalistes et les sectes les plus rigoristes, cultive, soigne son image. Par les clips, les disques, son livre cochon aux textes désopilants et aux photographies dites "artistiques", par ses déclarations libérées et libertines... Il ne manquait plus qu'un film à son tableau de chasse, à son désir d'affirmer, par tous les moyens de communication disponibles, que le corps a besoin lui-aussi de s'exprimer au-delà de l'hypocrisie, des tabous, des barrières de la moralité. **Body** est ce film sulfureux, ce véhicule de propagande "madonniste". Complexée par **Basic Instinct** et furieuse d'avoir raté le personnage idéal de la mante religieuse, piégeant l'homme, le manipulant, Madonna s'offre ce **Body**, taillé sur mesure. Un film voulu chaud, sulfureux, un film où elle peut montrer son corps et ses talents de comédienne. Compatible. Et son interprétation glamoureuse de Breathless Mahoney dans **Dick Tracy** nécessitait une version plus corsée, à la mesure des adultes. Car la bande dessinée sur grand écran a de quoi frustrer.

"*Body explore ce qui se cache derrière les portes verrouillées du psychisme de chaque individu. J'ai voulu ouvrir ces portes en pleine lumière, d'une manière à la fois ludique et pleine de suspense. **Body** est une histoire classique de femme fatale, où cette dernière est accusée d'avoir tué son amant. Le point surprenant est que le corps de la personne accusée est l'arme du crime. Frank Dulaney, l'avocat de la défense, est, de toute évidence, très attiré par sa cliente, Rebecca Carlson. Sous le prétexte de découvrir les tabous de la jeune femme, il s'expose à quelques uns de ses propres démons dont il n'avait jusqu'alors jamais soupçonné l'existence. Désormais, il ne défend pas simplement sa cliente, mais prend la défense de ce qui est, aussi, une part de lui-même*" présente Uli Edel, réalisateur porté sur les sujets délicats (**Moi, Christiane F...**, **Dernière Sortie pour Brooklyn**). Du délicat, il en trouve pas mal dans le scénario de Brad Mirman, sous la forme de séquences érotiques visant à surpasser les audaces toutes relatives de **Basic Instinct**. Madonna se livre ainsi à des séquences qui ne dissimulent rien de son anatomie. Le clou de **Body** : un cunnilingus dans un parking souterrain, dans une ambiance glauque comme les apprécie Uli Edel. "*C'est tout de même meilleur que de la barbapapa, non ?*" demandait Virginia Madsen à Don Johnson dans **Hot Spot**. Pas de commentaire dans **Body**, mais une description appuyée de l'acte. C'est d'autant plus torride que les comédiens n'emploient pas de doublures ; Madonna joue le jeu à fond et Willem Dafoe lui fourre bien la tête entre les cuisses. Pas question de tricher. Pour le reste, la chanteuse professe une libido hard, sado-maso. Menottes, cire brûlante de bougie sur la poitrine, branlette dans un ascenseur bondé, sodomie suggérée... La totale. "*Nous avons dû tout créer à partir d'une ébauche, car les scénaristes deviennent très puritains dès qu'il s'agit de décrire une scène d'amour. Il deviennent vagues, imprécis et parlent d'"amour sauvage", de "faire l'amour", de "s'éclater dans l'amour", plutôt que de décrire ce qui se passe réellement. Brad Mirman, le scénariste de **Body**,*

■ *Un sein généreusement offert. Mais ce n'est qu'un hors-d'oeuvre !* ■



■ *Look rétro et teint livide pour une Madonna éternellement provocatrice* ■


■ *Madonna est Rebecca Carlson, une bombe sexuelle sur laquelle plane un doute* ■

nous a livré les clefs de ces séquences, mais nous avons dû leur apporter leur spécificité. Les scènes d'amour entre Madonna et Willem Dafoe ont une importance cruciale pour la cohérence dramatique du film et le développement du personnage de Frank Delaney. ***Body*** *est un thriller mais ne contient pas les habituelles plages sanglantes, les traditionnelles poursuites automobiles. Les scènes d'action sont les scènes d'amour entre Madonna et Willem Dafoe"* poursuit le cinéaste allemand.

Uli Edel est donc allemand, Paul Verhoeven hollandais. A croire que les réalisateurs américains craignent le sexe trop explicite, qui sort des sentiers battus et du timide baiser entre le héros et sa conquête. Même le plus timoré Adrian Lyne (**Neuf Semaines et Demi, Liaison Fatale**) est anglais. Quand les européens viennent au secours des Américains en panne de libido, incapables de se débarrasser de leurs préjugés... A ce rythme, Jean-Jacques Annaud devrait bientôt s'expatrier à Hollywood, nous concocter un remake de **L'Amant**. Mais, le sexe, Madonna en a fait son fond de commerce depuis longtemps, bien avant qu'elle ne jette sa petite culotte dans le magma de ses admirateurs en liesse. Et c'est justement ce qu'elle apprécie chez Uli Edel, sa crudité, sa façon de montrer les rapports physiques sans détourner la caméra, d'en extirper une atmosphère opaque, fiévreuse, sale même. Et souvent guère appétissante, surtout lorsqu'il décrit le viol collectif de Jennifer Jason Leigh dans **Dernière Sortie pour Brooklyn**. *"J'ai vu* ***Moi, Christiane F.*** *à mon arrivée à New York et j'ai adoré ça. A l'époque, j'ignorais qui l'avait réalisé. Quelques années plus tard, j'ai vu et adoré* ***Dernière Sortie pour Brooklyn****. Quand j'ai découvert que le même réalisateur était l'auteur des deux films, je suis devenue sa plus grande fan. En tournée à Los Angeles, voici deux ans maintenant, j'ai organisé une réception et j'ai mis Uli Edel sur la liste des invités. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés. Ce soir-là, je me suis précipitée sur lui pour lui avouer que je tenais vraiment à ce que nous travaillions un jour ensemble".* C'est chose faite avec **Body**. Résultat de cette association entre la chanteuse et le réalisateur allemand : un film évidemment chaud, mais **Body** est avant tout un suspense traditionnel, dans la mouvance de classiques comme **Le Grand Alibi** d'Hitchcock, **Témoin à Charge** de Billy Wilder, **Autopsie d'un Meurtre** d'Otto Preminger ou, même plus près de nous, **A Double Tranchant** de Richard Marquand. Autant dire que l'intrigue rebondit surtout dans les scènes de tribunal, que les plaidoyers de la défense et de la partie civile importent autant que les étreintes amoureuses, sinon plus.


■ *Un gabarit modeste, mais un bel équilibre dans les proportions* ■

Rebecca Carlson a-t-elle réellement tué Andrew Marsch ? Le procureur Robert Garrett l'accuse d'avoir mis de la cocaïne dans l'inhalateur du défunt et d'avoir ensuite baisé à mort ce sextagénaire cardiaque. Le suspense demeure entier jusqu'au final. Mais, au-delà de la clef de l'énigme, de l'intervention de personnages secondaires capitaux (Jürgen Prochnow en médecin félon, Anne Archer en secrétaire jalouse et Frank Langella, le meilleur de tous, en millionnaire courageux à la barre), **Body** est là pour servir de porte-voix à Madonna. A travers Rebecca Carlson, elle se place en victime de l'hypocrisie, des préjugés, des culs serrés et des grenouilles de bénitier. En fait, à quelques détails près, la comédienne Madonna incarne la femme Madonna dans **Body**. L'Amérique n'a pas apprécié ce passage aux aveux puisque le film s'y est ramassé une belle veste. Un comble pour un titre où on la tombe souvent.

■ **Marc TOULLEC** ■


■ *Pas vraiment "like a virgin", Madonna débraguette un Willem Dafoe hors-champ* ■

AMLF présente Madonna dans une production **Dino de Laurentiis** ***BODY (BODY OF EVIDENCE*** - USA - 1992) avec Willem Dafoe - Joe Montegna - Anne Archer - Jürgen Prochnow - Frank Langella - Julianne Moore - Stan Shaw **photographie de** Douglas Milsome **musique de** Graeme Revell **scénario de** Brad Mirman **produit par** Bernd Eichinger & Herman Weigel **réalisé par** Uli Edel

3 mars 1993 1 h 34

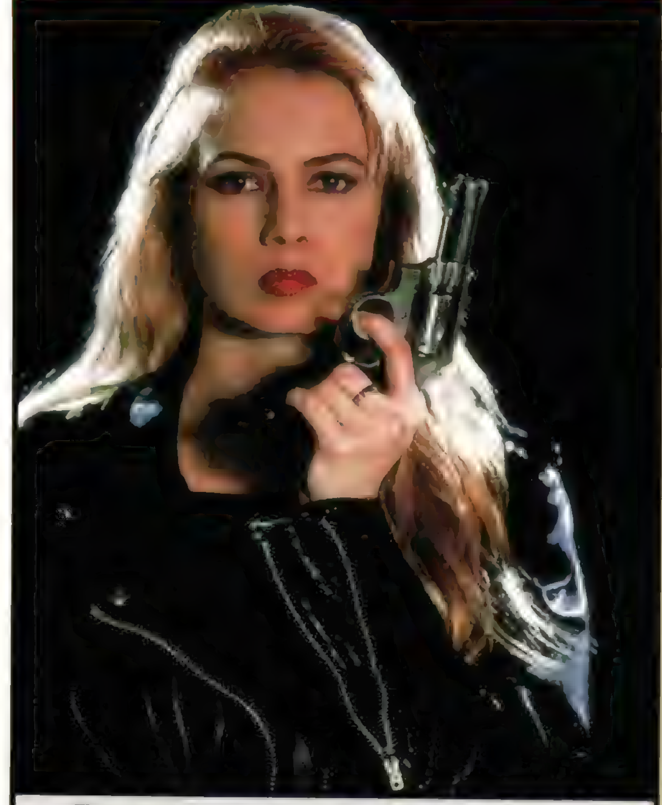


■ *Traci Lords dans la mouvance de Marylin Monroe et allumeuse très "va-va-voum" dans Cry Baby* ■



Traci Lords : l'après 69...

69 comme la position notamment pratiquée dans les pornos, 69 comme l'année de naissance de cette capiteuse Lolita, star cocaïnée du porno de 15 à 18 ans. Traci Lords a traversé l'enfer victorieusement, à force de volonté. Et aussi par peur de la déchéance irrémédiable, du point de non-retour. Révélés par John Waters dans *Cry Baby*, ses talents de comédienne n'attendent plus que les scripts à sa mesure. Des histoires qui doivent ménager les séquences grivoises, des histoires qui transformeront celle qui fut surnommée la "petite reine du porno" en actrice. Le chemin qui reste à parcourir est encore long, pavé de pièges. Mais elle en veut, la petite, elle en veut...



■ *Flingue, blouson de cuir, œil d'acier : le look de la justicière dans* ***Sale Temps pour Mourir*** ■

Comment une gentille adolescente devient-elle reine du porno ? C'est un choix personnel, de la provocation, un dérapage incontrôlé ?

Je suis née dans une petite ville des Etats-Unis, dans l'Ohio. Ma mère est venue s'installer à Los Angeles lorsque j'avais tout juste 13 ans. Mes parents avaient déjà divorcé car mon père, qui travaillait dans l'acier, était un alcoolique chronique. Adolescente, je l'ai souvent blâmé pour tout ce qui ne tournait pas rond chez moi. Aujourd'hui, je ne le hais plus ; j'éprouve plutôt de la pitié pour lui. En quittant l'Ohio, je me souviens avoir été heureuse à l'idée de ne plus le voir. Il me faisait tellement peur à l'époque. A Los Angeles, je suis très vite tombée dans un cercle vicieux de drogue et de sexe. J'ai tourné dans des films porno trois ans durant, sans jamais m'arrêter. Je n'étais pas majeure. C'était un incident de parcours ; la drogue me poussait à ces actes de débauche. Ce n'était pas vraiment moi qui figurait dans ces films, mais la partie obscure de ma personnalité. La drogue a réveillé ces démons qui ont pris contrôle de ma personnalité. Généralement, sur les plateaux, j'étais complètement défoncée ; je ne savais pas vraiment ce que je faisais. Finalement, j'ai touché le fond quand des gens de mon entourage sont morts d'overdose. Dès lors, j'ai décidé d'en finir avec le porno et la drogue. J'avais 18 ans et encore toute la vie devant moi. Je me suis enfuie, cachée, alors que le gouvernement mettait derrière les barreaux ceux qui avaient engagé des mineures.

Vos souvenirs de cette époque semblent quelque peu brumeux, diffus...

Je ne me souviens pas vraiment comment je suis passée du stade de modèle nu à actrice de porno. Je pense que quelqu'un m'a convaincue que personne ne verrait ces films. Comme je buvais beaucoup, comme je me droguais, que je ne communiquais pas avec ma famille, particulièrement avec ma mère, tout s'est rapidement enchaîné. On dit que j'ai tourné 100 pornos en trois ans. Je dirais plutôt une vingtaine car les réalisateurs employaient plusieurs caméras pour chaque prise. Ils mettaient ainsi en boîte un maximum de pellicule dont ils se servaient plus tard, remontant à loisir toujours les mêmes séquences. Il faut aussi dire que je n'ai pas fait fortune dans le porno. Le total de mes cachets n'a pas dû dépasser les 60.000 dollars. Je n'en ai pas vu la couleur, mon agent a tout encaissé.

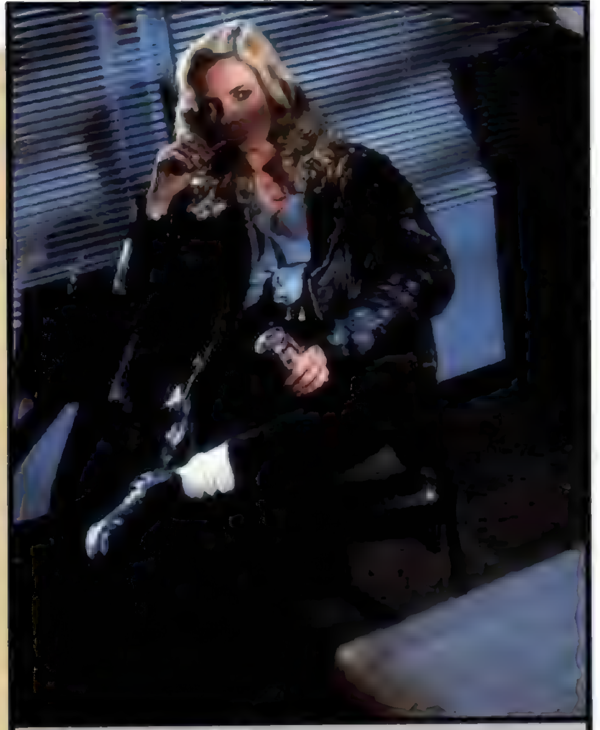
Comment avez-vous franchi le pas vers autre chose ? Il ne doit pas être évident d'échapper à l'emprise de ce monde ?

En fait, la meilleure thérapie fut d'apprendre l'art dramatique, de suivre des cours de comédie. J'ai été formée, en grande partie, à l'Actor's Studio de Lee Strasberg, à New York. J'ai ainsi pu interpréter Maggie dans une adaptation de "La Chatte sur un Toit brûlant". Pendant deux à trois ans, j'ai traversé une période d'exorcisme. Quotidiemment, je me battais contre mes démons intérieurs. Je voulais refaire ma vie. Heureusement, j'étais jeune. A 30 ou 35 ans, la transition aurait été nettement plus difficile, voire impossible. Au départ, j'ai fait du théâtre, j'ai posé pour des magazines, des photos de mode en évitant de retomber dans le nu. A 20 ans, j'ai pris la décision de devenir une véritable actrice. Incarner des personnages que je n'étais pas et exprimer ainsi des sentiments enfouis en moi me fascinait. Je pouvais enfin m'exprimer. Jouer la comédie est une forme d'exécutoire psychique et physique. Aujourd'hui, à 24 ans, je sais que ce fut là le bon choix, même si le cinéma ne représente qu'une facette de mes passions. Je me consacre également à la chanson, à ma famille, à des œuvres de charité pour les gosses à problèmes, ceux qui, à mon image, ont fait des erreurs et tentent de revenir dans le droit chemin. Avoir une famille vous aide considérablement dans l'existence. J'en sais quelque chose dans la mesure où l'absence de mon père a largement contribué à m'enfoncer dans la mouise.

Qu'en est-il exactement de votre carrière de chanteuse ?

Elle est d'abord partie sur un malentendu. *Capitol* voulait faire de moi une autre Samantha Fox, exploiter mon image physique et me fournir en chansons insipides. Mais j'avais en tête mes propres créations, des chansons fortes qui se nourrissent de mon expérience de la vie. Les gens de *Capitol* ne voulaient rien savoir.

■ ■ ■



■ Pose à la Bogart dans une ambiance de film noir : Traci Lords, femme flic dans L'Arme Suprême ■

■■■

Pour eux, je n'étais qu'un produit. Je suis donc parti pour signer un contrat avec *MCA*. Là, je prépare un premier album sur des textes que j'ai moi-même écrits. Mes chansons se rapprochent un peu de The Cure, de Siouxie & the The Banshees. Elles sont parfois très surréalistes. Certains airs sont plus rythmés, plus pop, un peu à la manière de Sinead O'Connor. J'ai rédigé une première chanson intitulée "Children of the Night", et lorsque Richard Marx m'a coupé l'herbe sous les pieds en utilisant le même titre, j'ai eu envie de l'étrangler. Comment un gosse élevé dans le luxe toute sa vie peut-il parler des "Enfants de la Nuit" ?

Comment les gens de cinéma vous voient-ils aujourd'hui ? N'auraient-ils pas tendance à toujours vous identifier à votre image de "reine du porno" ?

J'ai toujours ce problème avec les "professionnels de la profession" ; ils me prennent toujours pour Traci X. D'ailleurs, la plupart des projets que l'on me propose contiennent des éléments érotiques. Je les refuse systématiquement. Je ne désire plus me rabaisser à ça. Accepter ces propositions serait nier mon combat de comédienne et de femme, à savoir tenter de relever la condition féminine. Nous vivons dans un monde contrôlé par les hommes, et l'égalité des sexes n'est qu'une illusion. L'une de mes priorités est ainsi de me détourner de tout rôle qui exploite la femme en tant qu'objet sexuel, de proie, de jouet de l'homme. Mon passé dans le porno continue de me jouer des tours. Je ne peux accéder à certains rôles ; j'ai auditionné pour **Dracula** et **Cool World**, en vain. Mais mon manque d'expérience compte également. Et puis, je ne suis pas aussi rentable que des actrices comme Winona Ryder et Kim Basinger. Mais il m'arrive également de refuser des rôles importants dans la mouvance de **Basic Instinct**. Je ne les trouve pas très stimulants, trop superficiels. Concernant **Basic Instinct**, je trouve le personnage de Sharon Stone trop violent et érotique, sans justification. Il agit comme un animal, il ne suit que ses pulsions et c'est justement ce que j'évite de faire. Tomber sous l'esclavage de mon instinct, de mon côté animal, m'a conduit à ma perte dans le porno. Alors, ça suffit. Il est temps de prouver aux gens que je ne suis pas la putain qu'ils imaginent, de passer à des rôles qui me permettent de montrer ce que j'ai en moi, d'affirmer que je suis une comédienne à part entière et pas seulement une fille bien roulée !



Si un producteur vient vous proposer un film plutôt déshabillé, comment réagissez-vous ?

Je refuse purement et simplement. Roger Corman me l'a demandé après **Le Vampire de l'Espace** où j'avais accepté de me déshabiller. Mais il s'agissait là de mon premier film non porno ; il fallait que je fasse savoir que j'étais capable de faire autre chose que du X. Après, j'ai dit non à tous les rôles où le nu importait plus que le personnage. Après **Le Vampire de l'Espace**, Roger Corman m'a donc proposé d'autres films du même genre. Comme ceux-ci variaient à peine, j'ai abandonné. J'aime alterner les rôles, changer de registre, ne pas uniquement incarner les ravissantes idiotes ou les femmes d'action. En cas de succès dans un domaine, on vous étiquette pour longtemps. Cela devient vite très barbant et décoller l'étiquette prend parfois des années.

Récemment, on vous a remarquée en "macho woman" dans deux petits polars, *Sale Temps pour Mourir* et *L'Arme Suprême*. Vous aimez rouler des mécaniques ?

De temps en temps, il est très agréable de jouer la "macho woman", de se défouler dans des rôles très physiques. Mais c'est également éprouvant à cause des cascades, des scènes d'action. Je suis sortie du tournage de **L'Arme Suprême** vannée, crevée, mais le film m'a permis de décharger mon agressivité, ma rage intérieure. Cependant, en tant que comédienne, vous ne pouvez pas tirer une grande satisfaction de ce genre de film. Tenir un flingue et courir sous les balles ne permettent guère de mettre en valeur vos talents. Dans le même style, j'aime les films d'horreur. Je viens d'ailleurs de tourner pour *Cannon* **Skinners**, dans lequel je suis une beauté fatale à demi défigurée ! Là encore,



■ Traci Lords, encore souriante après l'épreuve finale sur le ring (L'Arme Suprême) ■

l'horreur est un domaine qui donne la possibilité d'exprimer les facettes sombres et pessimistes de la personnalité. Toujours, dans le même genre, j'ai récemment tourné ***The Tommyknokers***, une mini-série pour la télévision d'après un livre de Stephen King. J'adore Stephen King. J'espère pouvoir figurer dans **Le Fléau** pour lequel je viens d'auditionner. Je croise les doigts ; pourvu que la production et le réalisateur retiennent ma candidature !

Qu'est devenu *Object of Desire*, tourné voici trois ans maintenant ? Il a purement et simplement disparu de la circulation. C'était pourtant un projet alléchant dans la mesure où vous y incarniez vraiment un "objet de désir" traqué par un psychopathe...

Object of Desire fut réellement une énorme déception pour moi. Le concept, une liaison romantique entre un psychopathe et une vedette, était excellent. Mais, malheureusement, le film n'a jamais pu être terminé. La pellicule non montée repose sur une étagère poussiéreuse quelque part à Hollywood. Ce naufrage est entièrement de la faute des producteurs. Parallèlement au tournage de **Object of Desire**, ils tentaient de concrétiser deux autres projets dans lesquels ils ont tout investi, y compris le budget du film en cours. Comme ils ne sont jamais parvenus à rassembler le financement nécessaire, tout est tombé à l'eau. Les deux projets et **Object of Desire** ! J'ai maintenant mon film inachevé... Comme Marylin Monroe ! J'espère que **The Nutty Nut** ne connaîtra pas le même sort. C'est une comédie loufoque coproduite par Sam Raimi. Sur le







■ *Reporter de choc menacée par la pègre : un rôle physique pour Traci dans* **Sale Temps pour Mourir** ■

plateau, je me suis bien amusé, surtout en compagnie de Bruce Campbell, malgré les différents entre le réalisateur et la production. Ils n'avaient vraiment pas le même point de vue sur le scénario. Pour réparer les dégâts, Sam Raimi a tourné quelques séquences. Actuellement, les problèmes continuent. Au vu du résultat, les producteurs se sont engueulés et personne ne sait exactement où se trouve le film !

Quelle est votre opinion à propos de l'hypocrisie hollywoodienne vis-à-vis du sexe ? Vous en êtes en quelque sorte victime puisque les grands studios manifestent certains réticences à vous engager...



■ *Sur son visage... une larme ! (Cry Baby)* ■

A ce niveau, Hollywood est en train de changer, certains tabous tombent. Sharon Stone dans **Basic Instinct** et Madonna avec ses clips et **Body of Evidence** y sont pour quelque chose. Désormais, Hollywood tolère le sexe, ce qui était impensable il y a une dizaine d'années ou même un an seulement. Aujourd'hui, les gens apparaissent moins hypocrites vis-à-vis du sexe. Le cinéma porno est en net recul. Ce qui est formidable car il s'agit d'une forme de cinéma autodestructrice pour ceux qui y sombrent. Je nie nullement mon passé, je n'en ai pas honte, je suis responsable des erreurs que j'ai commises. Reste que je condamne ce type d'expression, ou plutôt d'exploitation cinématographique. Montrer une femme nue à l'écran, c'est l'exploiter. Il n'y a là rien d'amusant.

Parallèlement au cinéma, vous touchez aussi à la mode, au mannequinat...

J'ai travaillé pour des catalogues de vêtements. Dans celui de *Frederick's* d'Hollywood, j'étais le seul mannequin en tenue de sport alors que les autres posaient en lingerie ! C'est longtemps après sa parution que mon employeur a découvert qui j'étais, quel était mon passé. La situation s'est reproduite chez *Mitsubishi*, pour une publicité automobile. Six mois après, les responsables ont été informés de mon identité. Ils ont eu sacrément peur ! Mais, en règle générale, les publicitaires américains redoutent de m'engager. Les européens sont plus ouverts. Voici deux ans maintenant, j'ai même participé à un défilé de mode à Paris, pour Thierry Mugler, en compagnie des meilleurs mannequins au monde.

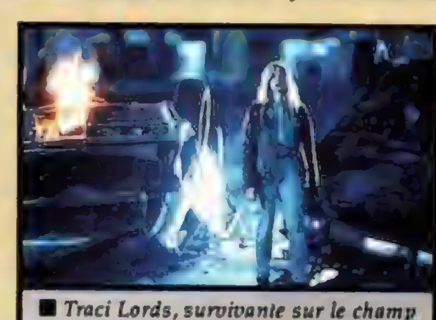
Comment envisagez-vous le futur ?

Je prends la vie comme elle vient, au jour le jour. Je vis pour ma famille et moi-même. Je ne cherche pas à épater les gens, à les impressionner. Je suis très heureuse que les critiques de mes films soient positives, mais, dans le cas contraire, je n'en ferais pas une jaunisse. La critique peut d'ailleurs être très constructive. Personne n'est parfait, moi la première. J'ai appris à écouter les gens, à prendre en considération les conseils que l'on me donne. Après le porno, la drogue, j'ai appris à apprécier la vie pour son côté simple, le sourire d'un enfant, le plaisir d'écouter une chanson, de regarder un coucher de soleil. La vie est fantastique ; ce serait idiot de se prendre trop au sérieux. Cela peut vous sembler naïf mais je le pense réellement. La politique m'intéresse de plus en plus. Il faut se donner les moyens de lutter contre l'ignorance et les préjugés. A ce titre, Bill Clinton devrait être un bon président des Etats-Unis car il est prêt à réveiller les gens, à les inspirer, à leur donner de nouveaux espoirs. Il faut croire en quelque chose, sinon rien ne bouge. C'est parce que j'ai cru en moi, au changement, que je me suis sortie du porno.

Et dans le domaine du cinéma, vous aspirez à quoi ?

A tourner davantage de comédies ! J'aurais aimé par exemple incarner Lula dans **Sailor et Lula** de David Lynch. A propos de **Cry Baby**, je me souviens avoir pleuré deux jours durant après avoir appris que John Waters m'avait sélectionnée ! Je suis sérieuse. Tous les matins, en me levant, je téléphonais à mon agent pour être bien sûre d'avoir décroché le rôle. Le film et mon personnage m'ont ramené à une adolescence dont j'ai été privée...

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■



■ *Traci Lords, survivante sur le champ de bataille urbain de L'Arme Suprême* ■



■ *Yeux fluos et bouche grande ouverte : l'heure pour Marie (Anne Parillaud) de passer à table* ■

Anne Parillaud

des dents pour mordre.

Nikita ne pouvait laisser Hollywood indifférent au charme d'Anne Parillaud. Mais, pour entrer dans la capitale mondiale du cinéma, il fallait un rôle, un personnage taillé sur mesure pour celle qui débuta en 1977 dans _L'Hôtel de la Plage_ et succomba deux fois à l'oeil de velours d'Alain Delon (_Pour la Peau d'un Flic_ & _Le Battant_). Dépourvue de canines proéminentes, mais les yeux brûlant d'un éclat surnaturel, la Française croise sur le sol américain d'autres européens, des malfrats spaghetti...

"*Dinons italien ce soir*". C'est ce qu'annonce Anne Parillaud dans les premiers instants de **Innocent Blood**. Elle ne parle pas de spaghetti bolognaise, de macaroni ou de pizzas ; elle parle d'Italiens, des mafieux qu'elle met à son menu de gentille vampire qui ne mord que les méchants. Les bons, elle les devine à la douceur de leur regard, et les épargne. Les vilains, elle les séduit, les attire dans des coins sombres et les écorche. Pour éviter que son dîner refroidi ne retrouve vie, elle le décapite purement et simplement. C'est plus hygiénique et cela évite de voir des cadavres déambuler dans les rues de Pittsburgh. Elle est brave Marie, elle monologue avec un fort accent, elle est belle aussi, d'aspect timide. Sa petite voix cristalline inspire confiance. Même Sal Macelli, alias Sal le Squale, craque pour elle. Elle le traite d'emblée de maquereau, de sbire, mais, tout bien réfléchi, se rétracte pour accepter une invitation à dîner aux chandelles. Macelli salive ; de la fragile jeune femme, il fera volontiers son souper. Il ignore encore que c'est lui qui passera à la casserole, que son rhésus coulera bientôt dans les veines de Marie. Mais celle-ci, dans la précipitation, ne termine pas son repas. Grave erreur. Un commandement lui demande impérativement de séparer la tête des épaules de ses victimes. Blessée, elle n'en a pas le temps. Dix fois plus malfaisant que de son vivant, Sal le Squale devenu Sal le Vampire se promène désormais en toute liberté, affâmé il va sans dire...

Anne Parillaud est Marie. Les producteurs américains, traumatisés par **La Femme Nikita** comme on dit outre-Atlantique, cherchaient depuis un moment déjà un personnage à la mesure de la comédienne française, un rôle qui lui permette de parler avec un fort accent. N'étant pas question qu'elle enfile les robes moulantes de Nikita dans le remake de John Badham, on lui offre cette Marie, parfaite pour mettre en valeur sa plastique. "*En voyant **Nikita**, j'avais admiré la façon dont Anne parvenait à rendre cette tueuse junkie sympathique, vulnérable et attachante. Refusant toute espèce de facilité et de compromis, elle vous fait croire pleinement à son personnage. J'ai su qu'elle était exactement celle que je recherchais pour **Innocent Blood**. Elle n'a pas seulement la beauté, la force et l'innocence de Marie ; elle réussit à vous faire prendre le personnage en pitié en dépit de toutes les horreurs qu'elle commet*" ajoute John Landis, réalisateur du **Loup-Garou de Londres** et des **Blues Brothers**. Un John Landis que l'on soupçonne d'être tombé amoureux de sa comédienne. "*Elle possède la propriété unique d'être à la fois violente, dure et sympathique. **Innocent Blood** fonctionne principalement grâce à elle. Si vous ne croyez pas à son personnage, vous ne croirez pas un seul instant à l'intrigue. Marie accomplit des prouesses totalement surhumaines dans le film et, par le talent de Anne Parillaud, vous ne vous souciez jamais de leur crédibilité. C'est tout Anne ça ; c'est vraiment une superbe comédienne*". Pas de doute : John Landis en pince pour la Française. A la vision quotidienne des rushes, il ne pouvait s'empêcher d'envoyer des coups de coude à ses voisins pour leur faire part de son enthousiasme. "*Elle est formidable, hein ?*" n'arrêtait-il pas de murmurer. Mais Anne Parillaud ne fait pas la même unanimité chez ses partenaires. Son anglais approximatif mine les autres comédiens, obligeant le réalisateur à répéter souvent les mêmes prises. De plus, Anne Parillaud aurait la grosse tête et se prendrait pour une authentique diva. John Landis préfère penser qu'il s'agit là de ragots, de jalousie, car lui, pas très objectif, n'a d'yeux que pour elle...

"*Innocent Blood est le premier scénario américain qui m'ait touchée. Marie m'a intéressée par ses contradictions. Elle n'est pas un monstre, mais une femme sensible, réfléchie et parfaitement consciente de sa différence. Incomprise, condamnée à mener une existence solitaire, son aventure est aussi une métaphore sur l'exclusion*". Ainsi parle Anne Parillaud. Métaphore **Innocent Blood** ? Sans doute pour la comédienne, mais John Landis, fidèle à son péché mignon, ne regarde pas dans la même direction. Lui, il préfère la rigolade en compagnie de ses copains invités sur le tournage et protagonistes express (Sam Raimi, Tom Savini, Dario Argento, Frank Oz, Forrest Ackerman) et d'incessants clins d'œil sous forme d'extraits télé (**Dracula** avec Bela Lugosi, **Le Cauchemar de Dracula**, **Le Monstre des Temps Perdus**, **L'Inconnu du Nord Express**). Deux sensibilités s'opposent en douceur : l'européenne, portée sur l'intellectualisation d'un peu n'importe quoi, et l'américaine, toujours à se référer complaisamment à sa culture cinématographique.

Au finish, Anne Parillaud fait l'affaire dans ce rôle de vampire à la Anne Rice. Vampire solitaire, vampire amoureuse, vampire sympathique qu'on inviterait bien à dîner. Mais éviter les plats à l'ail, comme la tambouille que lui propose Sal Macelli, le parrain de Pittsburgh. En guise d'effets spéciaux, on lui badigeonne le visage de sirop d'érable bien rouge, on lui colle sur les yeux des verres de contact du plus ravissant effet, on lui déforme la voix lorsqu'elle prend la mouche. Et, bien sûr, on lui demande de se déshabiller dès la première séquence du film. Elle est française, plus docile dans se sens donc. John Landis peut renouveler régulièrement sa demande, ce qu'il n'aurait certainement pas fait avec une Américaine. Les admirateurs d'Anne Parillaud seront donc ravis du spectacle. Ravis de sa petite voix hésitante, ravis de sa timidité puis de sa férocité soudaine quand elle passe à table. Les Américains, quant à eux, l'ont superbement ıorée puisque **Innocent Blood** compte parmi les bides les plus retentissants de l'année 92. Vu que le nombre des spectateurs ne semblait pas dépasser le cadre de la famille de John Landis et de toute l'équipe, les programmateurs l'ont dégagé au plus vite de l'affiche. Pour les Américains, une Française dans un film français, c'est bien, mais une française vampire sexy baragouinant un anglais prudent, ça ne passe pas.

■ **Cyrille GIRAUD** ■



■ *Belle, douce et timide : Marie (Anne Parillaud), une vampire au naturel* ■



Warner Bros présente Anne Parillaud dans une production Lee Rich ***INNOCENT BLOOD*** (USA - 1992) avec Anthony LaPlagia - Robert Loggia - Don Rickles - Rocco Sisto - Chazz Palminstri - Luis Guzman **photographie de** Mac Alhberg **musique de** Ira Newborn **scénario de** Michael Wolk **produit par** Lee Rich & Leslie Belzberg **réalisé par** John Landis

17 février 1993

1 h 52



■ *Cynthia Brimhall dans* **Connection Hawaï** *:*
une créature de rêve parmi d'autres ■

Andy & Arlene Sidaris : nos seins chéris .

Picasso Trigger, Piège pour Amazones, Connection Hawaï... Trois échantillons, prélevés au hasard dans la filmographie des époux Sidaris, qui en disent long sur l'ampleur de l'entreprise. Depuis maintenant presque dix ans, Arlene et Andy Sidaris abreuvent le marché de la vidéo de séries B d'action confectionnées suivant un même modèle. Andy s'occupe de la réalisation tandis qu'Arlene produit. Ils sont acompagnés dans leur démarche par un staff technique qui n'a guère évolué depuis leurs débuts. "On ne change pas une équipe qui gagne", une devise que les Sidaris appliquent à la lettre. D'ailleurs, si le moule venait à casser, il y a fort à penser qu'ils déposeraient rapidement le bilan !

Andy Sidaris joue à la fond la carte de l'espionnage et de l'action non-stop, et illustre une trame propre aux **James Bond**. Il en résulte des films entraînants qui attirent les biftons des distributeurs et le regard attentionné du spectateur. Perfectionniste, Andy Sidaris franchit les limites du romantisme pudique affiché par le héros de Ian Fleming et verse, tout simplement, dans l'érotisme. De **Stacey** à **Fit to Kill** (le petit dernier), il favorise la gent féminine et lui offre les rôles principaux, que ce soit du bon ou du mauvais côté de la barrière. Ses films pourraient faire l'objet d'un catalogue d'agence matrimoniale tant les femmes y sont nombreuses et aguichantes. Avec des budgets étriqués qui dépassent rarement le million de dollars, Andy Sidaris ne peut se permettre aucune folie question casting. Seuls noms relativement connus à faire leur apparition parmi des distributions principalement féminines : Pat Morita (**Karaté Kid**), Sybil Danning, et à un degré moindre, Erik Estrada (***Chips***). Sidaris comble le vide en embauchant et débauchant de nombreuses playmates de *Playboy*, dont le rapport qualité/prix est imbattable. De Hope-Marie Carlton (Miss July 1985) à Dona Speir (Miss March 1984) en passant par Devin Devasquez (Miss June 1985), le magazine américain lui fournit ses plus beaux posters centraux. L'édition allemande de *Playboy* ira même, en 1987, jusqu'à consacrer deux pages au Sieur Sidaris. C'est la consécration. Femmes de papier destinées à rincer l'œil du lecteur, ces beautés divines deviennent, sous la direction de Sidaris, des guerrières, des battantes qui prennent un malin plaisir à faire mordre la poussière aux hommes minoritaires. Ces femmes d'action, en parfaite condition physique, arborent une carrosserie rutillante et n'hésitent jamais à allumer leurs phares, éxécutant ainsi plusieurs scènes de Topless à la plus grande joie du spectateur, dont le regard passe d'un bazooka à une paire de nibards, et ceci sans réelle transition. Des donzelles qui assument, en quelque sorte, la double fonction de femmes d'action et de playmates. Un numéro qu'elles connaissent sur le bout des doigts.

Cocktails explosifs d'action et d'érotisme, les productions Arlene et Andy Sidaris constituent donc un véritable divertissement à côté duquel il serait vraiment dommage de passer. L'interview qui suit confirme la bonne santé physique et mentale de ce couple hors du commun qui soigne on ne peut mieux son image. Comme quoi Z ne rime pas forcément avec Zéro !

Damien GRANGER



interview

Comment choisissez-vous vos actrices ?

Arlene : Le premier critère, le plus important aussi, c'est leur aspect physique. Il faut qu'elles soient belles, que l'on sente qu'elles prennent bien soin d'elles. Il faut également qu'elles soient crédibles à l'écran, qu'elles puissent faire face à toute sorte de situations tout en en gardant le contrôle des événements.

Doivent-elles présenter des mensurations spéciales ?

Andy : Les filles qui tournent pour nous sont pour la plupart des anciennes playmates ; cela résoud le problème ! En plus, le fait d'avoir fait les beaux jours de *Playboy* leur donne une certaine notoriété dont le film peut profiter. On choisit les plus belles, c'est-à-dire celles qui ont les meilleures mensurations, les plus gros seins, la taille la plus fine et la peau la plus éclatante. Pour un film, on prend en général six ou sept nanas hyper-sexy. Et parmi elles, on sélectionne les plus athlétiques, celles qui arrivent à courir, à se servir d'une arme à feu, à monter à cheval ou à conduire une moto. Les élues sont envoyées dans des cours d'art dramatique pour qu'elles apprennent les bases essentielles du métier d'actrice, pour qu'elles soient capables de prendre leurs marques et d'attendre le "action" du réalisateur pour commencer et le "coupez" pour s'arrêter ! On leur montre les trucs principaux, comme ne pas oublier de porter les mêmes vêtements pour

■ ■ ■



la même scène même si elle est tournée sur un mois ou d'attendre pour leur gros plan. Arlene et moi sommes très patients avec elles et elles apprennent beaucoup avec nous.

Arlene : En plus, ce qui est bien pratique avec les filles de *Playboy*, c'est qu'elles ont déjà une certaines expérience de la promo et des relations publiques qu'on a donc pas à leur inculquer.

Est-ce que vous ne choisissez pas plutôt les playmates parce que vous êtes surs qu'elles ne poseront aucun problème pour jouer seins nus ?

Arlene et Andy (en même temps) : Oui, absolument !

Arlene : La nudité fait partie intégrante de nos films. Nos films sont là pour dire que ce n'est pas parce qu'une femme est belle qu'elle est obligatoirement une fadasse impuissante. Toute nos filles ont des rôles de femmes très fortes.

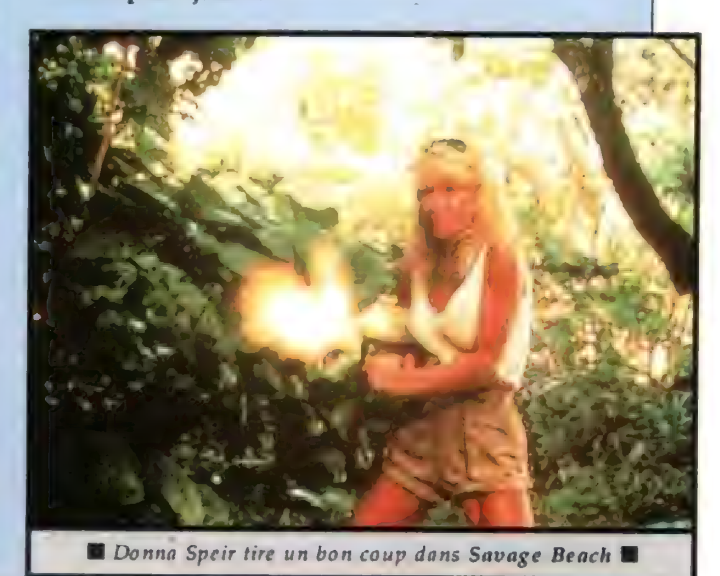
Andy : La nudité fait aussi notre différence. Nos films ne sont pas trop différents des autres. Sauf que quand on tourne à Hawaï, on ne joue pas les hypocrites style les producteurs de séries comme ***Magnum*** où on ne voit qu'un beau mec qui frime au volant de sa *Ferrari*. Nous, on offre au public de superbes femmes qui montrent leur poitrine. C'est exactement ce que les gens entendent quand on leur parle de Hawaï. On est donc loin de ce que les Américains voient d'habitude sur leur petit écran. En Europe, la nudité est autorisée à la télé. Pas aux USA, excepté sur le câble, et c'est là que nos films marchent le mieux. Mais notre but n'est pas seulement de montrer des belles nanas qui tombent le soutien-gorge à l'écran. Nos films ressemblent à un épisode de ***Drôles de Dames*** ou les charmantes détectives de Charlie donneraient dans le Topless. Ce sont également de gros films d'action avec des fusillades, des explosions, des hélicoptères, des armes à feu ultra-perfectionnées, etc... On essaie de faire des films dans l'esprit des **James Bond**, et qui iraient encore plus loin en dévoilant complètement l'anatomie des James Bond Girls. C'est sans doute pour cela qu'ils sont si populaires...

Est-ce qu'une playmate coûte plus cher qu'une actrice normale ?

Arlene : On ne discute jamais le budget d'un film. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nos filles sont bien payées. On est loin des salaires des majors ou des caprices de star, des 12 millions par film de Tom Cruise ou de l'eau minérale qu'exige Kim Basinger pour se laver les cheveux tous les matins sur un plateau, mais nos actrices sont bien traitées et bien payées.

Andy : Sans doute au-dessus de la moyenne, et Arlene prend extrêmement soin d'elles...

Qu'est-ce qui se passe si l'une de vos actrices n'arrive pas à jouer ?



■ *Donna Speir tire un bon coup dans Savage Beach* ■



■ *Muscles bandés, poitrine en avant et flingue au garde-à-vous : Dona Speir dans Savage Beach* ■

Andy : On lui donne un plus petit rôle ! On lui fait montrer ses seins, on la fait marcher un petit peu, dire bonsoir, et voilà ! Dans **Do or Die**, la fille sous la cascade ne savait vraiment pas jouer ; alors on l'a montrée à poil sous l'eau et on lui a donné une ou deux lignes de dialogue à réciter. Le type en face à eu plus de problèmes. Il a du mettre du sparadrap sur son pénis parce qu'il jouait tout nu.

Arlene : Le sparadrap à lâché et il s'est retrouvé à poil devant tout le monde. On ne vous apprend pas ce genre de chose dans les écoles de cinéma !

Andy : Oh, non, il n'y a aucune école où on vous apprend comment enrouler sa bite dans du sparadrap. Pour en revenir à cette actrice, elle a bien compris pourquoi on l'avait embauchée et ça n'a pas posé de problème...

Etes-vous exigeants avec vos actrices au niveau des performances physiques ?

Arlene : Nous prenons des filles qui font déjà attention à leur forme physique. Par exemple, Roberta Vasquez, qui a joué dans quatre de nos films, est très sérieuse sur son entraînement physique et elle a été officier de police. Donna Speir participait à des compétitions de gymnastique dans sa jeunesse. Hope-Marie Carlton est très physique, comme toutes nos filles. Il faut qu'elles soient capables d'assurer physiquement. Sur le tournage, on n'aurait pas le temps d'attendre qu'elles s'adaptent. Mais on n'a jamais eu aucun retard à cause d'un problème de ce genre. Nos filles sont parfaitement préparées.

Andy : En plus, elles font elles-même leur propre cascade. Mais elles sont bien entourées. Par exemple, dans **Do or Die**, les ninjas qu'elles combattent à la fin sont deux des plus fameux karatékas mondiaux. C'est eux qui ont préparé les filles à ce combat, qui leur ont appris comment donner un coup de pied ou un coup de poing. De fait, le combat paraît vraiment réaliste. En plus, on l'a filmé d'un certain angle qui permet de gommer les défauts. On apprend aussi aux filles à se servir d'armes à feu. Pas à



■ *Hope-Marie Carlton & Dona Speir dans Savage Beach* ■

Roberta puisqu'elle était policier, mais on a amené Donna et les autres sur un champ de tir pour qu'elles apprennent à tenir une mitraillette. Maintenant, elles savent tirer. Ce sont de vrais petits soldats !

Avec des personnages féminins aussi forts, vous devez être appréciés par les mouvements féministes !

Arlene : On n'a pas vraiment eu de nouvelles de ces mouvements. Donc on ne peut pas vous dire s'ils nous apprécient ou non. Les femmes sont représentées comme des personnages faibles qui subissent les événements dans tant de films... Il nous fallait réagir. Tout le monde a déliré sur les deux héroïnes de **Thelma et Louise**, alors que nous présentons des fortes personnalités de femmes depuis 1988.

Andy : Soit 4 ans avant le film de Ridley Scott ! Dans la plupart des films d'action, les filles sont kidnappées, menacées, violées... On déteste ça. Si vous menacez une de nos filles avec un couteau, elle vous l'arrache et vous tue avec !

Vous êtes en fait les inspirateurs de *Thelma et Louise* ?

Andy : Probablement, oui...

Arlene : Je l'espère en tout cas.

Andy : On est sans doute les inspirateurs d'un tas de films qui ont pour héroïne une femme forte. Je crois que c'est pour ça que les femmes aiment nos films. Surtout **Guns** où le méchant se fait exploser la tête au lance-roquette par une nana. Depuis le temps qu'elles avaient envie de voir ça !



Arlene : En plus de leur force, nos filles ont un vrai sens de l'humour et ce sont de superbes créatures. Souvent, les femmes fortes ont des caractéristiques masculines au cinéma. Je trouve cela offensant. Je ne vois rien d'anti-féminin dans le fait qu'une femme soit forte physiquement.

Andy, est-ce que vous vous considérez comme le Russ Meyer du film d'action ?



■ *Donna Speir prend la célèbre pose des James Bond Girls pour les besoins de* **Hard Hunted** ■



■ *Donna Speir et Roberta Vasquez, les deux playmates de choc de* **Connection Hawaï** ■

Andy : Je n'aime pas trop qu'on m'appelle ainsi. Je respecte l'œuvre de Russ Meyer, mais ses films se résument souvent à des nanas à poil qui font n'importe quoi à l'écran. Je préfèrerais qu'on me surnomme le "Sam Peckinpah de la nudité". C'est mon réalisateur préféré, je le vénère...

Arlene : Personnellement, je considère Andy comme un auteur original, qui ne doit rien à personne. Andy présente les femmes avec plus de respect que ne l'a jamais fait Russ Meyer.

Vos films se vendent bien à l'étranger. Vous devenez en quelque sorte les ambassadeurs de la beauté californienne...

Andy : Une chose dont je suis très fière, c'est que l'on a réussi à vendre tout notre catalogue en Russie. Nos films vont sortir dans les salles russes.

Arlene : Ce qui devrait réchauffer les relations entre nos deux pays, et les rendre même carrément brûlantes !

Andy : On a fait quelque chose qu'aucun président des USA n'a jamais fait : on bombarde la Russie... avec nos films. On marche bien dans des pays comme la Hongrie, la Malaisie, le Liban, les Philippines...

Arlene : Tous les pays où la répression est forte, en fait.

Andy : Au Liban, ils se battent, s'entretuent toute la journée, et le soir, ils vont tous au cinéma voir nos films. On peut dire qu'on est un peu comme la Croix Rouge : on apporte du réconfort !

Y a-t-il déjà eu un gros problème avec une de vos actrices ?

Arlene : On est complètement indépendant, on ne doit rendre de compte à personne, alors si quelqu'un n'est pas content de travailler avec nous, il n'est plus le bienvenu. On fait du mieux possible pour les gens qui travaillent pour nous. Si ce n'est pas suffisant...

Andy : ... qu'ils aillent se faire foutre ! Arlene et moi sommes des gens très gentils et très professionnels, et nous n'avons rien à prouver. Nous ne prenons pas l'argent de nos films pour nous amuser et faire des voyages. On réinvestit dans nos films tous les bénéfices. On donne du boulot à une soixantaine de personnes. C'est géant de pouvoir travailler avec une équipe d'habitués et des actrices fidèles. Et en plus, ça marche. C'est un rêve qui se réalise pour nous !



■ Propos recueillis par Damien GRANGER et Didier ALLOUCH ■

EN RÉSUMÉ



■ *Howard Franklin* ■

HOWARD FRANKLIN

réalisateur de
L'Oeil Public

Adaptateur d'Umberto Eco pour **Le Nom de la Rose** de Jean-Jacques Annaud, scénariste du **Traquée** de Ridley Scott et co-réalisateur avec Bill Murray de **Quick Change**, le remake américain de **Hold-Up** avec Bébel, le jeune Howard Franklin attend depuis longtemps de passer à la mise en scène solo. Avec **L'Oeil Public**, il fait preuve d'indéniables dons et d'un talent prometteur.



■ *Andy Garcia & Dustin Hoffman* ■

héros malgré lui

Et si l'Amérique, la vraie, celle des John Wayne, des Mr. Smith de Capra, si cette Amérique n'était plus qu'une image de reality show ? Et si les héros étaient, en fait, des pauvres types, et les pauvres types, des héros ? Et si tous les autres n'étaient que des détestables provocateurs d'événement improbables ou des spectateurs passifs et indifférents ? C'est en partant de ce postulat à peine exagéré que Stephen Frears et son scénariste, David Webb Peoples, nous offrent une comédie brillante et incroyablement intelligente. L'inspiration de cette histoire saugrenue, il n'ont pas eu à la chercher très loin. Ils ont juste regardé par les fenêtres de chez eux. Celle qui donne sur la rue pour les personnages, et celle qui donne sur le monde, la petite lucarne, la télé, pour la situation.
C'est la télé la seule coupable des malheurs du pauvre Bernie La Plante, minable ringard mais brave type qui se retrouve embarqué dans une galère pas possible en ayant accompli le seul acte courageux de sa pauvre existence. Bernie sauve des vie, et c'est un autre qui en prend le crédit et en tire les avantages. Le problème, et c'est là que Webb et Frears font fort, c'est que l'imposteur est un vrai saint, l'image parfaite du type bien qui se sert de sa célébrité soudaine pour accomplir des actes exemplaires. A ce moment-là, pour qui prendre parti ? Le ringard floué ou l'imposteur méritant ?

Avant de trancher sur la question lors d'un époustouflant final, Webb et Frears auront balancé à la tronche du monde le plus méchant et le plus efficace des brûlots anti-connerie qu'ils nous a été donné de voir sur un écran de cinéma. Se reconnaissant probablement dans cette peinture au vitriol que dresse Frears d'une populace écervelée dont les seules valeurs sont celles que leur dicte une télévision irresponsable, les Américains ont boudé le film. Les cons ! Ils ont raté la plus drôle, la plus efficace et la plus cinglante des comédie de mœurs.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Columbia/Tri-Star présente Dustin Hoffman - Andy Garcia - Geena Davis dans une production **Columbia Pictures** ***BERNIE LA PLANTE, HEROS MALGRE LUI*** (*HERO* - USA - 1992) avec Joan Cusack - Kevin J. O'Connor - Maury Chaykin - Christian Clemenson **photographie** de Dennis Gassner **musique** de Howard Feuer **scénario** de David Webb Peoples **produit** par Laura Ziskin **réalisé** par Stephen Frears

3 février 1993 **1 h 52**

Tout *L'Oeil Public* part en fait d'une rencontre entre vous et un photographe fameux...

Le meilleur, Weeg Ee. Il a choisi son nom d'après un ouija. Ses photos m'ont fasciné ; il avait une manière si personnelle de décrire le monde, de le transfigurer. Mais j'avais en tête le scénario de L'Oeil Public avant de faire connaissance avec son art. Leon Berstein lui ressemble, c'est indéniable, mais ce n'est pas complètement lui.

Vous avez attendu longtemps avant de pouvoir réaliser *L'Oeil Public*...

Neuf ans. Au départ, le scénario n'intéressait personne. Du fait que mes pièces de théâtre ont commencé à marcher, les producteurs de cinéma se sont intéressés à moi. Ils m'ont proposé de belles sommes pour leur vendre les droits de l'histoire, mais j'ai systématiquement refusé toutes ces offres ; je tenais à mettre en images **L'Oeil Public** moi-même, quitte à patienter encore quelques années. C'est grâce à Robert Zemeckis que le projet s'est concrétisé. Il a adoré le script, puis m'a avoué qu'il n'était pas capable de le mettre en scène. Il a alors suggéré de m'en confier la réalisation, au lieu de chercher un cinéaste. Robert Zemeckis a été d'une sagesse exemplaire. Il est rare à Hollywood de voir quelqu'un confesser qu'il ne pourrait pas tirer le meilleur parti d'une histoire et la laisser à un débutant. Il a été de même sur le plateau, d'une grande discrétion. Jamais il ne m'a imposé quoi que ce soit. De plus, il était toujours disponible et prêt à me défendre contre les exécutifs du studio. Le comportement de Joe Pesci était similaire. Si je voulais refaire une scène malgré les problèmes d'argent et de temps, il m'offrait son soutien.

L'ambiance des années 40 imprègne vraiment *L'Oeil Public*. Comment êtes-vous parvenu à recréer cette atmosphère si particulière ?

J'ai adopté d'emblée un point de vue : tout voir par l'oeil de Bernzini, être sans interruption à ses côtés. J'ai également beaucoup étudié les photographies de paparazzis de l'époque. Mais je ne voulais pas tomber dans la nostalgie facile, le rétro folklorique, car les années 40 sont en fait très tournées vers le futur. J'ai vu tant de films réalisés par des cinéastes qui devaient être hauts comme trois pommes à ce moment et qui manifestaient tous leurs regrets d'une période révolue. Toujours pour cette raison, je n'ai pas tourné **L'Oeil Public** à New York, mais à Cincinnati où ma décoratrice a métamorphosé des immeubles entiers en virant toutes les teintes marron. Cela lui a permis de ne pas montrer des bâtiments âgés qui font vestiges comme ceux que l'on trouve à New York. Concernant les figurants et les comédiens, nous avons agi de même. Nous aurions pu engager des Italiens de Brooklyn, mais ils ne ressemblent pas du tout à ceux des années 40. Les photos l'attestent. Nous avons donc organisé des castings à travers tout le pays pour débusquer les visages idéaux.

Comment définissez-vous *L'Oeil Public* ? C'est un thriller, un film noir, un polar, la chronique d'une époque ?

François Truffaut disait : "un film doit fournir le mélange parfait de vérité et de spectacle". C'est ce qui s'est dit de plus juste sur une définition du cinéma. Mais, à Hollywood, c'est aussi là que le bât blesse : le spectacle l'emporte très largement sur la vérité. **L'Oeil Public** est l'histoire d'un homme que je n'essaie jamais d'idéaliser, de sanctifier, malgré le fait que j'adopte son point de vue. Je prends simplement un peu de recul par rapport à sa version des faits. Je ne dis pas que tous les paparazzis sont des artistes, bien au contraire, même s'ils ont la capacité technique d'accéder à ce statut.

Quelle a été exactement votre fonction sur *A la Poursuite du Diamant Vert*, de Robert Zemeckis justement ?

Le film était complètement terminé lorsque Kathleen Turner manifesta son mécontentement concernant le début et la fin. A sa demande, j'ai donc réécrit quelques scènes que Robert Zemeckis a tournées pour un budget total de 1 million de dollars. Cela a nettement amélioré le résultat final, mais je pense que le boulot de réécriture est l'aspect le plus dur du travail de scénariste.

■ Propos recueillis par Marc TOULLEC et traduits par Didier ALLOUCH ■

l'oeil public



■ *Joe Pesci* ■

Un attachant petit film dans la production hollywoodienne de l'année dernière. **L'Oeil Public**, parfumé à la vapeur du rétro et du film noir, prend pour héros Leon Berstein, le photographe le plus roublard et le plus célèbre de New York. Lui qui passe pour un infâme paparazzi toujours en quête de sensationnel est en fait un authentique artiste rêvant de voir publier ses clichés. Rusé et ne reculant devant aucun subterfuge, il est contacté par la veuve Kay Levitz, propriétaire d'un club très sélect, menacé de partenariat forcé par le gangster Spoleto. Léon Berstein, alias le Grand Bernzini, accepte de mener l'enquête et se retrouve malgré lui impliqué dans une guerre des gangs...
Plus sobre qu'à l'accoutumée, Joe Pesci s'implique à fond dans le rôle principal, oubliant ses tics, son jeu speedé et baissant les aigus de sa voix nasillarde. Mais l'intérêt premier de **L'Oeil Public** réside surtout dans la reconstitution d'époque dont Howard Franklin parvient à restituer tous les parfums et l'atmosphère si particulière. Même si beaucoup de clichés répondent présents à l'appel du scénario (les gangsters italiens, les flics coriaces et la femme fatale), **L'Oeil Public** parvient à une troublante véracité à travers ces mêmes stéréotypes, tous généreusement filmés par un réalisateur passionné, amoureux d'une époque qu'il regrette visiblement de n'avoir pas connue. Il fait, du coup, de Barbara Hershey l'héritière de Lauren Bacall, de Katherine Hepburn, une beauté quasi-irréelle dans un monde pourtant bien tangible où crépitent autant les pétoires de Lucky Luciano et ses sbires que le flash de l'appareil photo de Leon Berstein qui, après le mépris généralisé, est promu héros malgré lui, héros de guerre sans avoir mis les pieds sur un champ de bataille. **L'Oeil Public** étant un bide en France, s'il reste une salle à votre portée le programmant encore, n'hésitez pas...

■ Cyrille GIRAUD ■

UIP présente Joe Pesci & Barbara Hershey dans une production **Universal Pictures** ***L'OEIL PUBLIC*** (***THE PUBLIC EYE*** - USA - 1992) avec Stanley Tucci - Jerry Adler - Jared Harris **photographie de** Peter Sushitzky **musique de** Mark Isham **produit par** Robert Zemeckis **écrit et réalisé** par Howard Franklin

27 janvier 1993 **1 h 39**

stalingrad



Eté 1942 : alors que certains se déniaisent auprès de veuves de guerre, Hitler, pour sa part, lance une des batailles les plus sanglantes de la Seconde Guerre Mondiale. Son but : prendre Stalingrad, contrôler ainsi la mer Caspienne et par là même le pétrole du Causase. Pour se faire, il envoie la 6ème armée commandée par Paulus dans ce qu'il pense être la dernière bataille pour gagner la Russie. Mais les rôles s'inversent, confirmant ainsi le dicton "tel est pris qui croyait prendre". Les Allemands, d'attaquants et assiégeurs, se retrouvent rapidement attaqués et assiégés. C'est la bataille de Stalingrad, qui fera plus d'un million de morts. Ce film retrace ce carnage à travers une poignée d'hommes, soldats d'un bataillon d'élite constitué de "héros" d'Afrique (la bataille d'El Alamein), de recrues fières de leur bac, de vieux briscards, de jeunes officiers, de paysans et, bien sûr, de nazis purs et durs. Comme tous les militaires, ils partent au front sûrs de leur fait (*"Fini les doutes de ces derniers mois, ma vie a trouvé sa mission"* écrit un troufion à sa fiancée). Mais l'arrivée sur le front les fait vite déchanter. Là, la guerre s'impose dans toute son horreur : cadavres, population déportée, prisonniers tabassés et exécutés, amis déchiquetés, soldat perdant les pédales et tuant un compagnon... Le froid, la famine et les privations accélèrent leur descente aux enfers. Ils connaissent même la prison pour avoir voulu aider un camarade blessé (en fait de prison, ils sont envoyés sous la menace déminer les terrains). Ils sont confrontés à tout le cortège d'atrocités que peut générer la guerre.
La qualité du film réside avant tout dans sa crédibilité qui lorgne du côté du cinéma vérité. La mise en scène ne joue pas l'emphase malgré la grandeur et l'énormité de certaines séquences (milliers de figurants, dizaines de chars, de voitures, ville en feu...), et tout ce qui appartient au domaine de la reconstitution (costumes, armes, décors...) est scrupuleusement respecté. Dans le fond, **Stalingrad** montre comment des individus qui à priori n'ont rien de suspect se font broyer par la machine de guerre et en viennent à participer à des horreurs. Le principal message du film, au-delà de la connerie de la guerre, est aussi de remettre certaines pendules à l'heure. Non, tous les Allemands n'étaient pas des nazis ; ils étaient eux aussi victimes. Un discours qui possède ses propres limites : si les vrais nazis étaient aussi peu nombreux comme tend à le prouver le film, pourquoi y-a-t-il eu autant d'horreurs commises ? Une question qui reste malheureusement d'actualité.

■ Guy GIRAUD ■

Bac Films présente ***STALINGRAD*** (Allemagne - 1992) avec Dominique Horwitz - Thomas Kretschmann - Jochen Nickel - Sebastian Rudolph - Heinz Emigholz - Olivier Broumis **photographie de** Joseph Vilsmaier **musique de** Norbert J. Sceneider **scénario de** Johannes Heide **produit par** Hannoh Huth - Günter Rohrbach - Bob Arnold **réalisé par** Joseph Vilsmaier

10 février 1993 **1 h 50**

malcolm x



■ *Denzel Washington* ■

Le dernier film de Spike Lee sur la vie du leader afro-américain se divise en quatre parties : inconscience, prise de conscience, militantisme et individualisme. Enorme production de plus de trois heures, rassemblant des milliers de figurants, avec des séquences tournées en Egypte et en Afrique du Sud, **Malcolm X** n'en reste pas moins, dans les faits, un "petit" film cernant son personnage central dans ses convictions et ses doutes les plus intimes. Du jeune noir se défrisant les cheveux, découvrant la flambe et la pègre, au leader revenu de ses idéaux et assassiné, en passant par le détenu converti à l'Islam et le militant à la notoriété grandissante, Malcolm X, tel que le montre Spike Lee, fut un homme très influençable, cherchant un être dominant. En quête d'un père spirituel, son père physique ayant été jeté sous les roues d'un train par des activistes rascistes, Malcolm X trouva en chaque période de sa vie un éducateur : le truand Baines qui le prit sous son aile, le prisonnier mulsuman qui l'éduqua à l'Islam, et Elijah Muhammad, fondateur de la Nation of Islam, qui en fit son premier ambassadeur. Les divorces d'avec ces pères spirituels seront d'ailleurs lourds de conséquence pour Malcolm X : le premier, d'avec Baines, le conduira en prison. Le deuxième, d'avec Elijah Muhammad, à la mort. Le film de Spike Lee montre assez clairement que son charme, sa faculté d'adaptation, sa croyance éperdue en sa mission et ses talents d'orateur ont mené Malcolm X à sa perte en le coupant, retour de jalousie aidant, de ses pères spirituels. Dans le film, c'est le jour où, peu après avoir créé, seul, son parti, Malcolm X commence son discours par "*Aujourd'hui, je parle en mon nom propre*" qu'il est abattu. L'histoire retiendra qu'il s'est déroulé un an entre le divorce d'avec Elijah Muhammad et la mort de Malcolm X. Mais le raccourci de Spike Lee apporte cette cohésion de pensée qui fait souvent défaut aux longues fresques historiques, et donne à la vie du leader une dimension humaine remarquable, consolidée par le jeu subtil et concerné de Denzel Washington.

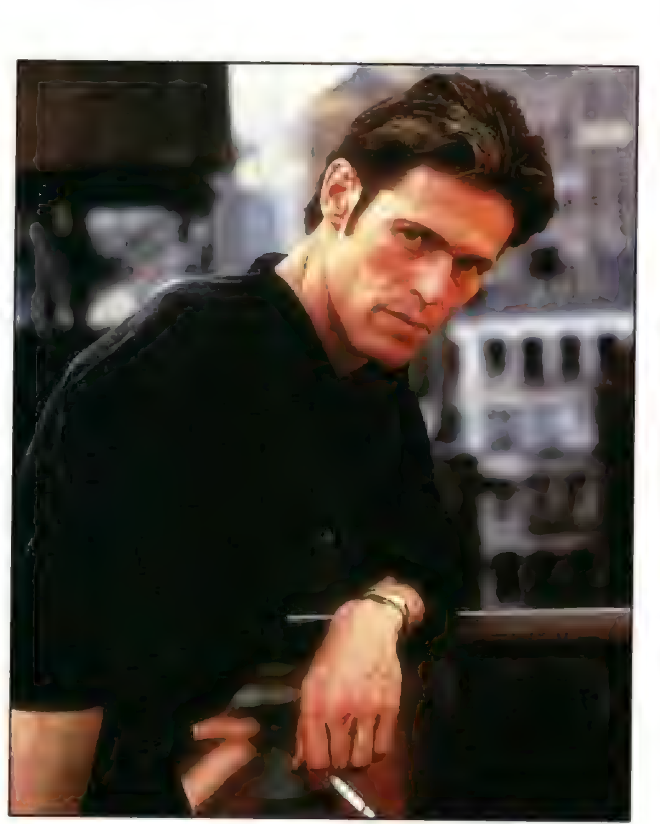
Après la vague de violence qui a secoué Los Angeles, Spike Lee, le nouveau leader afro-américain aux contradictions évidentes et aux dérapages verbaux fréquents, offre au peuple noir américain un héros au discours pacifique, mais n'excluant pas l'auto-défense. Un héros protéiforme, et néanmoins entier, dont le parcours sinueux délivre un message plus que jamais d'actualité : avant d'être le héros de son peuple, il vaut mieux s'assurer qu'on est déjà celui de sa propre vie.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

AMLF présente Denzel Washington dans une production **Largo International/JVC Entertainment/40 Acres ans a Mule Filmworks MALCOLM X** (USA - 1992) avec Angela Bassett - Albert Hall - Al Freeman Jr. - Delroy Lindo - Spike Lee **photographie de** Ernest Dickerson **musique de** Terence Blanchard **scénario de** Arnold Perl & Spike Lee d'après "L'Autobiographie de Malcolm X" **produit par** Marvin Worth & Spike Lee **réalisé par** Spike Lee

24 février 1993 **3 h 20**

light sleeper



■ *Willem Dafoe* ■

Après **Etrange Séduction**, confirmation est faite avec **Light Sleeper** : en pleine crise existencielle, Paul Shrader ne quitte plus des yeux son nombril et s'embourbe dans un néo-cinéma vérité niant et l'action et la dramatisation. En d'autres termes, il s'agit aujourd'hui pour le cinéaste de faire des films où le Rien s'oppose au Tout : ne Rien raconter pour faire croire qu'on a Tout compris.

Etrange Séduction ne racontait rien (un couple en vacances rencontre un homme ; à la fin, l'homme poignarde le mari) et **Light Sleeper** ne raconte pas beaucoup plus. Cette philosophie, en forme d'épure scénaristique qui ne vise même plus à simplifier les événements, mais carrément à les éliminer, repose sur un nihilisme de bon aloi et rappelle que le cinéaste moraliste et optimiste du magnifique **American Gigolo** est également le scénariste destructeur et illuminé du **Taxi Driver** de Martin Scorsese. Tiraillé entre sa foi héritée d'une famille calviniste et sa haine rebelle de la religion, sans aucun doute homme temporairement "perdu", Paul Shrader continue son travail de cinéaste dans une sorte d'institution dont il serait à la fois le seul donateur et le seul bénéficiaire. D'un hermétisme total, **Light Sleeper** suit donc les déambulations nocturnes d'un livreur de drogue top-niveau (Willem Dafoe) jusqu'à sa rencontre avec son ex-fiancée. Ensuite, c'est le drame, violent, instantané, fulgurant, gratuit, vain, façon **Taxi Driver**, et l'épilogue obscur qui décalque maladroitement la scène finale du parloir de **American Gigolo**. Entre ces deux références dont Shrader n'arrive apparemment plus à se séparer, le mystère des derniers films du cinéaste perdure : existent-ils vraiment ? Et si oui, pourquoi ?...

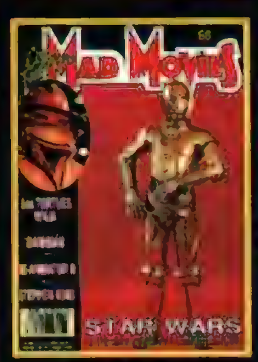
■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

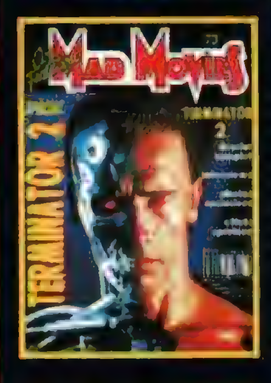
Metropolitan Filmexport présente Willem Dafoe dans *LIGHT SLEEPER* (USA - 1992) avec Susan Sarandon - Dana Delany - David Clennon - Marie Beth Hurt - Victor Garber - Jane Adams **photographie de** Ed Lachman **musique de** Michael Been **produit par** Linda Reisman **écrit et réalisé par** Paul Shrader

10 mars 1993 **1 h 43**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS









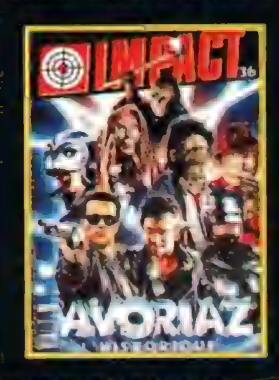
MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 Dossier "films Préhistoriques", Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop. Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser, Clive Barker, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, La Mouche II, Freddy Krueger, Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Entretien Clive Barker, Cabal, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer, FX 2.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6,
76 Le Festin Nu, Hook, Star Trek VI.
77 Alien 3, Universal soldier, Batman le Retour.
78 Batman le Retour, Alien 3 (effets spéciaux), La Nuit Déchirée.
79 Dossier "Vampires", Dracula de Coppola, Innocent Blood, etc.
80 Numéro spécial "Stephen King".

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, Carpenter, Sybil Danning.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Van Damme : Cyborg, polars.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Schwarzenegger, Gibson, Bronson, Lundgren.
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Van Damme, Lundgren, Stallone.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Full Contact, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, les "Rocky", Cabal, cinéma de Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Franco Nero, Misery, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Spécial "Muscles".
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Van Damme : Double Impact, Barton Fink, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Bugsy, Le Dernier Samaritain.
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.
39 Unviversal Soldier, L'Arme fatale 3, Jeux de Guerre.
40 Les trois "Alien", Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable.
41 Van Damme, programme 93, Dossier "flics", Jeux de Guerre.





ZE CRAIGNOS MONSTERS

(par Jean-Pierre Putters)

216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 250F. →

Je commande ZE CRAIGNOS MONSTERS en cochant la case (réglement joint) ☐

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44
45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56
57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68
69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13
14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41

NOM ____________ **PRENOM** ____________

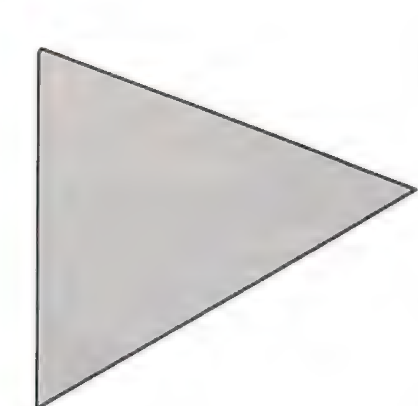
ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

RAYON INÉDITS



Des acteurs ? Rutger Hauer - Dennis Farina - Robin Givens - Tony Curtis - Bryan Brown - Brian Dennehy - John Savage - Traci Lords

Des réalisateurs ? Sam Firstenberg - Duccio Tessari - Eric Till - Cirio Santiago - David Prior

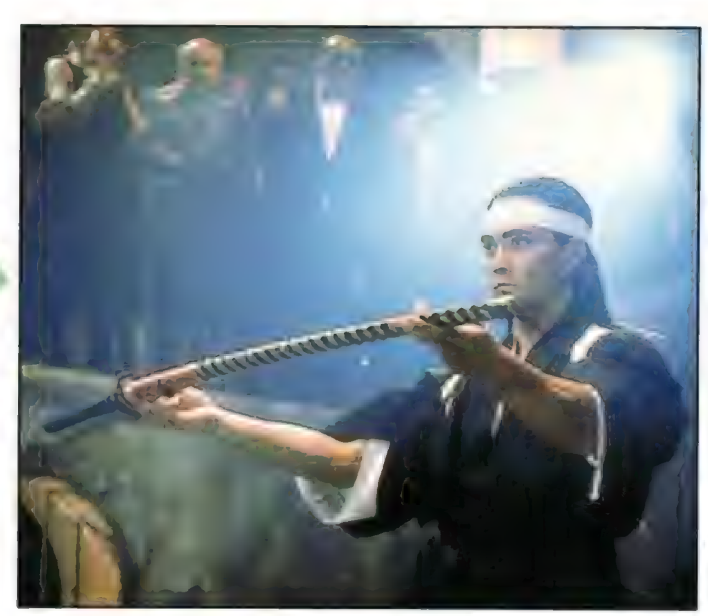
Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

american samourai

Réalisateur d'une bonne dizaine de films d'arts martiaux (quelques **Ninjas**, quelques **American Warrior**), Sam Firstenberg connaît les règles du jeu. Il va donc droit au but. Le maître samouraï Tatsuya Sanga enseigne son art à ses deux fils : le fils adoptif Drew, dont les parents sont tués dans un accident d'avion, et Kenjiro, jaloux et teigneux qui, par dépit, devient yakusa. Quelques années après un premier conflit, les deux hommes se retrouvent en Turquie où se tient un championnat clandestin digne des jeux du cirque. Dans une arène, des combattants de toute origine se sabrent, se découpent, se mordent, se mutilent. Au terme de la compétition, Drew affronte Kenjiro...
Elémentaire. Le Kumité de **Bloodsport** fait long feu, même si le kickboxing cède la place à de sanglantes joutes à l'arme blanche. Au sabre, à la hache, au poignard. Les combattants donnant dans la démesure d'une bande dessinée (on se croirait parfois dans un *Astérix*), le réalisateur ne reculant jamais devant le sadisme et, parfois même, le gore, le spectacle étant plastiquement plutôt soigné, **American Samouraï** constitue donc dans le genre le dessus du panier.

Delta Vidéo présente *AMERICAN SAMOURAI* (USA - 1992) avec David Bradley - Mark Dacascos - Valarie Trapp **réalisé par** Sam Firstenberg



▲ *Mark Dacascos* ▲

écoute interdite

Aventures en Afrique. Le gouvernement corrompu du Rutanga fabrique des armes chimiques derrière la façade d'une usine d'engrais agricoles. Dirigés par le Libyen Assad et employant des savant est-allemands, les laboratoires clandestins testent leur denrée mortelle sur la population d'un petit village. Un scientifique décide de tout révéler à l'ambassade américaine : il copie la mémoire de l'ordinateur sur une cassette et part à la rencontre d'un agent américain. Dans sa fuite, il cache la bande magnétique dans la poche du jeune fils d'une journaliste américaine...
Malgré le total anonymat de la mise en scène, **Ecoute Interdite** se maintient grâce aux rebondissements sans cesse renouvelés du scénario. Prise d'otages, mercenaires vindicatifs, bushman dans la tradition des **Dieux sont Tombés sur la Tête**, promenade dans la savane... On ne s'ennuie pas, mais on ne se passionne pas pour autant. Le réalisateur soigne ses scènes d'action au profit du reste mais, un comble, liquide trop rapidement une très jolie agent de la CIA chargée de la protection du savant en fuite.

Fox Vidéo présente *ECOUTE INTERDITE (THE RUTANGA TAPES* - Afrique du Sud - 1990) avec David Dukes - Susan Anspach - Henry Cele **réalisé par** David Lister



▲ *David Dukes & Susan Anspach* ▲



▲ *Monique Gabrielle* ▲

silk 2

Il s'agit d'un petit polar comme Roger Corman en produit une dizaine tous les ans. Vite emballé en trois semaines à peine, vite écrit d'après tous les clichés en usage dans le genre, **Silk 2** mêle la quête d'un manuscrit sacré japonais par un gangster en complet-veston et un vieux maître nippon. Au centre, l'inspecteur Silk (l'ex-**Emmanuelle** Monique Gabrielle) se démène, dégomme au fusil à pompe une vingtaine de malfrats (à commencer par des terroristes arabes preneurs d'otages dans l'ambassade israélienne) et, accessoirement, pratique les arts martiaux nue sous son kimono. Voilà la meilleure séquence de ce film de confection courante, riche en fusillades nourries que les impératifs budgétaires ne permettent guère de distinguer de celles d'une banale série télé. Qu'importe après tout si Monique Gabrielle (désireuse de prendre la relève féminine de Mel Gibson) n'est pas crédible une seule seconde dans son rôle de flic coriace et expéditif ; elle prend une douche et, mieux, se bat au ralenti dans, presque, le plus simple appareil.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *SILK 2* (USA - 1991) avec Monique Gabrielle - Peter Nelson - Jan Merlin - Maria Clair **réalisé par** Cirio H. Santiago

bad instinct

Rien à voir avec **Basic Instinct** puisqu'il s'agit du retitrage français d'un téléfilm américain. Un téléfilm de facture honnête grâce à un suspense bien distillé. La riche mais délaissée Adrienne Welles (Jane Seymour) constate que son mari brusquement disparu entretenait une liaison avec Laura, une call-girl. Avec l'aide d'un détective, elle découvre le pot aux roses...
Bad Instinct vaut surtout par l'interprétation des deux comédiennes principales, Jane Seymour en bourgeoise timide et glaciale, indécise et découvrant du jour au lendemain la vie secrète de son époux, et Beth Broderick, séduisante et ambigüe dans le rôle de la pute de luxe. Sur la confrontation de ces deux personnalités antagonistes repose tout le film, qui se distingue par ailleurs du lot des téléfilms conventionnels par des images très soignées et des déplacements de caméra d'une fluidité inhabituelle pour un produit du petit écran.



▲ *Jane Seymour* ▲

CIC Vidéo présente *BAD INSTINCT (ARE YOU LONESOME TONIGHT ?* - USA - 1991) avec Jane Seymour - Parker Stevenson - Beth Broderick - Joel Brooks **réalisé par** E.W. Swackhamer



▲ *Bryan Brown* ▲

meurtre à empty beach

Avant de se fourvoyer à Hollywood dans des productions genre **Cocktail** et **F/ X 2**, Bryan Brown était en Australie un comédien tout à fait attachant. Il montre dans **Meurtre à Empty Beach** qu'il peut être un digne héritier des grands détectives du film noir. Bryan Brown incarne donc Cliff Hardy, privé fauché, circulant dans une vieille guimbarde, porté sur la bouteille et, bien sûr, cynique. Marion Singer lui demande d'enquêter sur la prétendue mort de son mari, roi de la machine à sou et du marché noir, disparu sur son yacht deux ans plus tôt. Tandis qu'il enquête, les cadavres tombent comme des mouches et de puissants hommes d'affaires lui mettent des bâtons dans les roues...
Si Bryan Brown tire son épingle du jeu, le réalisateur aurait plutôt tendance à cafouiller. Rarement il parvient à retrouver la texture du film noir, son ambiance si particulière, ses personnages opaques. Une séquence cependant surnage, trouble et impressionnante dans une mer d'anonymat, celle où Cliff Hardy découvre une maison de retraite particulière dont les pensionnaires sont tenus prisonniers dans des chambres minuscules, crasseuses. Cela dure cinq minutes et c'est vraiment très glauque.

Antarès-Travelling Productions présente *MEURTRE A EMPTY BEACH (THE EMPTY BEACH* - Australie - 1985) avec Bryan Brown - Anna-Maria Monticelli - Ray Barrett - John Wood **réalisé par** Chris Thompson

erreur sur la personne

Un petit suspense pour la télévision américaine. Son héros : Thomas Booker, professeur d'université aveugle depuis quatre ans des suites d'une maladie incurable. D'une séance de psychanalyse à l'autre, il guérit progressivement de ses tourments jusqu'au jour où sa voisine et amie est assassinée. Lui même suspecté du meurtre pour la possession de précieuses pièces de monnaie anciennes, il tente de mener l'enquête tandis que son ex-fiancée plaque son meilleur ami, un promoteur au bord de la ruine, pour lui revenir...
Le potentiel de base de **Erreur sur la Personne** ne sert malheureusement guère aux rebondissements d'une intrigue à la masse. C'est ainsi que réalisateur et scénariste ne tirent aucun parti de la cécité du héros, le trimbalant mollement d'une femme à l'autre, ne le plaçant que rarement dans des situations périlleuses, comme au dernier étage d'un building en construction. Très routinier, mais bien interprété, **Erreur sur la Personne** se voit et, aussi sec, s'oublie dans les quelques instants d'après projection.

CIC Vidéo présente *ERREUR SUR LA PERSONNE (BLIND MAN'S BLUFF* - USA - 1991) avec Robert Urich - Lisa Eilbacher - Ron Perlman - Ken Pogue **réalisé par** James Quinn

young rebels

Une pathétique imitation de polar par une bande d'amateurs sans talent, ni savoir-faire. Pour venger son frère, victime d'un ignoble trafiquant de drogue bossant avec le Mexique, le bellâtre Charlie, sa belle-sœur, un karatéka et quelques Mexicains sortent les flingues. Scénario peau de chagrin pour ce **Young Rebels** caricatural, s'évertuant à accumuler les coups de poing, les poursuites mollement menées, les strip-teases topless sur fond de musique disco (largement empruntée à Giorgio Moroder), les tronches patibulaires... Mais l'indigence de la mise en scène, le manichéisme primaire, un soupçon de sadisme risible (avec sévice à la tronçonneuse) plaquent le film au ras du gazon. Tout est pourtant bon pour racoler le spectateur, de la fesse et des arts martiaux, mais l'ensemble, ringard, ne plaira qu'aux amateurs de cinéma estampillé Z.

Antarès-Travelling Productions présente *YOUNG REBELS* (USA - 1990) avec Johnny Greene - Robert Z'Dar - Tadashi Yamashita - Delia Shepard - Aldo Ray **réalisé par** Amir Shervan

angel street

Il s'agit là du pilote d'une série TV qui n'aura pas fait long feu sur les écrans américains. Même pas dix épisodes au bout du compte. On comprend pourquoi au vu de cette présentation du cadre et des principaux protagonistes ; **Angel Street**, loin des compromis commerciaux, opte pour la véracité, la description sans trop de concession d'un environnement urbain dur, déprimant et haineux. Unique dans le cadre de la télévision américaine. Même le duo composé par la black Anita King (Robin Givens) et la "polack" Dorothy Paretsky (Pamela Gidley, remarquable) ne tombe pas dans les stéréotypes d'usage dans le genre. Rod Holcomb ne se voile pas la face sur les préjugés raciaux qui opposent d'abord les deux femmes. De même, il décrit avec réalisme la désespérance des quartiers les plus défavorisés de Chicago, le sexisme des vieux flics toujours prompts à chambrer les recrues féminines...
Angel Street, ce n'est donc pas ***Cagney & Lacey***, ni ***Capitaine Furillo***. D'ailleurs, pour cet opus one, Rob Holcomb choisit un style de narration proche de la chronique, bâtissant toute l'intrigue autour du rapt d'une petite fille et des différends entre Anita King et Dorothy Paretsky. Parti sur un constat social, **Angel Street** a dérangé les Américains à l'heure du prime-time, à l'heure où il fait meilleur de programmer ***Hunter*** et autre ***MacGyver***.

Warner Home Vidéo présente *ANGEL STREET* (USA-1992) avec Pamela Gidley - Robin Givens - Ron Dean - Joe Guzaldo - Michael Cavanaugh **réalisé par** Rob Holcomb

▼ *Pamela Gidley & Robin Givens* ▼





▲ Brian Dennehy ▲

le cercle de feu II, l'affrontement

Du kickboxing pour inconditionnels de cette discipline martiale. Cette fois, Johnny Woo, médecin paisible, provoque l'échec d'un hold-up dans une bijouterie. Pour ce venger de la mort de leur complice, les malfrats enlèvent sa petite amie de son lit d'hôpital et l'entraînent dans un monde souterrain hanté par une population surprenante...
Visiblement, le réalisateur connaît ses classiques, à commencer par **New York 1997** dont il essaie de restituer l'atmosphère nocturne et la folie, et **Mad Max 3** dont il reprend le fameux dôme du tonnerre pour des combats de gladiateurs. Des combats, il y a en a beaucoup dans cette série B, parfois assez délirants, surtout lorsque les agresseurs sont des amazones vindicatives et des skateboarders se déplaçant sur des airs disco. C'est totalement farfelu, constamment invraisemblable, parfois à la limite du fantastique. Et les intermèdes comiques dûs à la présence d'un petit chinois dragueur sont bien lourdingues. Quant à Don "The Dragon" Wilson, il se bat avec conviction, mais trop. La régularité nuit à l'efficacité.



▲ Don Wilson ▲

FIP présente ***LE CERCLE DE FEU II, L'AFFRONTEMENT (RING OF FIRE 2, BLOOD AND STEEL*** - USA - 1992) avec Don "The Dragon" Wilson - Maria Ford - Sy Richardson - Dale Jacoby - Eric Lee **réalisé par** Richard W. Munchkin

disparitions sanglantes

Rien à voir avec **Le Silence des Agneaux** comme l'annonce la jaquette. Ce téléfilm pour le câble, minimaliste, austère et dépourvu du moindre effet dramatique, retrace l'enquête de l'inspecteur Joe Kozenczak sur la disparition d'un jeune homme. Instinctif, il suspecte l'honorable John Gacy, notable local, fort en gueule et très respecté de tous. Méthodiquement, le flic prouve que Gacy est l'auteur du rapt, mais également un des plus funestes serial-killers des Etats-Unis. Homosexuel, il a torturé, violé, assassiné et enterré dans les combles de sa maison 33 adolescents...
Le canadien Eric Till choisit de ne rien montrer, de tout suggérer par une ambiance poisseuse de peur larvée, de crainte de découvrir l'insoutenable vérité. Pourtant, la tension croît régulièrement jusqu'au final, tout aussi austère que le reste, mais quasi insoutenable. On n'est pas bien loin de **Henry : Portrait of a Serial Killer**, la démonstration de la violence en moins. Dans le rôle de John Gacy, Brian Dennehy, d'une grande sobriété, compose l'un des psychopathes les plus crédibles de l'écran. Il joue la carte de la normalité et c'est terrifiant.

Fox Vidéo présente ***DISPARITIONS SANGLANTES (TO CATCH A KILLER*** - USA - 1991) avec Brian Dennehy - David Eisner - Martin Julien - Margot Kidder - Meg Foster **réalisé par** Eric Till



▲ Dona Speir, Pat Morita, Roberta Vasquez & Cynthia Brimhall ▲

connection hawaï

Tout un poème ! Andy Sidaris a une conception très personnelle du cinéma. Il faut impérativement que ses héroïnes soient des playmates aux proportions exceptionnellement généreuses. A ce niveau, **Connection Hawaï** régale les yeux en permanence. Les agents de la CIA Donna et Nicole ne cessent de se balader en bikini, de prendre des douches et de changer de tee-shirt. Totalement gratuit comme tout le reste. Le scénario lui-même, vague prétexte où un Japonais machiavélique (Pat Morita), trafiquant d'armes, envoie une dizaine de tueurs (des faux cuisiniers, des ninjas...) éliminer les belles espionnes. Si le scénario tient sur un ticket de métro, les poitrines des comédiennes ne tiendraient jamais dans un soutien-gorge de dimension normale. Andy Sidaris ne manque jamais une occasion de le rappeler. Pour cela, il aligne les effeuillages, un numéro musical genre cow-boy du Crazy Horse, une scène érotique sous une cascade durant laquelle une blonde découvre la paire de seins la plus spectaculaire jamais vue sur un écran. A rendre Russ Meyer vert de jalousie ! Pour le reste, des vignettes touristiques, le réalisateur accumule les poursuites. Bateau, moto, avion, jeep, hélicoptère... Tout y passe, comme sur un catalogue. Pas sérieux pour un sou, ce spectacle estampillé *Playboy* fournit parfois d'excellents gags, comme cette grenade-balle de base-ball qu'un comparse essaie de renvoyer avec la crosse de son fusil !

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente ***CONNECTION HAWAI (DO OR DIE*** - USA - 1992) avec Donna Speir - Roberta Vasquez - Pat Morita - Cynthia Brimhall **réalisé par** Andy Sidaris

kickangels

Très proche de **Silk 2**, du même Cirio Santiago généralement plus compétant, cette production Roger Corman tournée aux Philippines ne restera pas dans les annales du genre. Une mise en scène indigente, étriquée, techniquement aléatoire, et des moyens très limités restreignent d'emblée l'entreprise à un statut de série Z. L'histoire est au diapason. Kat Lang (Cat Sassoon aux seins siliconés de béton) part pour Manille enquêter sur l'assassinat de sa sœur journaliste liquidée par les terroristes des Brigades Noires. Elle s'infiltre dans un championnat féminin d'arts martiaux en vue de confondre les tueurs..
Par le presque amateurisme de sa réalisation, **KickAngels** évoque surtout les pires films philippins de kung-fu. Cat Sassoon sait probablement se battre, mais le réalisateur rate systématiquement tous ses combats, usant d'effets à base de doublure grossière. Mauvaise comédienne, Miss Sassoon enfile à chaque scène une tenue sexy différente. Et, comme Monique Gabrielle dans **Silk 2**, affronte en string ses asaillants. Piètre consolation.

UGC Vidéo présente ***KICKANGELS (ANGELFIST*** - USA/Philippines - 1992) avec Cat Sassoon - Melissa Moore - Michael Shaner - Jessica Roberts **réalisé par** Cirio H. Santiago



▲ Cat Sassoon ▲

l'arme suprême

Un pur produit *PM Entertainment* (**Le Cercle de Feu II & Street Crimes** dans cette rubrique) et un moyen pour Traci Lords de démontrer qu'elle progresse. Son personnage : Vickie, une femme flic coriace, toujours prompte à corriger les dealers et qui se déguise en pute d'Hollywood Boulevard pour les confondre. Parallèlement à de réguliers passages de savon par un supérieur furieux de compter les cadavres, elle connaît bien des déboires sentimentaux avec son conjoint, un flic comme elle. Pendant ce temps, les malfrats qu'elle a dépossédés d'un million de dollars de cocaïne se refont en piquant l'équivalent de marchandise chez des gangs ennemis...
Un petit film, pas mal troussé malgré un long passage à vide en plein milieu. Avec conviction, Traci Lords y joue la "macho woman" un tantinet boudeuse et, semble-t-il, admiratrice de l'Inspecteur Harry. Elle flingue abondamment, use des arts martiaux, enseigne à d'autres femmes l'auto-défense. Par ailleurs, cascades et scènes d'action sont dans l'honnête moyenne du genre, avec tout ce que cela implique de sadisme et de ralentis sur fond d'explosions.



▲ *Traci Lords* ▲

FIP/TF1 Vidéo présentent *L'ARME SUPREME (INTENT TO KILL*, USA - 1992) avec Traci Lords - Scott Paterson - Angelo Tiffe - Yaphet Kotto **réalisé par** Charles T. Kanganis

le complot de l'araignée

A priori, le nom du réalisateur David A. Prior n'augure rien de bon. Coupable d'une flopée de séries Z sur le Vietnam pour la firme *A.I.P.* de David Winters, il remonte aujourd'hui dans notre estime avec **Le Complot de l'Araignée**, cent fois mieux mis en scène et écrit que d'habitude. Pris pour un tueur, John Phillips, professeur d'art dramatique, doit, sous la pression de la CIA, jouer le jeu jusqu'au bout. Il rentre donc dans la peau d'un autre, se voit interdire toute relation avec sa petite amie. Prisonnier d'une spirale d'événements qu'il ne comprend pas, il est également tenu pour responsable de l'assassinat d'un sénateur. Mais, évidemment, le scénario ménage d'autres surprises, parfois assez adroites d'ailleurs...
Inspiré du meurtre de John Kennedy pour ce qui est de la description de l'attentat, **Le Complot de l'Araignée** lorgne bien sûr dans la direction des meilleurs thrillers politiques, et même vers Hitchcock parfois, à force de manipulation du spectateur. Même si la réalisation de David Prior n'est pas toujours au niveau des intentions de son propre script, **Le Complot de l'Araignée**, malgré la présence inutile de has-been destinés à "enrichir" le générique, se laisse voir sans déplaisir aucun.



▲ *Tony Curtis* ▲

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo/Goldvision présentent *LE COMPLOT DE L'ARAIGNEE (CENTER OF THE WEBB*, USA - 1991) avec Ted Prior - Charlene Tilton - Robert Davi - Tony Curtis - Bo Hopkins - Charles Napier **réalisé par** David A. Prior

la loi du désert

Une production Silvio Berlusconi destinée à la télévision. Dans le style du ***Secret du Sahara***, sur une musique lyrique de Ennio Morricone et les images du désert, le vétéran et Duccio Tessari ficelle assez adroitement une aventure où se croisent bédouins, riche femme d'affaires et agents de la CIA plutôt cupides. En résumé, un père enlève son jeune fils pour l'emmener chez son grand-père, prince d'une grande lignée de guerriers nomades. Là, le gosse subit une rude éducation à la culture arabe afin qu'il se prépare à la succession sur le trône. Sa mère engage un agent de la CIA (Rutger Hauer), spécialisé dans les affaires moyen-orientales, pour le récupérer...
Ambitieux mais prévisible, **La Loi du Désert** évoque de nombreuses affaires liées à des enfants déchirés par des parents de racines différentes. Mais cette production matériellement très confortable n'évite pas le racisme ordinaire. Le blond héros occidental élimine ainsi des bataillons d'arabes anonymes, souvent fourbes et cruels, perpétuant des coutumes barbares tel l'esclavage. Le roi bédouin, regrettant ses actes, remettra finalement l'enfant à sa mère. Bien mené, **La Loi du Désert** n'en reste donc pas moins douteux sur le fond.



▲ *Rutger Hauer* ▲

Fox Vidéo présente *LA LOI DU DESERT (MAKTUB, THE LAW OF THE DESERT* - Italie - 1990) avec Rutger Hauer - Carol Alt - Omar Sharif - Kabir Bedi - Elliott Gould **réalisé par** Duccio Tessari



▲ *Dennis Farina* ▲

street crimes, la cité du crime

Grand pourvoyeur de petits polars parfois sympa (**Maximum Force**) et de kickboxing movies (**Le Cercle de Feu**), le producteur *PM Entertainment* s'est fait une petite réputation sur le marché. Ce **Street Crimes** devrait encore l'installer, même si le résultat part dans deux directions opposées. Il y a d'abord la description du quotidien d'une bande de flics aguerris et roublards, les rapports entre l'ancien à un an de la retraite (Dennis Farina) et un jeune idéaliste pratiquant le kickboxing ! Pour éviter de voir les jeunes du quartier traîner et vendre du crack, il organise des combats réguliers. Mais Gérardo, le chef dealer local, accepte mal de voir ses troupes se recycler dans le sport. Il réplique en kidnappant Susan, la fille aveugle du vieux keuf...
Entre **Colors** et **Bloodsport**, **Street Crimes**, malgré des faiblesses et un manque évident de moyens, remplit son contrat. Les personnages ont une certaine étoffe, les situations sonnent souvent justes. Une scène surnage, celle où Dennis Farina découvre dans une chambre de motel une fillette de dix ans prostituée par ses parents. Une scène qui ne dure que trois minutes, mais le regard du comédien (qui fut flic avant de venir au cinéma) sur le satyre résume des feuillets de dialogue.

New Tone présente *STREET CRIMES, LA CITE DU CRIME (STREET CRIMES* - USA - 1992) avec Dennis Farina - Michael Worth - Patricia Zehentmayr - James T. Morris - Max Gail **réalisé par** Stephen Smoke



▲ *Lee Van Cleef & Michael Nouri* ▲

que le meilleur gagne

Le tout dernier film de Lee Van Cleef dans un rôle à la mesure de celui de Yves Montand dans **IP5**. Le comédien au profil d'aigle incarne donc ici Sergio Danielo Christophero, un milliardaire excentrique (il vit dans un univers de western) malade du cœur. Son testament désigne deux lointains successeurs : Peter, une jeune blonde travaillant dans la ferme de ses parents, et HH, un dandy arrogant et fauché. Selon la volonté du défunt, seul l'un d'entre eux héritera des 28 millions de dollars légués. Au fin fond du Rio Negro en Argentine, sous l'œil vigilant de Juan Luis (Michael Nouri), les deux candidats affrontent trois épreuves au terme desquelles sortira vainqueur le plus méritant : piquer l'éperon d'argent d'un énorme tenancier de boui-boui, prouver sa virilité dans un bordel, et suivre le regard d'une statue vénérée par des indigènes malveillants. Déguisée en homme, Peter mènera la vie dure à son cousin...
Lee Van Cleef expirant au terme de la première bobine, l'action repart de plus belle, nettement influencée par **A La Poursuite du Diamant Vert**. Jungle, crocodiles, acolytes folkloriques, sachets de drogue, putains au grand cœur... Le spectacle n'est pas léger-léger, ou follement original, mais l'entrain de la réalisation et l'abattage de Shawn Weatherly éliminent souvent les scories. Grimée en mec une heure trente durant, elle finit cependant par prouver qu'elle est bien une femme, ce qui constitue un spectacle fort agréable. Une série B semi-parodique tout à fait consommable.

Delta Vidéo présente *QUE LE MEILLEUR GAGNE (THIEVES OF FORTUNE* - USA - 1990) avec Michael Nouri - Shawn Weatherly - Lee Van Cleef - Craig Gardner - Claudia Udy **réalisé par** Michael MacCarthy



▲ *Arliss Howard & Treat Williams* ▲

assurance sur la mort

Pas mal du tout cette mise en scène du canadien Yves Simoneau. Inspiré d'un fait divers authentique, **Assurance sur la Mort** décrit les agissements d'Alan Paliko (Treat Williams à contre-emploi), un modeste employé de bureau en apparence mais qui se révèle être un monstre. Ancien flic déchu, il tabasse sa femme, se fait passer pour un mafieu afin d'acheter, à bon compte, un minable débit de boisson qu'il transformera en un endroit rutilant. Ambitieux, il arrange le mariage de sa maîtresse pour liquider son mari et empocher le magot d'une double assurance sur la vie. Plus tard, il épousera une modeste serveuse pour la liquider peu après. Appelé à comparaître par un flic vindicatif, Alan Paliko assure lui-même sa défense devant le juge...
Assurance sur la Mort est, davantage qu'un thriller classique, le portrait d'un criminel hors du commun, intelligent, rusé, manipulateur, extrêmement violent et diaboliquement séduisant. Un bonhomme fascinant auquel Yves Simoneau rend justice à travers une réalisation forte, sans fioriture, quelques instants de colère et le regard perdu d'une femme qui n'aura eu le tort que d'aimer Paliko. Le vrai, condamné à la chaise électrique au départ, purge actuellement une peine de prison à perpétuité.

Fox Vidéo présente *ASSURANCE SUR LA MORT (TILL DEATH DO US PART* - USA - 1991) avec Treat Williams - Arliss Howard - Embeth Davidtz - Rebecca Jenkins **réalisé par** Yves Simoneau

dans les bras d'un tueur

Jaclyn Smith (une des ***Drôles de Dames***) est l'inspecteur Maria Quinn, une femme flic chevronnée contrainte à collaborer avec un nouveau partenaire, le roublard Cusack, "le meilleur policier de Manhattan, l'un des meilleurs de New York" d'après ses propres aveux. Quinn et Cusack font équipe sur la mort par overdose d'un trafiquant de drogue lors d'une party. Simple en surface, l'affaire se complique rapidement. Une call-girl, qui comptait parmi les convives, disparaît tragiquement tandis que Maria Quinn file une liaison furtive avec le séduisant Docteur Venible, l'un des suspects, et, de plus, un malade mental... De fil en aiguille, Quinn découvre que son partenaire est impliqué dans l'enquête, pas forcément du bon côté de la barrière...
Un produit de confection courante, mais néanmoins regardable malgré toutes les restrictions exigées par la télévision (violence, érotisme, langage). La quasi absence de scènes d'action est compensée par une étude psychologique des personnages, notamment du Détective Cusack, d'abord perçu comme un fier à bras tendance grande gueule, mais qui se révèlera plus sensible et attachant qu'au premier coup d'œil.



▲ *Jaclyn Smith* ▲

Warner Home Vidéo présente *DANS LES BRAS D'UN TUEUR (IN THE ARMS OF A KILLER* - USA - 1991) avec Jaclyn Smith - John Spencer - Michael Nouri - Sandahl Bergman **réalisé par** Robert Collins



▲ *John Savage & Rachel Ward* ▲

hôtel colonial

Quasiment la version colombienne de **Nocturne Indien** d'Alain Corneau. L'Italien Marco Venieri part précipitamment pour la Colombie où son frère, un repenti des Brigades Rouges, se serait suicidé. Mais, comme toujours, les apparences sont trompeuses. Au cours d'un voyage initiatique à travers le pays, il découvre la véritable personnalité du prétendu défunt, lequel, évidemment, vit toujours...
Guère d'action dans ce film qui donne une idée précise du pays visité, une visite visiblement pas commanditée par l'office local du tourisme, mais beaucoup d'impressions, de tableaux justes. John Savage la joue sobre, observe, laisse parler la rue, les marchés. Dans le dernier quart-d'heure surviennent deux séquences dures à encaisser : le massacre aux gros calibres de petits singes et la découverte du scalp d'une dizaine de gamines. Un électro-choc au terme d'une heure trente de langueur, de moiteur.

FIP/Fox Vidéo présentent *HOTEL COLONIAL* (Italie - 1986) avec John Savage - Rachel Ward - Robert Duvall **réalisé par** Cinzia Th. Torrini

meurtre à bord

Très Agatha Christie ce vilain complot formenté contre une riche héritière, Lindsey Gates, à la santé mentale fragile. En croisière sur un luxueux paquebot, elle passe pour une folle à force de soutenir que son mari a embarqué avec elle. Mais rien, sinon ses affirmations, ne l'atteste. Avec l'aide du médecin du bord, elle démantèlera la machination...
Lindsay Wagner (***Super Jaimie***), qui ressemble de plus en plus à Danièle Gilbert, est l'héroïne de ce suspense mondain, très intrigant dans le premier quart-d'heure, mais par la suite nettement plus conventionnelle. Le réalisateur, abusant de cadrages penchés, ne parvient que rarement à installer un climat de suspicion et de paranoïa. Lindsay Wagner interprète son personnage avec conviction, Angie Dickinson, atteinte par la limite d'âge, incarne les vieilles peaux... Un téléfilm propret et insipide.

CIC Vidéo présente *MEURTRE A BORD (TREACHEROUS CROSSING* - USA - 1992) avec Lindsay Wagner - Angie Dickinson - Grant Show - Joseph Bottoms - Charles Napier **réalisé par** Tony Wharmby

blood brothers

Casey et Will, deux frères ennemis, l'un ne supportant pas que l'autre serve les intérêts de la CIA, se réconcilient pour venger leur père, un ancien des services secrets, sauvagement tué par le terroriste albinos Franco, lequel vise à tuer le président des États-Unis.
Seul intérêt de cette série B : les combats allègrement animés par Loren Avedon et Keith Vitali, aussi souples qu'ils sont mauvais comédiens, toujours à user des trucs les plus éculés pour simuler tel ou tel sentiment. Ils se rendent ridicules à jouer les gros bras ou les jolis cœurs, à force d'œillades calines et de sourires carnassiers. Mais dès qu'il s'agit de se battre, les frangins mettent la gomme et fournissent matière à de bons moments d'arts martiaux. Un rien de sadisme, du machisme, des méchants très typés et un fourbe au sein de la CIA complètent le tableau où George Bush, descendant d'un avion, fait de la figuration malgré lui.

Fox Vidéo présente *BLOOD BROTHERS* (Hong Kong-1988) avec Loren Avedon - Keith Vitali - Wanda Acuna - Joseph Campanella **réalisé par** Lucas Lo

À faire frémir... d'envie



LA MONTRE EXCLUSIVE!

LE TEE SHIRT EXCLUSIF!

LA MONTRE







SÉRIE LIMITÉE ET NUMÉROTÉE AVEC CERTIFICAT
GARANTIE 1 AN - MADE IN FRANCE
Prix: **549 Frs.TTC** + 25 Frs. de port
Envoi sous pli recommandé - Livraison sous 15 jours
Offre limitée à 1 montre par commande (Valable jusqu'au 30-04-93)

REF 015 BRACELET CUIR NOIR — REF 020 BRACELET CUIR ROUGE OU NOIR — DOS GRAVÉ

LE TEE SHIRT



REF 001 - DOS



REF 002 - DOS

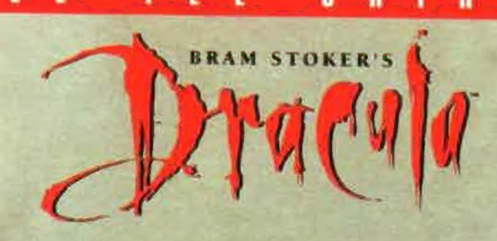


REF 003 - FACE

FACE



EXISTE EN 3 TAILLES
M - L - XL



QUALITÉ MULTILAVAGE
1 SEULE COULEUR - NOIR
Prix: **119 Frs.TTC** + 20 Frs. de port
Livraison sous 15 jours
Offre limitée à 3 tee shirts par commande

BON DE COMMANDE

A découper ou à recopier sur papier libre et à retourner à **EDEM. 10 / 12, RUE FRANQUET - 75015 PARIS** - (RCSParis B 381752765)

OUI , je désire recevoir LA MONTRE EXCLUSIVE DRACULA
série limitée et numérotée (Offre limitée à 1 montre par commande)
au prix de 549 Frs.TTC (envoi sous pli recommandé)
☐ REF 015 ☐ REF 020 BRACELET ROUGE
☐ REF 020 BRACELET NOIR

OUI, je désire recevoir LE TEE SHIRT EXCLUSIF DRACULA
au prix de 119 Frs.TTC (Offre limitée à 3 tee shirts par commande)
☐ REF 001 TAILLES et QUANTITÉ: M :... L :... XL :...
☐ REF 002 TAILLES et QUANTITÉ: M :... L :... XL :...
☐ REF 003 TAILLES et QUANTITÉ: M :... L :... XL :...

TOTAL COMMANDE: ________________ Frs.
participation aux frais de port*:
+ **20 Frs** pour une commande de 1 à 3 tee shirt(s) (maximum 3 tee shirts / commande)
+ **25 Frs** pour une commande de 1montre (maximum 1 montre / commande) (pli recommandé)
+ **35 Frs** pour une commande d'une montre + 1 à 3 tee shirt(s) (maximum 1 montre + 3 tee shirts / commande) (pli recommandé)

SOIT TOTAL COMMANDE + PORT DE: ________________ Frs.
que je joins à ma commande par:
☐ chèque bancaire ☐ mandat lettre (à l'ordre de EDEM) ☐ CCP
☐ Je préfère régler au facteur même si celà me coûte 30 Frs. de plus de frais de contre-remboursement

(* Frais de port pour France métropolitaine, Corse, Belgique & Suisse)

☐ Mme ☐ Melle ☐ M.................................PRÉNOM.................................
ADRESSE..
CODE POSTAL.....................VILLE.....................TEL.....................

LIVRAISON SOUS 15 JOURS — SIGNATURE


PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL D'AVORIAZ 92
PATSY KENSIT
MICHAEL BIEHN
TRACY SCOGGINS • ROBERT CULP • RAYMOND ST-JACQUES et RICHARD JORDAN
BILLY BLANKS • JIM MANIACI • STEVEN J. OLIVER • RAY MANCINI • CARLOS PALOMINO • DAVID ARNOTT • JEANNINE RILEY • SHARON SCHAFFER
HARVEY FISHER • DAVID BELAFONTE • DAVID JAMES ALEXANDER • JULIAN CHRISTOPHER • JULIUS ZAGON • MARY GRADY • KATE MITCHELL • YURI OGAWA
producteur associé HESTER HARGETT coproducteur MIKE PETZOLD producteur délégué ANDREW C. LA MARCA monteur ISAAC SEHAYEK
directeur de la photographie ANTHONY B. RICHMOND B.S.C. musique PATRICK LEONARD produit par RAFFAELLA de LAURENTIS
écrit et réalisé par AVI NESHER • distribué par PHASE FILMS
Gaumont
Columbia
HOME VIDEO
NEWTONE
PHASE
L'ÉCRAN GÉANT